



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

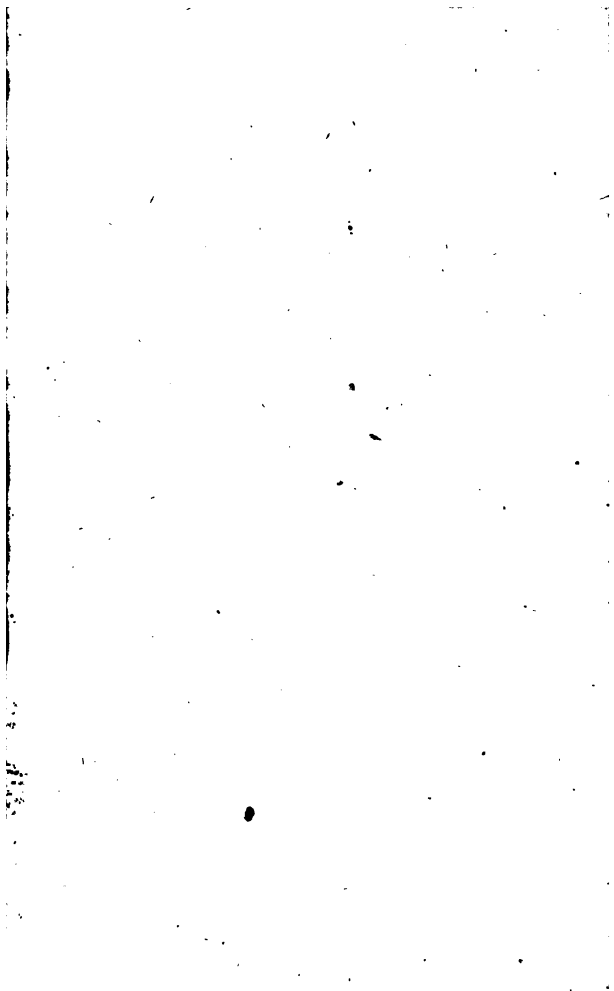


ST. GILES · OXFORD
VR3. N5. 1793 (4)

V

ON FUND





LA
NOUVELLE HÉLOÏSE,
OU
L E T T R E S
DE DEUX AMANS.

TOME QUATRIÈME.



LA
NOUVELLE HÉLOÏSE

OU
L E T T R E S
DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE
AU PIED DES ALPES;

Recueillies et publiées par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

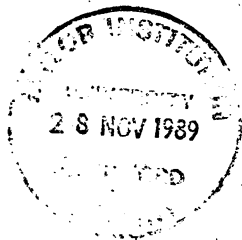
NOUVELLE ÉDITION, augmentée des Amours
et Aventures d'ÉDOUARD BOMSTON.

TOME QUATRIÈME.



A P A R I S ;
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS

1793.





LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES.

SUITE DE LA CINQUIÈME PARTIE.

LETTRE IV.

DE MILORD ÉDOUARD A SAINT-PREUX.

JE vois par vos deux dernières lettres qu'il m'en manque une antérieure à ces deux-là ; apparemment la première que vous m'avez écrite à l'armée , et dans laquelle étoit l'explication des chagrins secrets de madame de Wolmar. Je n'ai point reçu cette lettre , et je conjecture qu'elle pouvoit être dans la malle d'un

Nouv. Héloïse. Tome IV. A

L A N O U V E L L E
courrier qui nous a été enlevé. Répétez - moi donc, mon ami, ce qu'elle contenoit; ma raison s'y perd, et mon cœur s'en inquiète; car, encore une fois, si le bonheur et la paix ne font pas dans l'ame de Julie, où fera leur asile ici-bas?

Rassurez-la sur les risques auxquelles elle me croit exposé; nous avons à faire à un ennemi trop habile pour nous en laisser courir. Avec une poignée de monde il rend toutes nos forces inutiles, et nous ôte par-tout les moyens de l'attaquer. Cependant, comme nous sommes confians, nous pourrions bien lever des difficultés insurmontables pour de meilleurs généraux, et forcer à la fin les François de nous battre. J'augure que nous payerons cher nos premiers succès, et que la bataille gagnée à Dettingue nous en fera perdre une en Flandre. Nous avons en tête un grand capitaine; ce n'est pas tout, il a la confiance de ses troupes, et le soldat françois qui compte sur son général est invincible. Au contraire, on en a si bon marché quand il est commandé par des courtisans qu'il méprise, et cela arrive si souvent, qu'il ne faut qu'attendre les intrigues de cour et l'occasion pour vaincre à coup sûr la plus brave nation du continent. Ils le savent fort bien eux-mêmes. Milord Marlborough voyant la bonne mine et

l'air guerrier d'un foldat pris à Blenheim (1), lui dit : s'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à l'armée françoise, elle ne se fût pas ainſi laiffé battre. Eh morbleu, repartit le grenadier ! nous avons aſſez d'hommes comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous. Or, cet homme comme lui commande à préſent l'armée de France et manque à la nôtre ; mais nous ne ſongeons guère à cela.

Quoi qu'il en ſoit, je veux voir les manœuvres du reſte de cette campagne, et j'ai réſolu de reſter à l'armée juſqu'à ce qu'elle entre en quartiers. Nous gagnerons tous à ce délai. La faiſon étant trop avancée pour traverser les monts, nous paſſerons l'hiver où vous êtes, et n'irons en Italie qu'au commencement du printemps. Dites à monsieur et madame de Wolmar que je fais ce nouvel arrangement pour jouir à mon aife du touchant ſpectacle que vous décrivez ſi bien, et pour voir madame d'Orbe établie avec eux. Continuez, mon cher, à m'écrire avec le même ſoin, et vous me ferez plus de plaifir que jamais. Mon équipage a été pris, et je ſuis ſans livres ; mais je lis vos lettres.

(1) C'eſt le nom que les Anglois donnent à la bataille d'Hochſtet.



L E T T R E V.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

QUELLE joie vous me donnez en m'annonçant que nous passerons l'hiver à Clarens ! mais que vous me la faites payer cher en prolongeant votre séjour à l'armée ! Ce qui me déplaît sur-tout, c'est de voir clairement qu'avant notre séparation le parti de faire la campagne étoit déjà pris, et que vous ne m'en voulûtes rien dire. Milord, je sens la raison de ce mystère, et ne puis vous en faire bon gré. Me mépriserez-vous assez pour croire qu'il me fût bon de vous survivre, ou m'avez-vous connu des attachemens si bas que je les préfère à l'honneur de mourir avec mon ami ? Si je ne méritois pas de vous suivre, il falloit me laisser à Londres, vous m'auriez moins offensé que de m'envoyer ici.

Il est clair, par la dernière de vos lettres, qu'en effet une des miennes s'est perdue, et cette perte a dû vous rendre les deux lettres suivantes fort obscures à bien des égards ; mais les éclaircissemens nécessaires pour les bien entendre viendront à loisir. Ce qui presse le plus à présent est de vous tirer de l'in-

quiétude où vous êtes sur le chagrin secret de madame de Wolmar.

Je ne vous redirai point la suite de la conversation que j'eus avec elle après le départ de son mari. Il s'est passé depuis bien des choses qu m'en ont fait oublier une partie , et nous le reprîmes tant de fois durant son absence , que je m'en tiens au sommaire pour épargner des répétitions.

Elle m'apprit donc que ce même époux , qui faisoit tout pour la rendre heureuse , étoit l'unique auteur de toute sa peine , et que plus leur attachement mutuel étoit sincère , plus il lui donnoit à souffrir. Le diriez-vous , Milord ? Cet homme si sage , si raisonnable , si loin de toute espèce de vice , si peu soumis aux passions humaines , ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus , et , dans l'innocence d'une vie irréprochable , il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchans. La réflexion qui naît de ce contraste augmente la douleur de Julie , et il semble qu'elle lui pardonneroit plutôt de méconnoître l'auteur de son être , s'il avoit plus de motifs pour le craindre ou plus d'orgueil pour le braver. Qu'un coupable appaise sa conscience aux dépens de sa raison , que l'honneur de penser autrement que le vulgaire anime celui qui dogmatise , cette erreur au moins se conçoit ; mais , poursuit-elle en

soupirant , pour un si honnête homme et si peu vain de son savoir , c'étoit bien la peine d'être incrédule !

Il faut être instruit des caractères des deux époux ; il faut les imaginer concentrés dans le sein de leur famille , et se tenant l'un à l'autre lieu du reste de l'univers ; il faut connoître l'union qui règne entr'eux dans tout le reste , pour concevoir combien leur différend sur ce seul point est capable d'en troubler les charmes. M. de Wolmar , élevé dans le rit grec , n'étoit pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison trop supérieure à l'imbécillè joug qu'on lui vouloit imposer le secoua bientôt avec mépris , et rejetant à la fois tout ce qui lui venoit d'une autorité si suspecte , forcé d'être impie , il se fit athée.

Dans la suite , ayant toujours vécu dans des pays catholiques , il n'apprit pas à concevoir une meilleure opinion de la foi chrétienne par celle qu'on y professe. Il n'y vit d'autre religion que l'intérêt de ses ministres. Il vit que tout y consistoit encore en vaines simagrées , plâtrées un peu plus subtilement par des mots qui ne signifioient rien ; il s'aperçut que tous les *honnêtes gens* y étoient unanimement de son avis , et ne s'en cachotent guère ; que le clergé même , un peu plus dis-

crètement, se moquoit en secret de ce qu'il enseignoit en public ; et il m'a protesté souvent qu'après bien du temps et des recherches, il n'avoit trouvé de sa vie que trois prêtres qui crussent en Dieu (1). En voulant s'éclaircir de bonne foi sur ces matières, il s'étoit enfoncé dans les ténèbres de la métaphysique, où l'homme n'a d'autres guides que les systèmes qu'il y porte, et ne voit par-tout que doutes et contradictions : quand enfin il est venu parmi des chrétiens, il y est venu trop tard, sa foi s'étoit déjà fermée à la vérité, sa raison n'étoit plus accessible à la certitude : tout ce qu'on lui prouvoit détruisant plus un sentiment qu'il n'en établissoit un autre, il a fini par combattre également les dogmes de

(1) A Dieu ne plaise que je veuille approuver ses assertions dures et téméraires ; j'affirme seulement qu'il y a des gens qui les font, et dont la conduite du clergé de tous les pays et de toutes les sectes n'autorise que trop souvent l'indiscrétion. Mais loin que mon dessein dans cette note soit de me mettre lâchement à couvert, voici bien nettement mon propre sentiment sur ce point. C'est que nul vrai croyant ne sauroit être intolérant ni persécuteur. Si j'étois magistrat, et que la loi portât peine de mort contre les athées, je commencerois par faire brûler comme tel quiconque en viendroit dénoncer un autre.

LA NOUVELLE

toute espèce , et n'a cessé d'être athée que pour devenir sceptique.

Voilà le mari que le Ciel destinoit à cette Julie en qui vous connoissez une foi si simple et une pitié si douce: mais il faut avoir vécu aussi familièrement avec elle que sa cousine et moi, pour savoir combien cette ame tendre est naturellement portée à la dévotion. On diroit que rien de terrestre ne pouvant suffire au besoin d'aimer dont elle est dévorée, cet excès de sensibilité soit forcé de remonter à sa source. Ce n'est point, comme Ste. Thérèse, un cœur amoureux qui se donne le change et veut se tromper d'objet; c'est un cœur vraiment intarissable que l'amour ni l'amitié n'ont pu épuiser, et qui porte ses affections surabondantes au seul être digne de les absorber (1). L'amour de Dieu ne la détache point des créatures; il ne lui donne ni dureté ni aigreur. Tous ces attachemens produits par la même cause, en s'animant l'un par l'autre, en deviennent plus charmans et plus doux; pour moi je crois qu'elle seroit

(1) Comment ! Dieu n'aura donc que les restes des créatures ? Au contraire, ce que les créatures peuvent occuper du cœur humain est si peu de chose, que quand on croit l'avoir rempli d'elles, il est encore vuide. Il faut un objet infini pour le remplir.

moins dévote, si elle aimoit moins tendrement son père, son mari, ses enfans, sa cousine et moi-même.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus elle l'est, moins elle croit l'être, et qu'elle se plaint de sentir en elle-même une ame aride, qui ne fait point aimer Dieu. On a beau faire, dit-elle souvent, le cœur ne s'attache que par l'entremise des sens ou de l'imagination qui les représente, et le moyen de voir ou d'imaginer l'immensité du grand être (1) ! Quand je veux m'élever à lui, je ne fais où je suis ; n'apercevant aucun rapport entre lui et moi, je ne fais par où l'atteindre, je ne vois ni ne sens plus rien, je me trouve dans une espèce d'anéantissement ; et si j'osois juger d'autrui par moi-même, je craindrois que les extases

(1) Il est certain qu'il faut se fatiguer l'ame pour l'élever aux sublimes idées de la Divinité : un culte plus sensible repose l'esprit du peuple. Il aime qu'on lui offre des objets de piété qui le dispensent de penser à Dieu. Sur ces maximes les catholiques ont-ils mal fait de remplir leurs légendes, leurs calendriers, leurs églises de petits anges, de beaux garçons et de jolies saintes ? L'enfant Jésus, entre les bras d'une mère charmante et modeste, est en même-temps un des plus touchans et des plus agréables spectacles que la dévotion chrétienne puisse offrir aux yeux des fidèles.

des mystiques ne vinssent moins d'un cœur plein que d'un cerveau vuide.

Que faire donc , continua-t-elle , pour me dérober aux fantômes d'une raison qui s'égare ? Je substitué un culte grossier , mais à ma portée , à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la majesté divine ; j'interpose entr'elle et moi des objets sensibles ; ne la pouvant contempler dans son essence , je la contemple au moins dans ses œuvres ; je l'aime dans ses bienfaits ; mais de quelle manière que je m'y prenne , au lieu de l'amour pur qu'elle exige , je n'ai qu'une reconnoissance intéressée à lui présenter.

C'est ainsi que tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Par-tout elle aperçoit la bien-faisante main de la Providence ; ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu ; elle recueille ses dons dans les productions de la terre ; elle voit sa table couverte par ses soins ; elle s'endort sous sa protection ; son paisible réveil lui vient d'elle ; elle sent ses leçons dans les disgraces ; et ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher sont autant de nouveaux sujets d'hommages : si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux ,

elle voit par-tout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes ; n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'être infini ?

Concevez , Milord , quel tourment c'est de vivre dans la retraite avec celui qui partage notre existence , et ne peut partager l'espoir qui nous la rend chère ! De ne pouvoir avec lui ni bénir les œuvres de Dieu , ni parler de l'heureux avenir que nous promet sa bonté ! De le voir insensible en faisant le bien à tout ce qui le rend agréable à faire , et par la plus bizarre inconséquence penser en impie et vivre en chrétien ! Imaginez Julie à la promenade avec son mari ; l'une admirant dans la riche et brillante parure que la terre étale l'ouvrage et les dons de l'auteur de l'univers ; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaison fortuite où rien n'est lié que par une force aveugle : imaginez deux époux sincèrement unis ; n'osant , de peur de s'importuner mutuellement , se livrer l'un aux réflexions , l'autre aux sentimens que leur inspirent les objets qui les entourent , et tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. Nous ne nous promenons presque jamais , Julie et moi , que quelque vue frappante et pittoresque ne lui rappelle ces idées douloureuses. Hélas , dit-elle avec attendrissement ! le spectacle de

la nature, si vivant, si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, et dans cette grande harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'aperçoit qu'un silence éternel.

Vous qui connoissez Julie, vous qui savez combien cette ame communicative aime à se répandre, concevez de ce qu'elle souffriroit de ces réserves, quand elles n'auroient d'autre inconvénient qu'un si triste partage entre ceux à qui tout doit être commun. Mais des idées plus funestes s'élèvent malgré qu'elle en ait à la suite de celle-là. Elle a beau vouloir rejeter ces terreurs involontaires, elles reviennent la troubler à chaque instant. Quelle horreur pour une tendre épouse d'imaginer l'Être suprême vengeur de sa divinité méconnue, de songer que le bonheur de celui qui fait le sien doit finir avec sa vie, et de ne voir qu'un réproché dans le père de ses enfans ! A cette affreuse image, toute sa douceur la garantit à peine du désespoir, et la religion, qui lui rend amère l'incrédulité de son mari, lui donne seule la force de la supporter. Si le Ciel, dit-elle souvent, me refuse la conversion de cet honnête homme, je n'ai plus qu'une grâce à lui demander, c'est de mourir la première.

Telle est, Milord, la trop juste cause de ses chagrins secrets; telle est la peine intérieure

qui semble charger sa conscience de l'endurcissement d'autrui , et ne lui devient que plus cruelle par le soin qu'elle prend de la dissimuler. L'athéisme qui marche à visage découvert chez les papistes , est obligé de se cacher dans tout pays où la raison permettant de croire en Dieu , la seule excuse des incrédules leur est ôtée. Ce système est naturellement désolant ; s'il trouve des partisans chez les grands et les riches qu'il favorise , il est par-tout en horreur au peuple opprimé et misérable , qui voyant délivrer ses tyrans du seul frein propre à les contenir , se voit encore enlever , dans l'espoir d'une autre vie , la consolation qu'on lui laisse en celle-ci. Madame de Wolmar sentant donc le mauvais effet que feroit ici le pyrrhonisme de son mari , et voulant sur-tout garantir ses enfans d'un si dangereux exemple , n'a pas eu de peine à engager au secret un homme fin , et vrai , mais discret , simple , sans vanité , et fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il est fâché d'être privé lui-même. Il ne dogmatise jamais , il vient au temple avec nous , il se conforme aux usages établis ; sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas , il évite le scandale , et fait sur le culte réglé par les lois tout ce que l'État peut exiger d'un citoyen. Depuis près de huit ans qu'ils sont unis , la

seule madame d'Orbe est du secret, parce qu'on le lui a confié. Au surplus, les apparences sont si bien sauvées, et avec si peu d'affectation, qu'au bout de six semaines passées ensemble dans la plus grande intimité, je n'avois pas même conçu le moindre soupçon, et n'aurois peut-être jamais pénétré la vérité sur ce point, si Julie elle-même ne me l'eût apprise.

Plusieurs motifs l'ont déterminée à cette confiance. Premièrement, quelle réserve est compatible avec l'amitié qui règne entre nous ? N'est-ce pas aggraver ses chagrins à pure perte que s'ôter la douceur de les partager avec un ami ? De plus elle n'a pas voulu que ma présence fût plus long-temps un obstacle aux entretiens qu'ils ont souvent ensemble sur un sujet qui lui tient si fort au cœur. Enfin, sachant que vous deviez bientôt venir nous joindre, elle a désiré du consentement de son mari, que vous fussiez d'avance instruit de ses sentimens ; car elle attend de votre sagesse un supplément à nos vains efforts, et des effets dignes de vous.

Le temps qu'elle choisit pour me confier sa peine m'a fait soupçonner une autre raison, dont elle n'a eu garde de me parler. Son mari nous quittoit, nous restions seuls : nos cœurs s'étoient aimés, ils s'en souvenoient encore ;

s'ils étoient un instant oubliés , tout nous livroit à l'opprobre. Je voyois clairement qu'elle avoit crainc ce tête-à-tête et tâché de s'en garantir, et la scène de Meillerie m'a trop appris que celui des deux qui se défioit le moins de lui-même devoit seul s'en défier.

Dans l'injuste crainte que lui inspiroit sa timidité naturelle , elle n'imagina point de précaution plus sûre que de se donner incessamment un témoin qu'il fallût respecter , d'appeler en tiers le juge intègre et redoutable qui voit les actions secrètes , et fait lire au fond des cœurs. Elle s'environnoit de la majesté suprême : je voyois Dieu sans cesse entr'elle et moi. Quel coupable désir eût pu franchir une telle sauve-garde ? Mon cœur s'épuroit au feu de son zèle , et je partageois sa vertu.

Ces graves entretiens remplirent presque tous nos tête-à-tête durant l'absence de son mari ; et depuis son retour , nous les reprenons fréquemment en sa présence. Il s'y prête comme s'il étoit question d'un autre , et sans mépriser nos soins , il nous donne souvent de bons conseils sur la manière dont nous devons raisonner avec lui. C'est cela même qui me fait désespérer du succès ; car s'il avoit moins de bonne foi , l'on pourroit attaquer le vice de l'ame qui nourriroit son

incrédulité ; mais s'il n'est question que de convaincre, où chercherons-nous des lumières qu'il n'ait point eues, et des raisons qui lui aient échappé ? Quand j'ai voulu disputer avec lui, j'ai vu que tout ce que je pouvois employer d'argumens avoit été déjà vainement épuisé par Julie, et que ma sécheresse étoit bien loin de cette éloquence du cœur et de cette douce persuasion qui coule de sa bouche. Milord, nous ne ramènerons jamais cet homme ; il est trop froid et n'est point méchant, il ne s'agit pas de le toucher : la preuve intérieure ou de sentiment lui manque, et celle-là seule peut rendre invincible toutes les autres.

Quelque soin que prenne sa femme de lui déguiser sa tristesse, il la sent et la partage ; ce n'est pas un œil aussi clairvoyant qu'on abuse. Ce chagrin dévoré ne lui en est que plus sensible. Il m'a dit avoir été tenté plusieurs fois de céder en apparence, et de feindre, pour la tranquilliser, des sentimens qu'il n'avoit pas ; mais une telle bassesse d'ame est trop loin de lui. Sans en imposer à Julie, cette dissimulation n'eût été qu'un nouveau tourment pour elle. La bonne-foi, la franchise, l'union des cœurs qui consolent de tant de maux, se fussent éclipsées entre eux. Étoit-ce en se faisant moins estimer de

la femme, qu'il pouvoit la rassurer sur ses craintes? Au lieu d'user de déguisement avec elle, il lui dit sincèrement ce qu'il pense; mais il le dit d'un ton simple, avec si peu de mépris des opinions vulgaires, si peu de cette ironique fierté des esprits forts, que ces tristes aveux donnent bien plus d'affliction que de colère à Julie, et que, ne pouvant transmettre à son mari ses sentimens et ses espérances, elle en cherche avec plus de soin à rassembler autour de lui ces douceurs passagères auxquelles il borne sa félicité. Ah! dit-elle avec douleur, si l'infortuné fait son paradis en ce monde, rendons-le-lui du moins aussi doux qu'il est possible (1).

Le voile de tristesse dont cette opposition de sentimens couvre leur union, prouve mieux que toute autre chose l'invincible ascendant de Julie, par les consolations dont cette tristesse est mêlée, et qu'elle seule au monde étoit peut-être capable d'y joindre. Tous leurs démêlés, toutes leurs disputes sur ce point

(1) Combien ce sentiment plein d'humanité n'est-il pas plus naturel que le zèle affreux des persécuteurs, toujours occupés à tourmenter les incrédules, comme pour les damner dès cette vie, et se faire les précurseurs des démons? Je ne cesserai jamais de le redire, c'est que ces persécuteurs-là ne sont point des croyans; ce sont des fourbes.

important, loin de se tourner en aigreur, en mépris, en querelles, finissent toujours par quelque scène attendrissante, qui ne fait que les rendre plus chers l'un à l'autre.

Hier l'entretien s'étant fixé sur ce texte, qui revient souvent quand nous ne sommes que nous trois, nous tombâmes sur l'origine du mal; et je m'efforçois de montrer que non-seulement il n'y avoit point de mal absolu et général dans le système des êtres, mais que même les maux particuliers étoient beaucoup moindres qu'ils ne le semblent au premier coup-d'œil; et qu'à tout prendre, ils étoient surpassés de beaucoup par les biens particuliers et individuels. Je citois à M. de Wolmar son propre exemple, et pénétré du bonheur de sa situation, je la peignois avec des traits si vrais, qu'il en parut ému lui-même. Voilà, dit-il en m'interrompant, les séductions de Julie. Elle met toujours le sentiment à la place des raisons, et le rend si touchant, qu'il faut toujours l'embrasser pour toute réponse: ne seroit-ce point de son maître de philosophie, ajouta-t-il en riant, qu'elle auroit appriscette manière d'argumenter?

Deux mois plutôt, la plaisanterie m'eût déconcerté cruellement; mais le temps de l'embarras est passé, je n'en fis que rire à mon tour; et quoique Julie eût un peu rougi, elle

ne parut pas plus embarrassée que moi. Nous continuâmes. Sans disputer sur la quantité du mal , Wolmar se contentoit de l'aveu qu'il fallut bien faire , que , peu ou beaucoup , enfin le mal existe ; et de cette seule existence il déduisoit le défaut de puissance , d'intelligence ou de bonté dans la première cause. Moi de mon côté , je tâchois de montrer l'origine du mal physique dans la nature de la matière , et du mal moral dans la liberté de l'homme. Je lui soutenois que Dieu pouvoit tout faire , hors de créer d'autres substances aussi parfaites que la sienné , et qui ne laissassent aucune prise au mal. Nous étions dans la chaleur de la dispute , quand je m'aperçus que Julie avoit disparu. Devinez où elle est , me dit son mari , voyant que je la cherchois des yeux ? Mais , dis-je , elle est allée donner quelque ordre dans le ménage. Non , dit-il , elle n'auroit point pris pour d'autres affaires le temps de celle-ci. Tout se fait sans qu'elle me quitte , et je ne la vois jamais rien faire. Elle est donc dans la chambre des enfans ? Tout aussi peu ; ses enfans ne lui sont pas plus chers que mon salut. Hé bien ! repris-je , ce qu'elle fait , je n'en fais rien ; mais je suis très-sûr qu'elle ne s'occupe qu'à des soins utiles. Encore moins , dit-il froidement , venez , venez , vous verrez si j'ai bien deviné.

Il se mit à marcher doucement ; je le suivis sur la pointe du pied. Nous arrivâmes à la porte du cabinet : elle étoit fermée. Il l'ouvrit brusquement. Milord, quel spectacle ! Je vis Julie à genoux, les mains jointes, et toute en larmes. Elle se lève avec précipitation, s'essuyant les yeux, se cachant le visage, et cherchant à s'échapper : on ne vit jamais une honte pareille. Son mari ne lui laissa pas le temps de fuir. Il courut à elle dans une espèce de transport. Chère épouse, lui dit-il en l'embrassant ! l'ardeur même de tes yeux trahit ta cause. Que leur manque-t-il pour être efficaces ? Va, s'ils étoient entendus, ils seroient bientôt exaucés. Ils le feront, lui dit-elle d'un ton ferme et persuadé ; j'en ignore l'heure et l'occasion. Puissé-je l'acheter aux dépens de ma vie ! mon dernier jour seroit le mieux employé.

Venez, Milord, quittez vos malheureux combats, venez remplir un devoir plus noble. Le sage préfère-t-il l'honneur de tuer des hommes, aux soins qui peuvent en sauver un (1) ?

(1) Il y avoit ici une grande lettre de Milord Édouard à Julie. Dans la suite il sera parlé de cette lettre ; mais pour de bonnes raisons, j'ai été forcé de la supprimer.



L E T T R E V I.

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

Q U O I , même après la séparation de l'armée , encore un voyage à Paris ! Oubliez-vous donc tout-à-fait Clarens , et celle qui l'habite ? Nous êtes-vous moins cher qu'à Milord Hide ? Êtes-vous plus nécessaire à cet ami qu'à ceux qui vous attendent ici ? Vous nous forcez à faire des vœux opposés aux vôtres , et vous me faites souhaiter d'avoir du crédit à la cour de France , pour vous empêcher d'obtenir les passe-ports que vous en attendez. Contentez-vous toutefois : allez voir votre digne compatriote. Malgré lui , malgré vous , nous serons vengés de cette préférence , et quelque plaisir que vous goûtiez à vivre avec lui , je fais que quand vous serez avec nous , vous regretterez le temps que vous ne nous aurez pas donné.

En recevant votre lettre , j'avois d'abord soupçonné qu'une commission secrète.... Quel plus digne médiateur de paix ? Mais les rois donnent-ils leur confiance à des hommes vertueux ? Osent-ils écouter la vérité ? Savent-ils même honorer le vrai mérite ?... Non , non ,

cher Édouard , vous n'êtes pas fait pour le ministère , et je pense trop bien de vous pour croire que si vous n'étiez pas né pair d'Angleterre , vous le fussiez jamais devenu.

Viens , ami , tu seras mieux à Clarens qu'à la cour. O quel hiver nous allons passer tous ensemble , si l'espoir de notre réunion ne m'abuse pas ! Chaque jour la prépare , en ramenant ici quelqu'une de ces ames privilégiées qui sont si chères l'une à l'autre , qui sont si dignes de s'aimer , et qui semblent n'attendre que vous pour se passer du reste de l'univers. En apprenant quel heureux hasard a fait passer ici la partie adverse du baron d'Étange , vous avez prévu tout ce qui devoit arriver de cette rencontre , et ce qui est arrivé réellement (1). Ce vieux plaideur , quoiqu'inflexible et entier presque autant que son adversaire , n'a pu résister à l'ascendant qui nous a tous subjugués. Après avoir vu Julie , après l'avoir entendue , après avoir conversé avec elle , il a eu honte de plaider contre son père. Il est parti pour Berne si bien disposé , et l'accommodement est actuellement en si bon

(1) On voit qu'il manque ici plusieurs lettres intermédiaires , ainsi qu'en beaucoup d'autres endroits. Le lecteur dira qu'on se tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omissions , et je suis tout-à-fait de son avis.

train, que sur la dernière lettre du baron, nous l'attendons de retour dans peu de jours.

Voilà ce que vous auriez déjà su par M. de Wolmar. Mais ce que probablement vous ne savez point encore, c'est que madame d'Orbe ayant enfin terminé ses affaires, est ici depuis jeudi, et n'aura plus d'autre demeure que celle de son amie. Comme j'étois prévenu du jour de son arrivée, j'allai au-devant d'elle à l'insu de madame de Wolmar, qu'elle vouloit surprendre, et l'ayant rencontrée en deçà de Lutri, je revins sur mes pas avec elle.

Je la trouvai plus vive et plus charmante que jamais ; mais inégale, distraite, n'écoutant point, répondant encore moins ; parlant sans suite et par faillies, enfin livrée à cette inquiétude, dont on ne peut se défendre sur le point d'obtenir ce qu'on a fortement désiré. On eût dit à chaque instant qu'elle trembloit de retourner en arrière. Ce départ, quoique long-temps différé, s'étoit fait si à la hâte, que la tête en tournoit à la maîtresse et aux domestiques. Il régnoit un désordre terrible dans le bagage qu'on amenoit. A mesure que la femme-de-chambre craignoit d'avoir oublié quelque chose, Claire assuroit toujours l'avoir fait mettre dans le coffre du carrosse, et le plaisant, quand on y regarda, fut qu'il ne s'y trouva rien du tout.

Comme elle ne vouloit pas que Julie entendît sa voiture, elle descendit dans l'avenue, traversa la cour en courant comme une folle, et monta si précipitamment, qu'il fallut respirer après la première rampe avant d'achever de monter. M. de Wolmar vint au-devant d'elle; elle ne put lui dire un seul mot.

En ouvrant la porte de la chambre, je vis Julie assise vers la fenêtre, et tenant sur ses genoux la petite Henriette, comme elle faisoit souvent. Claire avoit médité un beau discours à sa manière, mêlé de sentiment et de gaieté; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, le discours, la gaieté, tout fut oublié; elle vole à son amie, en s'écriant avec un emportement impossible à peindre: *cousine, toujours, pour toujours, jusqu'à la mort!* Henriette apercevant sa mère, saute et court au-devant d'elle en criant aussi: *Maman! Maman!* de toute sa force; et la rencontre si rudement, que la pauvre petite tomba du coup. Cette subite apparition, cette chute, la joie, le trouble firent Julie à tel point, que s'étant levée en étendant les bras avec un cri très-aigu, elle se laissa retomber, et se trouva mal. Claire voulant relever sa fille, voit pâlir son amie; elle hésite, elle ne fait à laquelle courir. Enfin, me voyant re-

lever

lever Henriette , elle s'élançe pour secourir Julie défaillante , et tombe sur elle dans le même état.

Henriette les apercevant toutes deux sans mouvement , se mit à pleurer , et à pousser des cris qui firent accourir la Fanchon : l'une court à sa mère , l'autre à sa maîtresse. Pour moi , faisi , transporté , hors de sens , j'errois à grands pas par la chambre sans savoir ce que je faisois , avec des exclamations interrompues , et dans un mouvement convulsif dont je n'étois pas le maître. Wolmar lui-même , le froid Wolmar , se sentit ému. O sentiment ! sentiment ! douce vie de l'ame , quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? Quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes ! Au lieu de courir à Julie , cet heureux époux se jeta dans un fauteuil pour contempler avidement ce ravissant spectacle. Ne craignez rien , dit-il , en voyant notre empressement. Ces scènes de plaisir et de joie n'épuisent un instant la nature , que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle ; elles ne sont jamais dangereuses. Laissez - moi jouir du bonheur que je goûte , et que vous partagez. Que doit-il être pour vous ? Je n'en connus jamais de semblable , et je suis le moins heureux des fix.

Milord , sur ce premier moment vous pou-
Nouv. Héloïse. Tome IV. B

vez juger du reste. Cette réunion excita dans toute la maison un retentissement d'alégresse, et une fermentation qui n'est pas encore calmée. Julie, hors d'elle-même, étoit dans une agitation où je ne l'avois jamais vue ; il fut impossible de songer à rien de toute la journée, qu'à se voir et s'embrasser sans cesse avec de nouveaux transports. On ne s'avisa pas même du fallon d'Appollon ; le plaisir étoit par-tout, on n'avoit pas besoin d'y songer. A peine le lendemain eut-on assez de sang-froid pour préparer une fête. Sans Wolmar tout seroit allé de travers. Chacun se para de son mieux. Il n'y eut de travail permis que ce qu'il en falloit pour les amusemens. La fête fut célébrée, non pas avec pompe, mais avec délire : il y régnoit une confusion qui la rendoit touchante, et le désordre en faisoit le plus bel ornement.

La matinée se passa à mettre madame d'Orbe en possession de son emploi d'intendante ou de maîtresse-d'hôtel, et elle se hâtoit d'en faire les fonctions avec un empressement d'enfant qui nous fit rire. En entrant pour dîner dans le beau fallon, les deux cousines virent de tous côtés leurs chiffres unis et formés avec des fleurs. Julie devina dans l'instant d'où venoit ce soin : elle m'embrassa dans un saisissement de joie. Claire, contre son ancienne

coutume, hésita d'en faire autant. Wolmar lui en fit la guerre; elle prit en rougissant le parti d'imiter sa cousine. Cette rougeur, que je remarquai trop, me fit un effet que je ne saurois dire; mais je ne me sentis pas dans ses bras sans émotion.

L'après-midi il y eut une belle collation dans le gynécée, où pour le coup le maître et moi fûmes admis. Les hommes tirèrent au blanc une mise donnée par madame d'Orbe. Le nouveau venu l'emporta, quoique moins exercé que les autres; Claire ne fut pas la dupe de son adresse. Hanz lui-même ne s'y trompa pas, et refusa d'accepter le prix; mais tous ses camarades l'y forcèrent, et vous pouvez juger que cette honnêteté de leur part ne fut pas perdue.

Le soir toute la maison, augmentée de trois personnes, se rassembla pour danser. Claire sembloit parée par la main des Grâces; elle n'avoit été si brillante que ce jour-là. Elle dansoit, elle causoit, elle rioit, elle donnoit ses ordres, elle suffisoit à tout. Elle avoit juré de m'excéder de fatigues, et après cinq ou six contre-dances très-vives, tout d'une haleine, elle n'oublia pas le reproche ordinaire que je dansois comme un philosophe. Je lui dis, moi, qu'elle dansoit comme un lutin, qu'elle ne faisoit pas moins de ravage,

NOUVELLE

La petite prend
respectueux, plus
elle se
parce que Julie
lui dire. Il
font en
je ne suis
aux
quel-de

ne manquera
il
le
descoerés



MILITAIRES

chaque soir
libo-
le
que1800.

ble délicieux , et je ne puis dérober un moment à des plaisirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci : mais savez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne , et que c'est presque la première fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de la ville ne savent point aimer la campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine , quand ils y sont , savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux , les plaisirs , ils les ignorent : ils sont chez eux comme en pays étranger , je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village , ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris qui croient aller à la campagne n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs , les beaux esprits , les auteurs , les parasites sont le cortège qui les suit. Le jeu , la musique , la comédie y sont leur seule occupation (1). Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent

(1) Il y faut ajouter la chasse. Encore la font-ils si commodément , qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse ; il fournit trop pour être traité dans une note ; j'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

dans les regards de Claire. La petite prend auprès de Julie un air plus respectueux, plus attentif sur elle-même. Machinalement elle se met plus souvent à ses côtés, parce que Julie a plus souvent quelque chose à lui dire. Il faut avouer que toutes les apparences sont en faveur de la petite maman, et je me suis aperçu que cette erreur est si agréable aux deux cousines, qu'elle pourroit bien être quelquefois volontaire, et devenir un moyen de leur faire sa cour.

Milord, dans quinze jours, il ne manquera plus ici que vous. Quand vous y serez, il faudra mal penser de tout homme dont le cœur cherchera sur le reste de la terre des vertus, des plaisirs qu'il n'aura pas trouvés dans cette maison.



L E T T R E V I I .

DE SAINT-PREUX A MILORD ÉDOUARD.

IL y a trois jours que j'essaie chaque soir de vous écrire. Mais, après une journée laborieuse, le sommeil me gagne en rentrant : le matin, dès le point du jour, il faut retourner à l'ouvrage. Une ivresse plus douce que celle du vin me jette au fond de l'ame un trou-

ble délicieux , et je ne puis dérober un moment à des plaisirs devenus tout nouveaux pour moi.

Je ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci : mais savez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne , et que c'est presque la première fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de la ville ne savent point aimer la campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine , quand ils y sont , savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux , les plaisirs , ils les ignorent : ils sont chez eux comme en pays étranger ; je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village , ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris qui croient aller à la campagne n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs , les beaux esprits , les auteurs , les parasites sont le cortège qui les suit. Le jeu , la musique , la comédie y sont leur seule occupation (1). Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent

(1) Il y faut ajouter la chasse. Encore la font-ils si commodément , qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Mais je n'entame point ici cet article de la chasse ; il fournit trop pour être traité dans une note ; j'aurai peut-être occasion d'en parler ailleurs.

aux mêmes heures , on leur y sert les mêmes mets avec le même appareil ; ils n'y font que les mêmes choses : autant valoit y rester ; car , quelque riche qu'on puisse être et quelque soin qu'on ait pris , on sent toujours quelque privation , et l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chère , ils la fuient ; ils ne connoissent jamais qu'une manière de vivre , et s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne est agréable à considérer , et n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique et privée le rend intéressant ; et puis , c'est la première vocation de l'homme , il rappelle à l'esprit une idée agréable , et au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage et des moissons. La simplicité de la vie pastorale et champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent et chantent , et des troupeaux épars dans l'éloignement : insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amoëlit nos cœurs farouches , et quoiqu'on l'entende avec un regret inutile , elle est si douce , qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

J'avoue que la misère qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre , l'âpre avidité d'un fermier avare , l'inflexible rigueur d'un maître inhumain , ôtent beaucoup d'attraits à ces tableaux. Des chevaux étiques prêts d'expirer sous les coups , de malheureux paysans exténués de jeûnes , excédés de fatigues , et couverts de haillons , des hameaux de masures offrent un triste spectacle à la vue ; on a presque regret d'être homme quand on songe aux malheureux dont il faut manger le sang. Mais quel charme de voir de bons et sages régisseurs faire de la culture de leurs terres l'instrument de leurs bienfaits , leurs amusemens , leurs plaisirs ; verser à pleines mains les dons de la providence ; engraisser tout ce qui les entoure , hommes et bestiaux , des biens dont regorgent leurs granges , leurs caves , leurs greniers ; accumuler l'abondance et la joie autour d'eux , et faire du travail qui les enrichit une fête continuelle ? Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître ? On oublie son siècle et ses contemporains ; on se transporte au temps des patriarches ; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre , partager les travaux rustiques et le bonheur qu'on y voit attaché. O temps de l'amour et de l'innocence , où les femmes étoient tendres et modestes ,

où les hommes étoient simples et vivoient contens ! O Rachel ! fille charmante et si constamment aimée , heureux celui qui pour t'obtenir ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce élève de Noëmi ! heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds et le cœur ! Non , jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est-là que les grâces sont sur leur trône , que la simplicité les pare , que la gaieté les anime , et qu'il faut les adorer malgré soi. Pardon , Milord , je reviens à nous.

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture (1) ; le pampre grillé laissant la grappe à découvert , étale aux yeux les dons du père Lyée , et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant que le Ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère ; le bruit des tonneaux , des cuves , des légrefass (2) qu'on relie de toutes parts ; le chant des vendan-

(1) On vendange fort tard dans le pays de Vaud , parce que la principale récolte est en vins blancs , et que la gelée leur est salutaire.

(2) Sorte de foudre ou de grand tonneau du pays.

geuses dont ces côteaux retentissent, la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir; le rauque son des instrumens rustiques qui les anime au travail; l'aimable et touchant tableau d'une alég esse générale, qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle; tout conspire à lui donner un air de fête, et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

M. de Wolmar, dont ici le meilleur terrain consiste en vignobles, a fait d'avance tous les préparatifs nécessaires. Les cuves, le pressoir, le cellier, les futailles n'attendoient que la douce liqueur pour laquelle ils sont destinés. Madame de Wolmar s'est chargée de la récolte; le choix des ouvriers, l'ordre et la distribution du travail la regardent. Madame d'Orbe préside aux festins de vendange et au salaire des journaliers, selon la police établie, dont les lois ne s'enfreignent jamais ici. Mon inspection à moi, est de faire observer au pressoir les directions de Julie, dont la tête ne supporte pas la vapeur des cuves, et Claire n'a pas manqué d'applaudir à cet

emploi, comme étant tout-à-fait du ressort d'un buveur.

Les tâches ainsi partagées, le métier commun pour remplir les vuides est celui de vendangeur. Tout le monde est sur pied de grand matin : on se rassemble pour aller à la vigne. Madame d'Orbe, qui n'est jamais assez occupée au gré de son activité, se charge pour surcroît de faire avertir et tancer les paresseux, et je puis me vanter qu'elle s'acquitte envers moi de ce soin avec une maligne vigilance. Quant au vieux baron, tandis que nous travaillons tous, il se promène avec un fusil, et vient de temps en temps m'ôter aux vendangeuses pour aller avec lui tirer des grives, à quoi l'on ne manque pas de dire que je l'ai secrètement engagé, si bien que j'en perds peu-à-peu le nom de philosophe pour gagner celui de fainéant, qui dans le fond n'en diffère pas de beaucoup.

Vous voyez par ce que je viens de vous marquer du baron, que notre réconciliation est sincère, et que Wolmar a lieu d'être content de sa seconde épreuve (1). Moi de la

(1) Ceci s'entendra mieux par l'extrait suivant d'une lettre de Julie, qui n'est pas dans ce recueil.

« Voilà, me dit M. de Wolmar en me tirant à part, la seconde épreuve que je lui destinois.

haine pour le père de mon amie ! Non, quand j'aurois été son fils , je ne l'aurois pas plus parfaitement honoré. En vérité , je ne connois point d'homme plus droit , plus franc , plus généreux , plus respectable à tous égards que ce bon gentilhomme. Mais la bizarrerie de ses préjugés est étrange. Depuis qu'il est sûr que je ne saurois lui appartenir , il n'y a sorte d'honneur qu'il ne me fasse ; et pourvu que je ne sois pas son gendre , il se mettroit volontiers au-dessous de moi. La seule chose que je ne puis lui pardonner , c'est quand nous sommes seuls , de railler quelquefois le prétendu philosophe sur ces anciennes leçons. Ces plaisanteries me sont amères , et je les reçois toujours fort mal ; mais il rit de ma colère , et dit : allons tirer des grives , c'est

S'il n'eût pas caressé votre père , je me serois défié de lui. Mais , dis-je , comment concilier ces caresses et votre épreuve avec l'antipathie que vous avez vous-même trouvée entr'eux ? Elle n'existe plus , reprit-il ; les préjugés de votre père ont fait à Saint-Preux tout le mal qu'ils pouvoient lui faire : il n'en a plus rien à craindre , il ne les hait plus , il les plaint. Le baron de son côté ne le craint plus ; il a le cœur bon , il sent qu'il lui a fait bien du mal : il en a pitié. Je vois qu'ils seront fort bien ensemble , et se verront avec plaisir. Aussi dès cet instant , je compte sur lui tout-à-fait.

assez pousser d'argumens. Puis il crie en passant, Claire, Claire ! un bon soupé à ton maître, car je lui vais faire gagner de l'appétit. En effet, à son âge, il court les vignes avec son fusil tout aussi vigoureusement que moi, et tire incomparablement mieux. Ce qui me venge un peu de ses railleries, c'est que devant sa fille il n'ose plus souffler, et la petite écolière n'en impose guère moins à son père même qu'à son précepteur. Je reviens à nos vendanges.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente et pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autre façon que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, et j'aide aux opérations magiques dont je vous ai parlé, pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un, elle fait tordre la grappe quand elle est mûre, et la laisse flétrir au soleil sur la souche ; pour l'autre, elle fait égrapper le raisin et tirer les grains avant de les jeter dans la cuve ; pour un autre, elle fait cueillir avant le lever du soleil du raisin rouge, et le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur et de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc ; elle prépare

un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût réduit en sirop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absinthe pour l'estomac (1), un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations sont saines et naturelles ; c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains, et rassemble vingt climats en un feul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde est égal, et personne ne s'oublie. Les dames sont fans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, et l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns des autres. On ne revient point ensuite chez soi faire les messieurs ; on passe aux vignes toute la jour-

(1) En Suisse on boit beaucoup de vin d'absinthe ; et en général, comme les herbes des Alpes ont plus de vertu que dans les plaines, on y fait plus d'usage des infusions.

née; Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans et à leur heure, aussi bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine et chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche et de leurs complimens rustauds; pour les mettre à leur aise, on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas; ils y sont sensibles, et voyant qu'on veut bien sortir pour eux de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A diné on amène les enfans, et ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver! O bienheureux enfans! disent-ils en les pressant dans leurs bras robustes! que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres! ressemblez à vos pères et mères, et soyez comme eux la bénédiction du pays! Souvent, en songeant que la plupart des hommes ont porté les armes, et savent manier l'épée et le mousquet aussi bien que la serpette et la houe; en voyant Julie au milieu d'eux si charmante et si respectée, recevoir, elle et ses enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'il-

lustre et vertueuse Agrippine montrant son fils aux troupes de Germanicus. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse et des bienfaits : vous êtes pour tous les pays un dépôt cher et sacré que chacun voudroit défendre et conserver au prix de son sang , et vous vivez plus sûrement , plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime , que les rois entourés de tous leurs soldats.

Le soir on revient gaiement tous ensemble. On nourrit et loge les ouvriers tout le temps de la vendange ; et même le dimanche , après le prêche du soir , on se rassemble avec eux , et l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis , hors le baron , qui ne soupe jamais et se couche de fort bonne heure , et Julie qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aïlle coucher. A cela près , depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur jusqu'à celui qu'on le quitte , on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables (et plus sages que celle des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maître ni l'esclave : mais la douce égalité qui règne ici rétablit l'ordre de la

nature, forme une instruction pour les uns ; une consolation pour les autres , et un lien d'amitié pour tous (1).

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique, avec une grande cheminée, où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes , auxquelles seulement M. de Wolmar a fait ajouter des capuchons de fer blanc , pour intercepter la fumée et réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie et les regrets , on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux , de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes , et

(1) Si de là naît un commun état de fête, non moins doux à ceux qui descendent qu'à ceux qui montent, ne s'ensuit-il pas que tous les états sont presque indifférens par eux-mêmes, pourvu qu'on puisse et qu'on veuille en sortir quelquefois? Les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux ; les rois sont malheureux, parce qu'ils sont toujours rois ; les états moyens, dont on sort plus aisément, offrent des plaisirs au-dessus & au-dessous de soi : ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, et plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux et du meilleur sens.

un peu plus de largesse dans la distribution. Le soupé est servi sur deux longues tables. Le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques; chacun se lève indifféremment pour servir sans exclusion, sans préférence; et le service se fait toujours avec grâce et avec plaisir. On boit à discrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence des maîtres si respectés contient tout le monde, et n'empêche pas qu'on ne soit à son aise et gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes; mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Je me prévaus aussi des plaisirs du pays et de la saison. Je reprends la liberté de vivre à la Valaisane, et de boire assez souvent du vin pur; mais je n'en bois point qui n'ait été versé de la main d'une des deux cousines. Elles se chargent de mesurer ma soif à mes forces, et de ménager ma raison. Qui fait mieux qu'elles comment il la faut gouverner, et l'art de me l'ôter et de me la rendre? Si le travail de la journée, la durée et la gaieté du repas donnent plus de force au vin versé de ces mains chéries, je laisse exhaler mes transports sans contrainte; ils n'ont plus rien que je doive

taire, rien que gêne la présence du sage Wolmar. Je ne crains point que son œil éclairé lise au fond de mon cœur; et quand un tendre souvenir y veut renaître, un regard de Claire lui donne le change, un regard de Julie m'en fait rougir.

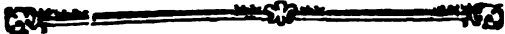
Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre; chacun dit sa chanson tour-à-tour. Quelquefois les vendanges chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquans; mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la langue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes: elles plaisent pourtant. Nous ne pouvions nous empêcher, Claire de sourire, Julie de rougir, moi de soupirer, quand nous retrouvons dans ces chansons des tours et des expressions dont nous sommes servis autrefois. Alors en jetant les yeux sur elles, et me rappelant les temps éloignés, un tressaillement me prend, un poids insupportable me tombe tout-à-coup sur le cœur, et me laisse une impression funeste qui ne s'efface qu'avec peine. Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, et qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion des différens états, la

simplicité de cette occupation , l'idée de dé-lassement , d'accord , de tranquillité , le sen-timent de paix qu'elle porte à l'amé a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert de voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi , je suis convaincu que de toutes les harmonies il n'y en a point d'aussi agréable que le chant à l'unisson , et que s'il nous faut des accords , c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet , toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque ? et qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les propor-tions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux ? En doublant les uns et non pas les autres , en ne les renfor-çant pas en même rapport , n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions ? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible ; mais nous voulons mieux faire encore , et nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir , aussi bien que pour celui de la jour-née , et la filouterie que j'y voulois employer , m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller , et que j'ai souvent des distractions , ennuyé d'être tou-jours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage , je tirois doucement avec les pieds des chene-vottes de mes voisins pour grossir mon tas ;

mais cette impitoyable madame d'Orbe s'en étant aperçue, fit signe à Julie, qui m'ayant pris sur le fait, me tança sévèrement. Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, et qui pis est, à plaisanter encore.

Voilà comment se passe la foirée. Quand l'heure de la retraite approche, madame de Wolmar dit, allons tirer le feu d'artifice. A l'instant chacun prend son paquet de chenevottes, signe honorable de son travail; on les porte en triomphe au milieu de la cour, on les rassemble en un tas, on en fait un trophée, on y met le feu; mais n'a pas cet honneur qui veut; Julie l'adjuge, en présentant le flambeau à celui ou celle qui a fait ce soir-là le plus d'ouvrage; fût-ce elle même, elle se l'attribue sans façon. L'auguste cérémonie est accompagnée d'acclamations et de battemens de mains. Les chenevottes font un feu clair et brillant qui s'élève jusqu'aux nues, un vrai feu de joie, autour duquel on saute, on rit. Ensuite on offre à boire à toute l'assemblée; chacun boit à la santé du vainqueur, et va se coucher content d'une journée passée dans le travail, la gaieté, l'innocence, et qu'on ne seroit pas fâché de recommencer le lendemain, le surlendemain, et toute sa vie.



L E T T R E V I I I

DE SAINT - P R E U X A M. DE W O L M A R :

JOUISSÉZ, cher Wolmar, du fruit de vos soins. Recevez les hommages d'un cœur épuré, qu'avec tant de peine vous avez rendu digne de vous être offert. Jamais homme n'entreprit ce que vous avez entrepris ; jamais homme ne tenta ce que vous avez exécuté ; jamais ame reconnoissante et sensible ne sentit ce que vous m'avez inspiré. La mienne avoit perdu son ressort, sa vigueur, son être ; vous m'avez tout rendu. J'étois mort aux vertus, ainsi qu'au bonheur : je vous dois cette vie morale à laquelle je me sens renaître. O mon bienfaiteur ! ô mon père ! en me donnant à vous tout entier, je ne puis vous offrir, comme à Dieu même, que les dons que je tiens de vous.

Faut-il vous avouer ma foiblesse et mes craintes ? Jusqu'à présent je me suis toujours défié de moi. Il n'y a pas huit jours que j'ai rougi de mon cœur et cru toutes vos bontés perdues. Ce moment fut cruel et décourageant pour la vertu ; grâces au Ciel, grâces à vous, il est passé pour ne plus revenir. Je ne me

crois plus guéri seulement parce que vous me le dites, mais parce que je le sens. Je n'ai plus besoin que vous me répondiez de moi. Vous m'avez mis en état d'en répondre moi-même. Il m'a fallu séparer de vous et d'elle pour savoir ce que je pouvois être sans votre appui. C'est loin des lieux qu'elle habite, que j'apprends à ne plus craindre d'en approcher.

J'écris à madame d'Orbe le détail de notre voyage. Je ne vous le répéterai point ici. Je veux bien que vous connoissiez toutes mes foiblesses; mais je n'ai pas la force de vous les dire. Cher Wolmar, c'est ma dernière faute, je m'en sens déjà si loin, que je n'y songe point sans fierté: mais l'instant en est si près encore, que je ne puis l'avouer sans peine. Vous qui sûtes pardonner mes égaremens, comment ne pardonne-iez-vous pas la honte qu'a produit leur repentir?

Rien ne manque plus à mon bonheur, Milord m'a tout dit. Cher ami, je ferai donc à vous? J'élèverai donc vos enfans? L'aîné des trois élèvera les deux autres? Avec quelle ardeur je l'ai désiré! Combien l'espérance d'être trouvé digne d'un si cher emploi redoubloit mes soins pour répondre aux vôtres! combien de fois j'ai montré là-dessus mon empressement à Julie! Qu'avec plaisir j'interprétois souvent en ma faveur vos discours et

les siens ! Mais quoiqu'elle fût sensible à mon zèle , et qu'elle en parût approuver l'objet , je ne la vis point entrer assez précisément dans mes vues pour oser en parler plus ouvertement. Je sentis qu'il falloit mériter cet honneur et ne pas le demander. J'attendois de vous et d'elle ce gage de votre confiance et de votre estime. Je n'ai point été trompé dans mon espoir : mes amis , croyez-moi , vous ne serez point trompés dans le vôtre.

Vous savez qu'à la suite de nos conversations sur l'éducation de vos enfans , j'avois jeté sur le papier quelques idées qu'elles m'avoient fournies et que vous approuvâtes. Depuis mon départ il m'est venu de nouvelles réflexions sur le même sujet , et j'ai réduit le tout en une espèce de système que je vous communiquerai quand je l'aurai mieux digéré , afin que vous l'examiniez à votre tour. Ce n'est qu'après notre arrivée à Rome que j'espère pouvoir le mettre en état de vous être montré. Ce système commence où finit celui de Julie , ou plutôt il n'en est que la suite et le développement ; car tout consiste à ne pas gâter l'homme de la nature en l'appropriant à la société.

J'ai recouvré ma raison par vos soins ; redevenu libre et sain de cœur , je me sens aimé de tout ce qui m'est cher ; l'avenir le plus

charmant se présente à moi : ma situation devrait être délicieuse ; mais il est dit que je n'aurai jamais l'ame en paix. En approchant du terme de notre voyage , j'y vois l'époque du sort de mon illustre ami ; c'est moi qui dois pour ainsi dire en décider. Saurai-je faire au moins une fois pour lui ce qu'il a fait si souvent pour moi ! Saurai-je remplir dignement le plus grand , le plus important devoir de ma vie ? Cher Wolmar , j'emporte au fond de mon cœur toutes vos leçons ; mais pour favoir les rendre utiles , que ne puis-je de même emporter votre sagesse ! Ah ! si je puis voir un jour Edouard heureux ; si selon son projet et le vôtre , nous nous rassemblons tous pour ne plus nous séparer , quel vœu me restera-t-il à faire ? Un seul , dont l'accomplissement ne dépend ni de vous , ni de moi , ni de personne au monde ; mais de celui qui doit un prix aux vertus de votre épouse , et compte en secret vos bienfaits.





L E T T R E I X.

DE SAINT-PREUX A MADAME D'ORBE.

Où êtes-vous , charmante cousine ? Où êtes-vous , aimable confidente de ce foible cœur que vous partagez à tant de titres , et que vous avez consolé tant de fois ? Venez , qu'il verse aujourd'hui dans le vôtre l'aveu de sa dernière erreur. N'est - ce pas à vous qu'il appartient toujours de le purifier ? et fait-il se reprocher encore les torts qu'il vous a confessés ! Non , je ne suis plus le même , et ce changement vous est dû : c'est un nouveau cœur que vous m'avez fait , et qui vous offre ses prémices ; mais je ne me croirai délivré de celui que je quitte qu'après l'avoir déposé dans vos mains. O vous qui l'avez vu naître , recevez ses derniers soupirs

L'eussiez - vous jamais pensé ? Le moment de ma vie où je fus le plus content de moi-même , fut celui où je me séparai de vous. Revenu de mes longs égaremens , je fixois à cet instant la tardive époque de mon retour à mes devoirs. Je commençois à payer enfin les immenses dettes de l'amitié , en m'arrachant d'un séjour si chéri pour suivre un bienfaiteur ,

un sage , qui feignant d'avoir besoin de mes soins , mettoit le succès des siens à l'épreuve. Plus ce départ m'étoit douloureux , plus je m'honorais d'un pareil sacrifice. Après avoir perdu la moitié de ma vie à nourrir une passion malheureuse , je consacrais l'autre à la justifier , à rendre par mes vertus un plus digne hommage à celle qui reçut si long-temps tous ceux de mon cœur. Je marquois hautement le premier de mes jours où je ne faisais rougir de moi , ni vous , ni elle , ni rien de tout ce qui m'étoit cher.

Milord Édouard avoit craint l'attendrissement des adieux , et nous voulions partir sans être aperçus : mais tandis que tout dormoit encore , nous ne pûmes tromper votre vigilante amitié. En apercevant votre porte entr'ouverte , et votre femme-de-chambre au guet , en vous voyant venir au-devant de nous , en entrant et trouvant une table à thé préparée , le rapport des circonstances me fit songer à d'autres temps , et comparant ce départ à celui dont il me rappeloit l'idée , je me sentis si différent de ce que j'étois alors , que me félicitant d'avoir Édouard pour témoin de ces différences , j'espérai bien lui faire oublier à Milan l'indigne scène de Besançon. Jamais je ne m'étois senti tant de courage : je me faisais une gloire de vous le montrer ; je me

parois auprès de vous de cette fermeté que vous ne m'aviez jamais vue, et je me glorifiois en vous quittant de paroître un moment à vos yeux tel que j'allois être. Cette idée ajoutoit à mon courage ; je me fortifiois de votre estime, et peut-être vous eussé-je dit adieu d'un œil sec, si vos larmes coulant sur ma joue n'eussent forcé les miennes de s'y confondre.

Je partis le cœur plein de tous mes devoirs ; pénétré sur-tout de ceux que votre amitié m'impose, et bien résolu d'employer le reste de ma vie à la mériter. Édouard passant en revue toutes mes fautes me remit devant les yeux un tableau qui n'étoit pas flatté, et je connus par sa juste rigueur à blâmer tant de foiblesses, qu'il craignoit peu de les imiter. Cependant il feignoit d'avoir cette crainte, il me parloit avec inquiétude de son voyage de Rome, et des indignes attachemens qui l'y rappeloient malgré lui ; mais je jugeai facilement qu'il augmentoit ses propres dangers pour m'en occuper davantage, et m'éloigner d'autant plus de ceux auxquels j'étois exposé.

Comme nous approchions de Villeneuve un laquais qui montoit un mauvais cheval se laissa tomber, et se fit une légère contusion à la tête. Son maître le fit saigner et voulut coucher là cette nuit. Ayant dîné de bonne

heure , nous prîmes des chevaux pour aller à Bex voir la saline ; et Milord ayant des raisons particulières qui lui rendoient cet examen intéressant , je pris les mesures et le dessin du bâtiment de graduation : nous ne rentrâmes à Villeneuve qu'à la nuit. Après le soupé , nous causâmes en buvant du punch , et veillâmes assez tard. Ce fut alors qu'il m'apprit quels soins m'étoient confiés , et ce qui avoit été fait pour rendre cet arrangement praticable. Vous pouvez juger de l'effet que fit sur moi cette nouvelle ; une telle conversation n'amenoit pas le sommeil. Il fallut pourtant enfin se coucher.

En entrant dans la chambre qui m'étoit destinée je la reconnus pour la même que j'avois occupée autrefois en allant à Sion. A cet aspect je sentis une impression que j'aurois peine à vous rendre. J'en fus si vivement frappé , que je crus redevenir à l'instant tout ce que j'étois alors ; dix années s'effacèrent de ma vie , et tous mes malheurs furent oubliés. Hélas ! cette erreur fut courte , et le second instant me rendit plus accablant le poids de toutes mes anciennes peines. Quelles tristes réflexions succédèrent à ce premier enchantement , Quelles comparaisons douloureuses s'offrirent à mon esprit ! Charmes de la première jeunesse , délices des premières amours , pour-

quoi vous retracer encore à ce cœur accablé d'ennuis et surchargé de lui-même ? O temps ! temps heureux , tu n'es plus ! J'aimois , j'étois aimé. Je me livrois , dans la paix de l'innocence , aux transports d'un amour partagé : je favourois à longs traits le délicieux sentiment qui me faisoit vivre. La douce vapeur de l'espérance enivroit mon cœur. Une extase , un ravissement , un délire absorboit toutes mes facultés. Ah ! sur les rochers de Meillerie , au milieu de l'hiver et des glaces , d'affreux abymes devant les yeux , quel être au monde jouissoit d'un sort comparable au mien ? Et je pleurois ! et je me trouvois à plaindre ! et la tristesse osoit approcher de moi ! Que ferai - je donc aujourd'hui que j'ai tout possédé , tout perdu ? J'ai bien mérité ma misère , puisque j'ai si peu senti mon bonheur ! Je pleurois alors ! Tu pleurois ? Infortuné , tu ne pleures plus tu n'as pas même le droit de pleurer... Que n'est-elle morte , osai-je m'écrier dans un transport de rage ! oui , je serois moins malheureux , j'oserois me livrer à mes douleurs ; j'embrasserois sans remords sa froide tombe , mes regrets seroient dignes d'elle : je dirois , elle entend mes cris , elle voit mes pleurs , mes gémissemens la touchent , elle approuve et reçoit mon pur hommage..... j'aurois au

moins l'espoir de la rejoindre. . . . Mais elle vit : elle est heureuse ! . . . Elle vit , et sa vie est ma mort , et son bonheur est mon supplice , et le Ciel , après me l'avoir atrachée , m'ôte jusqu'à la douceur de la regretter ! Elle vit , mais non pas pour moi , elle vit pour mon désespoir. Je suis cent fois plus loin d'elle que si elle n'étoit plus.

Je me couchai dans ces tristes idées. Elles me suivirent durant mon sommeil , et le remplirent d'images funèbres. Les amères douleurs , les regrets , la mort se peignirent dans mes songes , et tous les maux que j'avois soufferts reprenoient à mes yeux cent formes nouvelles , pour me tourmenter une seconde fois. Un rêve sur-tout , le plus cruel de tous , s'obstinolt à me poursuivre , et de fantôme en fantôme , toutes leurs apparitions confuses finissoient toujours par celui-là.

Je crus voir la digne mère de votre amie dans son lit expirante , et sa fille à genoux devant elle , fondant en larmes , baisant ses mains , et recueillant ses derniers soupirs. Je revis cette scène que vous m'avez autrefois dépeinte , et qui ne sortira jamais de mon souvenir. Ô ma mère , disoit Julie d'un ton à me navrer l'ame , celle qui vous doit le jour vous l'ôte ! Ah ! reprenez votre bienfait ; sans vous , il n'est pour moi qu'un don funeste.

Mon enfant, répondit sa tendre mère... il faut remplir son sort... Dieu est juste... tu seras mère à ton tour... Elle ne put achever... Je voulus lever les yeux sur elle, je ne la vis plus. Je vis Julie à sa place ; je la vis, je la reconnus, quoique son visage fût couvert d'un voile. Je fais un cri, je m'élançe pour écarter le voile ; je ne pus l'atteindre : j'étendois les bras, je me tourmentois, et je ne touchois rien. Ami, calme-toi, me dit-elle d'une voix foible. Le voile redoutable me couvre, nulle main ne peut l'écarter. A ce mot je m'agite, et fais un nouvel effort ; cet effort me réveille : je me trouve dans mon lit, accablé de fatigue, et trempé de sueur et de larmes.

Bientôt ma frayeur se dissipe, l'épuisement me rendort ; le même songe me rend les mêmes agitations : je m'éveille et me rends une troisième fois. Toujours ce spectacle lugubre, toujours ce même appareil de mort, toujours ce voile impénétrable échappe à mes mains, et dérobe à mes yeux l'objet expirant qu'il couvre.

A ce dernier réveil ma terreur fut si forte, que je ne pus la vaincre étant éveillé. Je me jette à bas de mon lit, sans savoir ce que je faisois. Je me mets à errer par la chambre, effrayé comme un enfant des ombres de la nuit, croyant me voir environné de fantôme-

mes , et l'oreille encore frappée de cette voix plaintive , dont je n'entendis jamais le son sans émotion. Le crépuscule , en commençant d'éclairer les objets , ne fit que les transformer au gré de mon imagination troublée. Mon effroi redouble et m'ôte le jugement : après avoir trouvé ma porte avec peine , je m'enfuis de ma chambre ; j'entre brusquement dans celle d'Édouard : j'ouvre son rideau , et me laisse tomber sur son lit , en m'écriant hors d'haleine : c'en est fait , je ne la verrai plus ! Il s'éveille en sursaut , il faute à ses armes , se croyant surpris par un voleur. A l'instant il me reconnoît , je me reconnois moi-même , et pour la seconde fois de ma vie je me vois devant lui dans la confusion que vous pouvez concevoir.

Il me fit asseoir , me remettre et parler. Sitôt qu'il fut de quoi il s'agissoit , il voulut tourner la chose en plaisanterie ; mais voyant que j'étois vivement frappé , et que cette impression ne seroit pas facile à détruire , il changea de ton. Vous ne méritez ni mon amitié ni mon estime , me dit-il assez durement : si j'avois pris pour mon laquais le quart des soins que j'ai pris pour vous , j'en aurois fait un homme ; mais vous n'êtes rien. Ah ! lui dis-je , il est trop vrai. Tout ce que j'avois de bon me venoit d'elle : je ne la re-

verrai jamais ; je ne suis plus rien. Il sourit et m'embrassa. Tranquillisez-vous, aujourd'hui, me dit-il, demain vous serez raisonnable. Je me charge de l'événement. Après cela changeant de conversation, il me proposa de partir. J'y consentis ; on fit mettre les chevaux : nous nous habillâmes. En entrant dans la chaise, Milord dit un mot à l'oreille au postillon, et nous partîmes.

Nous marchions sans rien dire. J'étois si occupé de mon funeste rêve, que je n'entendois et ne voyois rien. Je ne fis pas même attention que le lac, qui la veille étoit à ma droite, étoit maintenant à ma gauche. Il n'y eut qu'un bruit de pavé qui me tira de ma léthargie, et me fit apercevoir, avec un étonnement facile à comprendre, que nous rentrions dans Clarens. A trois cens pas de la grille Milord fit arrêter, et me tirant à l'écart : vous voyez, me dit-il, mon projet ; il n'a pas besoin d'explication. Allez, visionnaire, ajouta-t-il en me serrant la main, allez la revoir. Heureux de ne montrer vos folies qu'à des gens qui vous aiment ! Hâtez-vous, je vous attends ; mais sur-tout, ne revenez qu'après avoir déchiré ce fatal voile tissu dans votre cerveau.

Qu'aurois-je dit ? Je partis sans répondre. Je marchois d'un pas précipité, que la réflexion

ralentit en approchant de la maison. Quel personnage allois-je faire ? Comment oser me montrer ? De quel prétexte couvrir ce retour imprévu ? Avec quel front irois - je alléguer mes ridicules terreurs , et supporter le regard méprisant du généreux Wolmar ? Plus j'approchois , plus ma frayeur me paroissoit puérite , et mon extravagance me faisoit pitié. Cependant un noir pressentiment m'agitoit encore , et je ne me sentoits point rassuré. J'avançois toujours , quoique lentement , et j'étois déjà près de la cour , quand j'entendis ouvrir et refermer la porte de l'Élysée. N'en voyant sortir personne , je fis le tour en dehors , et j'allai par le rivage côtoyer la volière autant qu'il me fut possible. Je ne tardai pas de juger qu'on en approchoit. Alors prêtant l'oreille , je vous entendis parler toutes deux , et , sans qu'il me fût possible de distinguer un seul mot , je trouvai dans le son de votre voix je ne fais quoi de languissant et de tendre qui me donna de l'émotion ; et dans la sienne un accent affectueux et doux à son ordinaire , mais paisible et serein , qui me remit à l'instant , et qui fit le vrai réveil de mon rêve.

Sur-le-champ je me sentis tellement changé , que je me moquai de moi-même et de mes vaines alarmes. En songeant que je n'avois qu'une haie et quelques buissons à franchir

pour

pour voir , pleine de vie et de santé ; celle que j'avois cru ne revoir jamais , j'abjurai pour toujours mes craintes , mon effroi ; mes chimères , et je me déterminai sans peine à repartir , même sans la voir. Claire , je vous le jure , non-seulement je ne la vis point , mais je m'en retournai fier de ne l'avoir point vue , de n'avoir pas été foible et crédule jusqu'au bout , et d'avoir au moins rendu cet honneur à l'ami d'Édouard , de le mettre au-dessus d'un songe.

Voilà , chère cousine , ce que j'avois à vous dire , et le dernier aveu qui me restoit à vous faire. Le détail du reste de notre voyage n'a plus rien d'intéressant ; il me suffit de vous protester que depuis lors non-seulement Milord est content de moi , mais que je le suis encore plus moi-même , qui sens mon entière guérison , bien mieux qu'il ne la peut voir. De peur de lui laisser une défiance inutile , je lui ai caché que je ne vous avois point vue. Quand il me demanda si le voile étoit levé , je l'affirmai sans balancer , et nous n'en avons plus parlé. Oui , cousine , il est levé pour jamais ce voile dont ma raison fut long-temps obscurcie. Tous mes transports inquiets sont éteints. Je vois tous mes devoirs et je les aime. Vous m'êtes toutes deux plus chères que jamais ; mais mon cœur ne distingue plus l'une de

l'autre, et ne sépare point les inséparables.

Nous arrivâmes avant-hier à Milan. Nous en repartons après-demain. Dans huit jours nous comptons être à Rome, et j'espère y trouver de vos nouvelles en arrivant. Qu'il me tarde de voir ces deux étonnantes personnes qui troublent depuis si long-temps le repos du plus grand des hommes ! O Julie ! ô Claire ! il faudroit votre égale pour mériter de le rendre heureux.



L E T T R E X.

DE MADAME D'ORBE A SAINT-PREUX.

Nous attendions tous de vos nouvelles avec impatience, et je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres ont fait de plaisir à la petite communauté : mais ce que vous ne devinerez pas de même, c'est que de toute la maison je suis peut-être celle qu'elles ont le moins réjouie. Ils ont tous appris que vous aviez heureusement passé les Alpes ; moi, j'ai songé que vous étiez au-delà.

A l'égard du détail que vous m'avez fait, nous n'en avons rien dit au baron, et j'en ai passé à tout le monde quelques soliloques fort inutiles. M. de Wolmar a eu l'honnêteté de

ne faire que se moquer de vous : mais Julie n'a pu se rappeler les derniers momens de sa mère sans de nouveaux regrets et de nouvelles larmes. Elle n'a remarqué de votre rêve que ce qui ranimoit ses douleurs.

Quant à moi, je vous dirai, mon cher maître, que je ne suis plus surprise de vous voir en continuelle admiration de vous-même, toujours achevant quelque folie, et toujours commençant d'être sage ; car il y a long-temps que vous passez votre vie à vous reprocher le jour de la veille, et à vous applaudir pour le lendemain. Je vous avoue aussi que ce grand effort de courage, qui, si près de nous, vous a fait retourner comme vous étiez venu, ne me paroît pas aussi merveilleux qu'à vous. Je le trouve plus vain que sensé, et je crois qu'à tout prendre j'aimerois autant moins de force avec un peu plus de raison. Sur cette manière de vous en aller pourroit-on vous demander ce que vous êtes venu faire ? Vous avez eu honte de vous montrer, et c'étoit de n'oser vous montrer qu'il falloit avoir honte ; comme si la douceur de voir ses amis n'effaçoit pas cent fois le petit chagrin de leur raillerie ! N'étiez-vous pas trop heureuse de venir nous offrir votre air effaré pour nous faire rire ? Hé bien donc, je ne me suis pas moquée de vous alors ; mais je m'en

moïque d'autant plus aujourd'hui , quoique n'ayant pas le plaisir de vous mettre en colère ; je ne puisse pas rire de si bon cœur.

Malheureusement , il y a pis encore ; c'est que j'ai gagné toutes vos terreurs sans me rassurer comme vous. Ce rêve a quelque chose d'effrayant qui m'inquiète et m'attriste , malgré que j'en aie. En lisant votre lettre , je blâmois vos agitations ; en la finissant j'ai blâmé votre sécurité. L'on ne fauroit voir à la fois pourquoi vous étiez si ému ; et pourquoi vous êtes devenu si tranquille. Par quelle bizarrerie avez-vous gardé les plus tristes pressentimens jusqu'au moment où vous avez pu les détruire et ne l'avez pas voulu ? Un pas , un geste , un mot , tout étoit fini. Vous vous étiez alarmé sans raison , vous vous êtes rassuré de même ; mais vous m'avez transmis la frayeur que vous n'avez plus , et il se trouve qu'ayant eu de la force une seule fois en votre vie , vous l'avez eue à mes dépens. Depuis votre fatale lettre un serrement de cœur ne m'a pas quittée ; je n'approche point de Julie sans trembler de la perdre. A chaqu'instant je crois voir sur son visage la pâleur de la mort : et ce matin , la pressant dans mes bras , je me suis sentie en pleurs sans savoir pourquoi. Ce voile ! ce voile... il a je ne fais quoi de sinistre qui me trouble chaque fois que j'y pense. Non , je ne puis vous

H É L O I S E.

pardonnez-moi d'avoir pu l'écarter sans l'avoir fait, et j'ai bien peur de n'avoir plus désormais un moment de contentement que je ne vous revoie auprès d'elle. Convenez aussi qu'après avoir si long-temps parlé de philosophie, vous vous êtes montré philosophe à la fin bien mal à propos. Ah! rêvez, et voyez vos amis : cela vaut mieux que de les fuir et d'être un sage.

Il paroît par la lettre de Milord à M. de Wolmar, qu'il songe sérieusement à venir s'établir avec nous. Sitôt qu'il aura pris son parti là-bas, et que son cœur sera décidé, revenez tous deux heureux et fixés : c'est le vœu de la petite communauté, et sur-tout celui de votre amie,

CLAI RE D'ORBE.

P.S. Au reste, s'il est vrai que vous n'avez rien entendu de notre conversation dans l'Élysée, c'est peut-être tant mieux pour nous; car vous me savez assez alerte pour voir les gens sans qu'ils m'aperçoivent, et assez maligne pour persiffler les écouteurs.



D ij



L E T T R E X I.

DE M. DE WOLMAR A SAINT-PREUX.

J'ÉCRIS à Milord Édouard, et je lui parle de vous si au long, qu'il ne me reste, en vous écrivant à vous-même, qu'à vous renvoyer à sa lettre. La vôtre exigeroit peut-être de ma part un retour d'honnêteté ; mais vous appeler dans ma famille, vous traiter en frère, en ami, faire votre sœur de celle qui fut votre amante ; vous remettre à l'autorité paternelle sur mes enfans ; vous confier mes droits après avoir usurpé les vôtres : voilà les complimens dont je vous ai cru digne. De votre part, si vous justifiez ma conduite et mes soins, vous m'aurez assez loué. J'ai tâché de vous honorer par mon estime, honorez-moi par vos vertus. Tout autre éloge doit être banni d'entre nous.

Loin d'être surpris de vous voir frappé d'un songe, je ne vois pas trop pourquoi vous vous reprochez de l'avoir été. Il me semble que pour un homme à systèmes, ce n'est pas une si grande affaire qu'un rêve de plus.

Mais ce que je vous reprocherois volontiers, c'est moins l'effet de votre songe que

son espèce, et cela par une raison fort différente de celle que vous pourriez penser. Un tyran fit autrefois mourir un homme qui dans un songe avoit cru le poignarder. Rappelez-vous la raison qu'il donna de ce meurtre, et faites-vous-en l'application. Quoi ! vous allez décider du sort de votre ami, et vous songez à vos anciennes amours ! sans les conversations du soir précédent, je ne vous pardonnerois jamais ce rêve-là. Pensez le jour à ce que vous allez faire à Rome, vous songerez moins la nuit à ce qui s'est fait à Vevai.

La Fanchon est malade : cela tient ma femme occupée, et lui ôte le temps de vous écrire. Il y a ici quelqu'un qui supplée volontiers à ce soin. Heureux jeune homme ! tout conspire à votre bonheur : tous les prix de la vertu vous recherchent pour vous forcer à les mériter. Quant à celui de mes bienfaits, n'en chargez personne que vous-même ; c'est de vous seul que je l'attends.



L E T T R E X I I.

DE SAINT-PREUX A M. DE WOLMAR.

QUE cette lettre demeure entre vous et moi. Qu'un profond secret cache à jamais les erreurs du plus vertueux des hommes. Dans

quel pas dangereux je me trouve engagé ! O mon sage et bienfaisant ami ! que n'ai-je tous vos conseils dans la mémoire , comme j'ai vos bontés dans le cœur ! Jamais je n'eus si grand besoin de prudence , et jamais la peur d'en manquer ne nuisit tant au peu que j'en ai. Ah ! où sont vos soins paternels ? Où sont vos leçons , vos lumières ? Que deviendrai-je sans vous ? Dans ce moment de crise , je donneroïis tout l'espoir de ma vie pour vous avoir ici durant huit jours.

Je me suis trompé dans toutes mes conjectures ; je n'ai fait que des fautes jusqu'à ce moment. Je ne redoutois que la marquise. Après l'avoir vue , effrayé de sa beauté , de son adresse , je m'efforçois d'en détacher tout-à-fait l'ame noble de son ancien amant. Charmé de le ramener du côté d'où je ne voyois rien à craindre , je lui parlois de Laure avec l'estime et l'admiration qu'elle m'avoit inspirée ; en relâchant son plus fort attachement par l'autre , j'espérois les rompre enfin tous les deux.

Il se prêta d'abord à mon projet ; il outra même la complaisance , et voulant peut-être punir mes importunités par un peu d'alarmes , il affecta pour Laure encore plus d'empressement qu'il ne croyoit en avoir. Que vous dirai-je aujourd'hui ? son empressement est

toujours le même ; mais il n'affecte plus rien. Son cœur épuisé par tant de combats s'est trouvé dans un état de foiblesse dont elle a profité. Il seroit difficile à tout autre de feindre long-temps de l'amour auprès d'elle , jugez-en par l'objet même de la passion qui le consume. En vérité l'on ne peut voir cette infortunée sans être touché de son air et de sa figure ; une impression de langueur et d'abattement qui ne quitte point son charmant visage , en éteignant la vivacité de sa physionomie , la rend plus intéressante , et , comme les rayons du soleil échappés à travers les nuages , ses yeux ternis par la douleur lancent des feux plus piquans. Son humiliation même a toutes les grâces de la modestie : en la voyant on la plaint , en l'écoutant on l'honore ; enfin je dois dire , à la justification de mon ami , que je ne connois que deux hommes au monde qui puissent rester sans risque auprès d'elle.

Il s'égare , ô Wolmar ! je le vois , je le sens ; je vous l'avoue dans l'amertume de mon cœur. Je frémis en songeant jusqu'où son égarement peut lui faire oublier ce qu'il est et ce qu'il se doit. Je tremble que cet intrépide amour de la vertu , qui lui fait mépriser l'opinion publique , ne le porte à l'autre extrémité , et ne lui fasse braver encore les lois

sacrées de la décence et de l'honnêteté. Édouard Bomston faire un tel mariage!... vous concevez!... sous les yeux de son ami!... qui le permet!... qui le souffre!... et qui lui doit tout!... Il faudra qu'il m'arrache le cœur de sa main avant de la profaner ainsi.

Cependant que faire? comment me comporter? Vous connoissez sa violence. On ne gagne rien avec lui par les discours, et les siens depuis quelque temps ne sont pas propres à calmer mes craintes. J'ai feint d'abord de ne pas l'entendre. J'ai fait indirectement parler la raison en maximes générales: à son tour il ne m'entend point. Si j'essaie de le toucher un peu plus au vif, il répond des sentences, et croit m'avoir réfuté. Si j'insiste, il s'emporte, il prend un ton qu'un ami devrait ignorer, et auquel l'amitié ne fait point répondre. Croyez que je ne suis en cette occasion ni craintif, ni timide; quand on est dans son devoir, on n'est que trop tenté d'être fier; mais il ne s'agit pas ici de fierté, il s'agit de réussir, et de fausses tentatives peuvent nuire aux meilleurs moyens. Je n'ose presque entrer avec lui dans aucune discussion; car je sens tous les jours la vérité de l'avertissement que vous m'avez donné, qu'il est plus fort que moi de raisonnement, et qu'il ne faut point l'enflammer par la dispute.

Il paroît d'ailleurs un peu refroidi pour moi. On diroit que je l'inquiète. Combien , avec tant de supériorité à tous égards , un homme est rabaissé par un moment de foiblesse ? Le grand , le sublime Édouard a peur de son ami , de sa créature , de son élève ! il semble même , par quelques mots jetés sur le choix de son séjour , s'il ne se marie pas , vouloir tenter ma fidélité par mon intérêt. Il fait bien que je ne dois ni ne veux le quitter. O Wolmar ! je ferai mon devoir , et suivrai par-tout mon bienfaiteur ! Si j'étois lâche et vil , que gagnerois-je à ma perfidie ? Julie et son digne époux confieroient-ils leurs enfans à un traître ?

Vous m'avez dit souvent que les petites passions ne prennent jamais le change , et vont toujours à leur fin ; mais qu'on peut armer les grandes contr'elles-mêmes. J'ai cru pouvoir ici faire usage de cette maxime. En effet , la compassion , le mépris des préjugés , l'habitude , tout ce qui détermine Édouard en cette occasion , échappe à force de petitesse , et devient presque inattaquable : au lieu que le véritable amour est inséparable de la générosité , et que par elle on a toujours sur lui quelque prise. J'ai tenté cette voie indirecte , et je ne désespère pas du succès. Ce moyen paroît cruel ; je ne l'ai pris qu'avec répugnance.

Cependant , tout bien pesé , je crois rendre service à Laure elle-même. Que feroit-elle dans l'état auquel elle peut monter , qu'y montrer son ancienne ignominie ? Mais qu'elle peut être grande en demeurant ce qu'elle est ! Si je connois bien cette étrange fille , elle est faite pour jouir de son sacrifice , plus que du rang qu'elle doit refuser.

Si cette ressource me manque , il m'en reste une de la part du gouvernement , à cause de la religion ; mais ce moyen ne doit être employé qu'à la dernière extrémité , et au défaut de tout autre : quoi qu'il en soit , je n'en veux épargner aucun pour prévenir une alliance indigne et déshonnête. O respectable Wolmar , je suis jaloux de votre estime durant tous les momens de ma vie. Quoi que puisse vous écrire Édouard , quoi que vous puissiez entendre dire , souvenez-vous qu'à quelque prix que ce puisse être , tant que mon cœur battra dans ma poitrine , jamais *Lauretta Pisana* ne fera Ladi Bomston.

Si vous approuvez mes mesures , cette lettre n'a pas besoin de réponse. Si je me trompe , instruisez-moi. Mais hâtez-vous , car il n'y a pas un moment à perdre. Je ferai mettre l'adresse par une main étrangère. Faites de même en me répondant. Après avoir examiné ce qu'il faut faire , brûlez ma lettre ;

et

et oubliez ce qu'elle contient. Voici le premier et le seul secret que j'aurai eu de ma vie à cacher aux deux cousines: si j'osois me fier davantage à mes lumières, vous-même n'en sauriez jamais rien (1).



L E T T R E X I I I .

D E M A D A M E D E W O L M A N
A M A D A M E D ' O R B E .

LE courrier d'Italie sembloit n'attendre pour arriver que le moment de ton départ, comme pour te punir de ne l'avoir différé qu'à cause de lui. Ce n'est pas moi qui ai fait cette jolie découverte; c'est mon mari, qui a remarqué qu'ayant fait mettre les chevaux à huit heu-

(1) Pour bien entendre cette lettre et la troisième de la sixième partie, il faudroit savoir les aventures de milord Édouard; et j'avois d'abord résolu de les ajouter à ce recueil. En y repensant, je n'ai pu me résoudre à gêner la simplicité de l'histoire des deux amans par le romanesque de la sienne. Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur (*).

(*) *Les aventures de Milord Édouard ont été ajoutées à cette édition.*

Nouv. Héloïse. Tome IV. E

res, tu tardas de partir jusqu'à onze, non pour l'amour de nous, mais après avoir demandé vingt fois s'il en étoit dix, parce que c'est ordinairement l'heure où la poste passe.

Tu es prise, pauvre cousine, tu ne peux plus t'en dédire. Malgré l'augure de la Chaillet, cette Claire si folle, ou plutôt si sage, n'a pu l'être jusqu'au bout; te voilà dans les mêmes las (1) dont tu pris tant de peine à me dégager, et tu n'as pu conserver pour toi la liberté que tu m'as rendue. Mon tour de rire est-il donc venu? Chère amie, il faudroit avoir ton charme et tes grâces pour savoir plaisanter comme toi, et donner à la raillerie elle-même l'accent tendre et touchant des caresses. Et puis, quelle différence entre nous! de quel front pourrois-je me jouer d'un mal dont je suis la cause, et que tu t'es fait pour me l'ôter? Il n'y a pas un sentiment dans ton cœur qui n'offre au mien quelque sujet de reconnoissance; et tout, jusqu'à ta foiblesse, est en toi l'ouvrage de ta vertu. C'est cela même qui me console et m'égaie. Il falloit me plaindre et pleurer de mes fautes;

(1) Je n'ai pas voulu laisser *lacs*, à cause de la prononciation genevoise remarquée par madame d'Orbe, dans la lettre cinquième de la sixième partie.

mais on peut se moquer de la mauvaise honte qui te fait rougir d'un attachement aussi pur que toi.

Revenons au courrier d'Italie, et laissons un moment les moralités. Ce seroit trop abuser de mes anciens titres ; car il est permis d'endormir son auditoire, mais non pas de l'impatienter. Hé bien donc ! ce courrier que je fais si lentement arriver, qu'a-t-il rapporté ? Rien que de bien sur la santé de nos amis, et de plus une grande lettre pour toi. Ah, bon ! je te vois déjà sourire et reprendre haleine ; la lettre venue te fait attendre plus patiemment ce qu'elle contient.

Elle a pourtant bien son prix encore ; même après s'être fait désirer ; car elle respire une fi... mais je ne veux te parler que de nouvelles, et sûrement ce que j'allois dire n'en est pas une.

Avec cette lettre, il en est venu une autre de Milord Édouard pour mon mari, et beaucoup d'amitiés pour nous. Celle-ci contient véritablement des nouvelles, et d'autant moins attendues, que la première n'en dit rien. Ils devoient le lendemain partir pour Naples, où Milord a queques affaires, et d'où ils iront voir le Vésuve.... Conçois-tu, ma chère, ce que cette vue a de si attrayant ? Revenus à Rome, Claire, pense, imagine....

Édouard est sur le point d'épouser.... non , grâces' au Ciel , cette indigne marquise ; il marque , au contraire , qu'elle est fort mal. Qui donc ?.... Laure , l'aimable Laure , qui.... mais pourtant.... quel mariage ! Notre ami , n'en dit pas un mot. Aussi - tôt après ils partiront tous trois , et viendront ici prendre leurs derniers arrangemens. Mon mari ne m'a pas dit quels ; mais il compte toujours que Saint-Preux nous restera.

Je t'avoue que son silence m'inquiète un peu. J'ai peine à voir clair dans tout cela. J'y trouve des situations bizarres , et des jeux du cœur humain qu'on n'entend guère. Comment un homme aussi vertueux a-t-il pu se prendre d'une passion si durable , pour une aussi méchante femme que cette marquise ? Comment elle-même , avec un caractère violent et cruel , a-t-elle pu concevoir et nourrir un amour aussi vif pour un homme qui lui ressembloit si peu ; si tant est cependant qu'on puisse honorer du nom d'amour une fureur capable d'inspirer des crimes ? Comment un jeune cœur aussi généreux , aussi tendre , aussi désintéressé que celui de Laure , a-t-il pu supporter ses premiers désordres ? Comment s'en est-il retiré par ce penchant trompeur fait pour égarer son sexe ? et comment l'amour , qui perd tant d'honnêtes femmes ,

est-il pu venir à bout d'en faire une ? Dis-moi, ma Claire, désunir deux cœurs qui s'aimoient sans se convenir ; joindre ceux qui se convenoient sans s'entendre ; faire triompher l'amour de l'amour même ; du sein du vice et de l'opprobre , tirer le bonheur et la vertu ; délivrer son ami d'un monstre en lui créant, pour ainsi dire , une compagne... infortunée , il est vrai , mais aimable , honnête même , au moins , si comme je l'ose croire , on peut le redevenir : dis , celui qui auroit fait tout cela seroit-il coupable ? Celui qui l'auroit souffert seroit-il à blâmer ?

Ladi Bomston viendra donc ici ? ici , mon ange ? qu'en penses-tu ? Après tout , quel prodige ne doit pas être cette étonnante fille que son éducation perdit , que son cœur a sauvée , et pour qui l'amour fut la route de la vertu ? Qui doit plus l'admirer que moi , qui fis tout le contraire , et que mon penchant seul égara , quand tout concouroit à me bien conduire ? Je m'avilis moins , il est vrai ; mais me suis-je élevée comme elle ? Ai-je évité tant de pièges , et fait tant de sacrifices ? Du dernier degré de la honte , elle a su remonter au premier degré de l'honneur ; elle est plus respectable cent fois , que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible et vertueuse : que lui faut-il de plus pour nous ressembler ?

S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence, devant qui dois-je espérer de trouver grâce, et à quel honneur pourrois-je prétendre, en refusant de l'honorer ?

Hé bien, cousine, quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure, et sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai peine à trouver bon qu'Édouard ait fait ce mariage, et que son ami s'en soit mêlé. O l'opinion ! l'opinion ! qu'on a de peine à secouer son joug ! toujours elle nous porte à l'injustice : le bien passé s'efface par le mal présent ; le mal passé ne s'effacera-t-il jamais par aucun bien ?

J'ai laissé voir à mon mari mon inquiétude sur la conduite de Saint-Preux dans cette affaire. Il semble, ai-je dit, avoir honte d'en parler à ma cousine. Il est incapable de lâcheté, mais il est foible.... trop d'indulgence pour les fautes d'un ami... Non, m'a-t-il dit, il a fait son devoir, il le fera, je le fais, je ne puis rien vous dire de plus ; mais Saint-Preux est un honnête garçon. Je réponds de lui, vous en serez contente.... Claire, il est impossible que Wolmar me trompe et qu'il se trompe. Un discours si positif m'a fait rentrer en moi-même : j'ai compris que tous mes scrupules ne venoient que de fausse délicatesse, et que si j'étois moins vaine et plus équitable, je trou-

verois ladi Bomston plus digne de son rang.

Mais laissons un peu ladi Bomston , et revenons à nous. Ne sens-tu point en lisant cette lettre , que nos amis reviendront plutôt qu'ils n'étoient attendus , et le cœur ne te dit-il rien ? Ne bat-il point à présent plus fort qu'à l'ordinaire , ce cœur trop tendre et trop semblable au mien ? Ne songe-t-il point au danger de vivre familièrement avec un objet chéri ? de le voir tous les jours ? de loger sous le même toit ? Et si mes erreurs ne m'ôtèrent point ton estime , mon exemple ne te fait-il rien craindre pour toi ? Combien dans nos jeunes ans , la raison , l'amitié , l'honneur t'inspirèrent pour moi de craintes que l'aveugle amour me fit mépriser ! C'est mon tour , maintenant , ma douce amie , et j'ai de plus pour me faire écouter la triste autorité de l'expérience. Écoute-moi donc tandis qu'il est temps , de peur qu'après avoir passé la moitié de ta vie à déplorer mes fautes , tu ne passes l'autre à déplorer les tiennes. Sur-tout , ne te fie plus à cette gaieté folâtre qui garde celles qui n'ont rien à craindre , et perd celles qui sont en danger. Claire ! Claire ! tu te moquois de l'amour une fois ; mais c'est parce que tu ne le connoissois pas , et pour n'en avoir pas senti les traits , tu te croyois au-dessus de ses atteintes. Il se venge , et rit à son tour. Apprends à te

défier de sa traîtresse joie, ou crains qu'elle ne te coûte un jour bien des pleurs. Chère amie, il est temps de te montrer à toi-même ; car jusqu'ici tu ne t'es pas bien vue : tu t'es trompée sur ton caractère, et n'as pas su t'estimer ce que tu valois. Tu t'es fiée aux discours de la Chaillot : sur ta vivacité badine elle te jugea peu sensible ; mais un cœur comme le tien étoit au dessus de sa portée. La Chaillot n'étoit pas faite pour te connoître ; personne au monde ne t'a bien connue, excepté moi seule. Notre ami même a plutôt senti que vu tout ton prix. Je t'ai laissé ton erreur tant qu'elle a pu t'être utile ; à présent qu'elle te perdrait, il faut te l'ôter.

Tu es vive, et te crois peu sensible. Pauvre enfant, que tu t'abuses ! ta vivacité même prouve le contraire. N'est-ce pas toujours sur des choses de sentiment qu'elle s'exerce ? N'est-ce pas de ton cœur que viennent les grâces de ton enjouement ? Tes railleries sont des signes d'intérêt plus touchans que les complimens d'un autre ; tu caresses quand tu folâtres ; tu ris, mais ton rire pénètre l'ame ; tu ris, mais tu fais pleurer de tendresse, et je te vois presque toujours sérieuse avec les indifférens.

Si tu n'étois que ce que tu prétends être, dis-moi ce qui nous uniroit si fort l'une à l'autre ? Où seroit entre nous le lien d'une amitié

sans exemple ? Par quel prodige un tel attachement seroit-il venu chercher par préférence un cœur si peu capable d'attachement ? Quoi ! celle qui n'a vécu que pour son amie ne fait pas aimer ? Cella qui voulut quitter père , époux , parens , et son pays pour la suivre ne fait préférer l'amitié à rien ? Et qu'ai-je donc fait , moi qui porte un cœur sensible ? Cousine , je me suis laissée aimer , et j'ai beaucoup fait , avec toute ma sensibilité , de te rendre une amitié qui valût la tienne.

Ces contradictions t'ont donné de ton caractère l'idée la plus bizarre qu'une folle comme toi pût jamais concevoir ; c'est de te croire à la fois ardente amie et froide amante. Ne pouvant disconvenir du tendre attachement dont tu te sentois pénétrée , tu crus n'être capable que de celui-là. Hors ta Julie , tu ne pensois pas que rien pût t'émouvoir au monde , comme si les cœurs naturellement sensibles pouvoient ne l'être que pour un objet , et que , ne sachant aimer que moi , tu m'eusses pu bien aimer moi-même. Tu demandois plaisamment si l'ame avoit un sexe. Non , mon enfant , l'ame n'a point de sexe ; mais ses affections les distinguent , et tu commences trop à le sentir. Parce que le premier amour qui s'offrit ne t'avoit pas émue , tu crus aussitôt ne pouvoir l'être ; parce que tu manquois d'amour pour

82 LA NOUVELLE

ton soupirant , tu crus n'en pouvoir sentir pour personne. Quand il fut ton mari , tu l'aimas pourtant , et si fort , que notre intimité même en souffrit ; cette ame peu sensible fut trouver à l'amour un supplément encore assez tendre pour satisfaire un honnête homme.

Pauvre cousine ! c'est à toi désormais de résoudre tes propres doutes , et s'il est vrai ,

(1) *Ch'un freddo amante è mal sicuro
amico (*)*.

j'ai grand peur d'avoir maintenant une raison de trop pour compter sur toi : mais il faut que j'achève de te dire là-dessus tout ce que je pense.

Je soupçonne que tu as aimé sans le savoir , bien plutôt que tu ne crois , ou du moins , que le même penchant qui me perdit t'eût séduite si je ne t'avois prévenue. Conçois - tu qu'un sentiment si naturel et si doux puisse tarder si long-temps à naître ? Conçois-tu qu'à l'âge où nous étions on puisse impunément se familiariser avec un jeune homme aimable , ou qu'avec tant de conformité dans tous nos

(1) Ce vers est renversé de l'original , et , n'en déplaît aux belles dames , le sens de l'auteur est plus véritable et plus beau.

(*) Qu'un froid amant est un peu sûr ami.

goûts, celui-ci seul ne nous eût pas été commun ? Non, mon ange, tu l'aurois aimé, j'en suis sûre, si je ne l'eusse aimé la première. Moins foible et non moins sensible, tu aurois été plus sage que moi sans être plus heureuses. Mais quel penchant eût pu vaincre dans ton ame honnête l'horreur de la trahison et de l'infidélité ? L'amitié te sauva des pièges de l'amour ; tu ne vis plus qu'un ami dans l'amant de ton amie, et tu rachetas ainsi ton cœur aux dépens du mien.

Ces conjectures ne sont pas même si conjectures que tu penses, et si je voulois rappeler des temps qu'il faut oublier, il me seroit aisé de trouver dans l'intérêt que tu croyois ne prendre qu'à moi seule un intérêt non moins vif pour ce qui m'étoit cher. N'osant l'aimer, tu voulois que je l'aimasse ; tu jugeas chacun de nous nécessaire au bonheur de l'autre, et ce cœur, qui n'a point d'égal au monde, nous en chérit plus tendrement tous les deux. Sois sûre que sans ta propre foiblesse tu m'aurois été moins indulgente ; mais tu te serois reprochée sous le nom de la jalousie une juste sévérité. Tu ne te sentois pas en droit de combattre en moi le penchant qu'il eût fallu vaincre, et craignant d'être perfide plutôt que sage, en immolant ton bonheur au nôtre, tu crus avoir assez fait pour la vertu.

Ma Claire, voilà ton histoire; voilà comment ta tyrannique amitié me force à te savoir gré de ma honte, et à te remercier de mes torts. Ne crois pas pourtant que je veuille t'imiter en cela. Je ne suis pas plus disposée à suivre ton exemple, que toi le mien; et comme tu n'as pas à craindre mes fautes, je n'ai plus, grâce au Ciel, tes raisons d'indulgences. Quel plus digne usage ai-je à faire de la vertu que tu m'as rendue, que de t'aider à la conserver?

Il faut donc te dire encore mon avis sur ton état présent. La longue absence de notre maître n'a pas changé tes dispositions pour lui. Ta liberté recouvrée et son retour ont produit une nouvelle époque dont l'amour a su profiter. Un nouveau sentiment n'est pas né dans ton cœur, celui qui s'y cacha si longtemps n'a fait que se mettre plus à l'aise. Fière d'oser te l'avouer à toi-même, tu t'es pressée de me le dire. Cet aveu te sembloit presque nécessaire pour le rendre tout-à-fait innocent; en devenant un crime pour ton amie, il cessoit d'en être un pour toi, et peut-être ne t'es-tu livrée au mal que tu combattois depuis tant d'années, que pour mieux achever de m'en guérir.

J'ai senti tout cela, ma chère; je me suis peu alarmée d'un penchant qui me servoit de

fauve-garde , et que tu n'avois point à te reprocher. Cet hiver que nous avons passé tous ensemble au sein de la paix et de l'amitié m'a donné plus de confiance encore , en voyant que loin de rien perdre de ta gaieté , tu semblois l'avoir augmentée. Je t'ai vue tendre , empressée , attentive ; mais franche dans tes caresses , naïve dans tes jeux , sans mystère , sans ruse en toutes choses , et dans tes plus vives agaceries la joie de l'innocence réparoit tout.

Depuis notre entretien de l'Élysée , je ne suis plus si contente de toi. Je te trouve triste et rêveuse. Tu te plains seule autant qu'avec ton amie ; tu n'as pas changé de langage , mais d'accent ; tes plaisanteries sont plus timides ; tu n'oses plus parler de lui si souvent : on diroit que tu crains toujours qu'il ne t'écoute , et l'on voit à ton inquiétude que tu attends de ses nouvelles plutôt que tu n'en demandes.

Je tremble , bonne cousine , que tu ne sentes pas tout ton mal , et que le trait ne soit enfoncé plus avant que tu n'as paru le craindre. Crois moi , sonde bien ton cœur malade ; dis-toi bien , je le répète , si , quelque sage qu'on puisse être , on peut sans risque demeurer long-temps avec ce qu'on aime , et si la confiance qui me perdit est tout-à-fait sans dan-

ger pour toi : vous êtes libres tous deux , c'est précisément ce qui rend les occasions plus suspectes. Il n'y a point , dans un cœur vertueux , de foiblesse qui cède aux remords , et je conviens avec toi qu'on est toujours assez forte contre le crime ; mais , hélas ! qui peut se garantir d'être foible ? Cependant , regarde les suites , songe aux effets de la honte. Il faut s'honorer pour être honorée ; comment peut-on mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même ? et où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le premier pas sans effroi ? Voilà ce que je dirois à ces femmes du monde pour qui la morale et la religion ne sont rien , et qui n'ont de loi que l'opinion d'autrui. Mais toi , femme vertueuse et chrétienne ; toi qui vois ton devoir , et qui l'aimes ; toi qui connois et fais d'autres règles que les jugemens publics , ton premier honneur est celui qui te rend ta conscience , et c'est celui-là qu'il s'agit de conserver.

Veux-tu savoir quel est ton tort en toute cette affaire ? C'est , je te le redis , de rougir d'un sentiment honnête que tu n'as qu'à déclarer pour le rendre innocent (1) : mais avec

(1) Pourquoi l'éditeur laisse-t-il les continuelles répétitions dont cette lettre est pleine , ainsi que beaucoup d'autres ? Par une raison fort simple ; c'est

toute ton humeur folâtre , rien n'est si timide que toi. Tu plaisantes pour faire la brave , et je vois ton pauvre cœur tout tremblant. Tu fais , avec l'amour dont tu feins de rire , comme ces enfans qui chantent la nuit quand ils ont peur. O chère amie ! souviens-toi de l'avoir dit mille fois , c'est la fausse honte qui mène à la véritable , et la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal. L'amour en lui-même est-il un crime ? N'est-il pas le plus pur , ainsi que le plus doux penchant de la nature ? n'a-t-il pas une fin bonne et louable ? ne dédaigne-t-il pas les ames basses et rampantes ? n'anime-t-il pas les ames grandes et fortes ? n'annoblit-il pas tous leurs sentimens ? ne double-t-il pas leur être ? ne les élève-t-il pas au-dessus d'elles-mêmes ? Ah ! si pour être honnête et sage il faut être inaccessible à ses traits , dis , que reste-t-il pour la vertu sur la terre ? le rebut de la nature , et les plus vils des mortels.

‡ Qu'as-tu donc fait que tu puisses te reprocher ? n'as-tu pas fait choix d'un honnête homme ? n'est-il pas libre ? ne l'es-tu pas ? ne mérite-t-il pas toute ton estime ? n'as-tu pas toute la sienne ? ne feras-tu pas trop

qu'il ne se soucie point du tout que ces lettres plaisent à ceux qui feront cette question.

heureuse de faire le bonheur d'un ami si digne de ce nom, de payer de ton cœur et de ta personne les anciennes dettes de ton amie, et d'honorer en l'élevant à toi le mérite outragé par la fortune ?

Je vois les petits scrupules qui t'arrêtent. Démentir une résolution prise et déclarée, donner un successeur au défunt, montrer sa foiblesse au public, épouser un aventurier ; car les âmes basses, toujours prodigues de titres flétrissans, sauront bien trouver celui-ci. Voilà donc les raisons sur lesquelles tu aimes mieux te reprocher ton penchant que le justifier, et couvrir tes feux au fond de ton cœur que les rendre légitimes ? Mais, je te prie, la honte est-elle d'épouser celui qu'on aime ou de l'aimer sans l'épouser ? Voilà le choix qui te reste à faire. L'honneur que tu dois au défunt est de respecter assez sa veuve pour lui donner un mari plutôt qu'un amant, et si ta jeunesse te force à remplir sa place, n'est-ce pas rendre encore hommage à sa mémoire, de choisir un homme qui lui fut cher ?

Quant à l'inégalité, je croirois t'offenser de combattre une objection si frivole, lorsqu'il s'agit de sagesse et de bonnes mœurs. Je ne connois d'inégalité déshonorante que celle qui vient du caractère ou de l'éducation.

A quelque état que parvienne un homme imbu de maximes basses, il est toujours honteux de s'allier à lui. Mais un homme élevé dans des sentimens d'honneur est l'égal de tout le monde ; il ny a point de rang où il ne soit à sa place. Tu fais quel étoit l'avis de ton père même quand il fut question de moi pour notre amf. Sa famille est honnête, quoiqu'obs- cure. Il jouit de l'estime publique, il la mérite. Avec cela, fût-il le dernier des hommes, encore ne faudroit-il pas balancer ; car il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, et la femme d'un charbonnier est plus respec- table que la maîtresse d'un prince.

J'entrevois bien encore une autre espèce d'embarras dans la nécessité de te déclarer la première ; car, comme tu dois le sentir, pour qu'il ose aspirer à toi, il faut que tu le lui permettes ; et c'est un des justes retours de l'inégalité, qu'elle coûte souvent au plus élevé des avances mortifiantes. Quant à cette dif- ficulté, je te la pardonne, et j'avoue même qu'elle me paroîtroit fort grave, si je ne prenois soin de la lever : j'espère que tu com- ptes assez sur ton amie, pour croire que ce fera sans te compromettre ; de mon côté je compte assez sur le succès pour m'en charger avec confiance ; car quoi que vous m'ayez dit autrefois tous deux sur la difficulté de trans-

former une amie en maîtresse, si je connois bien un cœur dans lequel j'ai trop appris à lire, je ne crois pas qu'en cette occasion l'entreprise exige une grande habileté de ma part. Je te propose donc de me laisser charger de cette négociation, afin que tu puisses te livrer au plaisir que te fera son retour sans mystère, sans regrets, sans danger, sans honte. Ah! cousine, quel charme pour moi de réunir à jamais deux cœurs si bien faits-l'un pour l'autre, et qui se confondent depuis si long-temps dans le mien! Qu'ils s'y confondent mieux encore, s'il est possible: ne soyez plus qu'un pour vous et pour moi. Oui, ma Claire, tu serviras encore ton amie en couronnant ton amour, et j'en serai plus sûre de mes propres sentimens, quand je ne pourrai plus les distinguer entre vous.

Que si, malgré mes raisons, ce projet ne te convient pas, mon avis est, qu'à quelque prix que ce soit, nous écartions de nous cet homme dangereux toujours redoutable à l'une ou à l'autre; car, quoi qu'il arrive, l'éducation de nos enfans nous importe encore moins que la vertu de leurs mères. Je te laisse le temps de réfléchir sur tout ceci durant ton voyage. Nous en parlerons après ton retour.

Je prends le parti de t'envoyer cette lettre en droiture à Genève, parce que tu n'as d'

coucher qu'une nuit à Lausanne , et qu'elle ne t'y trouveroit plus. Apporte-moi bien des détails de la petite république. Sur tout le bien qu'on dit de cette ville charmante , je t'estimerois heureuse de l'aller voir , si je pouvois faire cas des plaisirs qu'on achète aux dépens de ses amis. Je n'ai jamais aimé le luxe , et je le hais maintenant de t'avoir ôtée à moi pour je ne fais combien d'années. Mon enfant , nous n'allâmes ni l'une ni l'autre faire nos emplettes de noce à Genève ; mais quelque mérite que puisse avoir ton frère , je doute que ta belle-sœur soit plus heureuse avec sa dentelle de Flandre et ses étoffes des Indes , que nous dans notre simplicité. Je te charge pourtant , malgré ma rancune , de l'engager à venir faire la noce à Clarens. Mon père écrit au tiën , et mon mari à la mère de l'épouse pour les en prier : voilà les lettres , donne-les , et soutiens l'invitation de ton crédit renaissant ; c'est tout ce que je puis faire pour que la fête ne se fasse pas sans moi : car je te déclare qu'à quelque prix que ce soit , je ne veux pas quitter ma famille. Adieu , cousine , un mot de tes nouvelles , et que je sache au moins quand je dois t'attendre. Voici le deuxième jour depuis ton départ , et je ne fais plus vivre si long-temps sans toi.

P. S. Tandis que j'achevois cette lettre interrompue, mademoiselle Henriette se donnoit les airs d'écrire aussi de son côté. Comme je veux que les enfans disent toujours ce qu'ils pensent, et non ce qu'on leur fait dire, j'ai laissé la petite curieuse écrire tout ce qu'elle a voulu, sans y changer un seul mot. Troisième lettre ajoutée à la mienne. Je me doute bien que ce n'est pas encore celle que tu cherchois du coin de l'œil en furetant ce paquet. Pour celle-là dispense-toi de l'y chercher plus long-temps, car tu ne la trouveras pas. Elle est adressée à Clarens; c'est à Clarens qu'elle doit être lue : arrange-toi là-dessus.



L E T T R E X I V.

D'HENRIETTE A SA MÈRE.

Ou êtes-vous donc, maman ? On dit que vous êtes à Genève, et que c'est si loin, si loin, qu'il faudroit marcher deux jours tout le jour pour vous atteindre ; voulez-vous donc faire aussi le tour du monde ? Mon petit papa est parti ce matin pour Étange ; mon petit grand-papa est à la chasse ; ma petite maman vient de s'enfermer pour écrire ; il ne reste

que ma mie Pernette et ma mie Fanchon. Mon Dieu ! je ne fais plus comment tout va ; mais depuis le départ de notre bon ami , tout le monde s'aparpille. Maman , vous avez commencé la première. On s'ennuyoit déjà bien quand vous n'aviez plus personne à faire endêver. Oh ! c'est encore pis depuis que vous êtes partie ; car la petite maman n'est pas non plus de si bonne humeur que quand vous y êtes. Maman , mon petit Mali se porte bien ; mais il ne vous aime plus , parce que vous ne l'avez pas fait sauter hier comme à l'ordinaire. Moi , je crois que je vous aimerois encore un peu si vous reveniez bien vite , afin qu'on ne s'ennuyât pas tant. Si vous voulez m'appaiser tout-à-fait , apportez à mon petit Mali quelque chose qui lui fasse plaisir. Pour l'appaiser , lui , vous aurez bien l'esprit de trouver aussi ce qu'il faut faire. Ah , mon Dieu ! si notre bon ami étoit ici , comme il l'auroit déjà deviné ! Mon bel éventail est tout brisé ; mon ajustement bleu n'est plus qu'un chiffon ; ma pièce de blonde est en loques ; mes mitaines à jour ne valent plus rien. Bon jour , maman ; il faut finir ma lettre , car la petite maman vient de finir la sienne et sort de son cabinet. Je crois qu'elle a les yeux rouges , mais je n'ose le lui dire ; mais en lisant ceci elle verra bien que je l'ai

vu. Ma bonne maman, que vous êtes méchante, si vous faites pleurer ma petite maman !

P. S. J'embrasse mon grand-papa, j'embrasse mes oncles, j'embrasse ma nouvelle tante et sa maman ; j'embrasse tout le monde, excepté vous. Maman, vous m'entendez bien ; je n'ai pas pour vous de si long bras.

Fin de la cinquième Partie.



SIXIÈME PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE

**DE MADAME D'ORBÈ
A MADAME DE WOLMAR.**

AVANT de partir de Lausanne il faut écrire un petit mot pour t'apprendre que j'y suis arrivée, non pas pourtant aussi joyeuse que j'espérois. Je me faisais une fête de ce petit voyage qui t'a toi-même si souvent tentée ; mais en refusant d'en être, tu me l'as rendu presque importun ; car quelle ressource y trouverai-je ? S'il est ennuyeux, j'aurai l'ennui pour mon compte ; et s'il est agréable, j'aurai le regret de m'amuser sans toi. Si je n'ai rien à dire contre tes raisons, crois-tu pour cela que je m'en contente ? Ma foi, cousine, tu te trompes bien fort, et c'est encore ce qui me fâche de n'être pas même en droit de me fâcher. Dis, mauvaise, n'as-tu pas honte d'avoir toujours raison avec ton amie, et de résister à ce qui lui fait plaisir, sans lui laisser même celui de gronder ?

Quand tu aurois planté là pour huit jours ton mari, ton ménage et tes marmots, ne diroit-on pas que tout eût été perdu ? Tu aurois fait une étourderie, il est vrai ; mais tu en vaudrois cent fois mieux ; au lieu qu'en te mêlant d'être parfaite, tu ne feras plus bonne à rien, et tu n'auras qu'à te chercher des amis parmi les anges.

Malgré les mécontentemens passés, je n'ai pu, sans attendrissement, me retrouver au milieu de ma famille ; j'y ai été reçue avec plaisir, ou du moins avec beaucoup de caresses. J'attends, pour te parler de mon frère, que j'aie fait connoissance avec lui. Avec une assez belle figure, il a l'air empesé du pays d'où il vient. Il est sérieux et froid ; je lui trouve même un peu de morgue ; j'ai grand-peur pour la petite personne, qu'au lieu d'être un aussi bon mari que les nôtres, il ne tranche un peu du seigneur maître.

Mon père a été si charmé de me voir, qu'il a quitté pour m'embrasser la relation d'une grande bataille que les François viennent de gagner en Flandre, comme pour vérifier la prédiction de l'ami de notre ami. Quel bonheur qu'il n'ait pas été là ? Imagines-tu le brave Édouard voyant fuir les Anglois et fuyant lui-même ? ... Jamais, jamais !... il se fût fait tuer cent fois.

Mais

Mais à propos de nos amis, il y a longtemps qu'ils ne nous ont écrit. N'étoit-ce pas hier, je crois, jour de courrier ? Si tu reçois de leurs lettres, jespère que tu n'oublieras pas l'intérêt que j'y prends.

Adieu, cousine, il faut partir. J'attends de tes nouvelles à Genève, où nous comptons arriver demain pour dîner. Au reste, je t'avertis que de manière ou d'autre la noce ne se fera pas sans toi, et que si tu ne veux pas venir à Lausanne, moi je viens avec tout mon monde mettre Clarens au pillage, et boire les vins de tout l'univers.



L E T T R E I I.

D E M A D A M E D' O R B E E
A M A D A M E D E W O L M A R.

A Merveille, sœur prêchouse ! mais tu comptes un peu trop, ce me semble, sur l'effet salutaire de tes sermons, sans juger s'ils endormoient beaucoup autrefois ton amie ; je t'avertis qu'ils n'endorment point aujourd'hui ton amie, et celui que j'ai reçu hier au soir, loin de m'exciter au sommeil, me l'a ôté durant la nuit entière. Gare la paraphrase de mon argus, s'il voit cette lettre ! mais j'y mettrai

bon ordre, et je te jure que tu te brûleras les doigts plutôt que de la lui montrer.

Si j'allois te récapituler point par point, j'empiéteroïis sur tes droits; il vaut mieux suivre ma tête, et puis, pour avoir l'air plus modeste, et ne pas te donner trop beau jeu, je ne veux pas d'abord parler de nos voyageurs et du courrier d'Italie. Le pis aller, si cela m'arrive, sera de récrire ma lettre, et de mettre le commencement à la fin. Parlons de la prétendue ladi Bomston.

Je m'indigne à ce seul titre. Je ne pardonnerois pas plus à Saint-Preux de le laisser prendre à cette fille, qu'à Édouard de le lui donner, et à toi de le reconnoître. Julie de Wolmar recevoir Lauretta Pisana dans sa maison! la souffrir auprès d'elle! Eh! mon enfant, y penses-tu? Quelle douceur cruelle est cela? Ne fais-tu que l'air qui t'entoure est mortel à l'infamie? La pauvre malheureuse oseroit-elle mêler son haleine à la tienne? oseroit-elle respirer près de toi? Elle y feroit plus mal à son aise qu'un possédé touché par des reliques: ton seul regard la feroit rentrer en terre; ton ombre seule la tueroit.

Je ne méprise point Laure, à Dieu ne plaise; au contraire, je l'admire et la respecte, d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque et rare. En est-ce assez pour autoriser les com-

paraissons basses avec lesquelles tu t'oses profaner toi-même ; comme si dans ses plus grandes foiblesses le véritable amour ne gardoit pas la personne , et ne rendoit pas l'honneur plus jaloux ? Mais je t'entends , et je t'excuse. Les objets éloignés et bas se confondent maintenant à ta vue ; dans ta sublime élévation tu regardes la terre , et n'en vois plus les inégalités. Ta dévote humilité fait mettre à profit jusqu'à ta vertu.

Hé bien , que fert tout cela ? Les sentimens naturels en reviennent-ils moins ? L'amour-propre en fait-il moins son jeu ? Malgré toi tu sens ta répugnance , tu la taxes d'orgueil , tu la voudrois combattre , tu l'imputes à l'opinion. Bonne fille ! et depuis quand l'opprobre du vice n'est-il que dans l'opinion ? Quelle société conçois-tu possible avec une femme devant qui l'on ne sauroit nommer la chasteté , l'honnêteté , la vertu , sans lui faire verser des larmes de honte , sans ranimer ses douleurs , sans insulter presque à son repentir. Crois - moi , mon ange , il faut respecter Laure et ne la point voir. La fuir est un égard que lui doivent d'honnêtes femmes : elle auroit trop à souffrir avec nous.

Écoute. Ton cœur te dit que ce mariage ne se doit point faire ? N'est-ce pas te dire qu'il ne se fera point ? ... Notre ami , dis-tu ,

n'en parle pas dans sa lettre? dans la lettre que tu dis qu'il m'écrit? et tu dis que cette lettre est fort longue? et puis vient le discours de ton mari.... Il est mystérieux, ton mari! Vous êtes un couple de fripons qui me jouez d'intelligence; mais... son sentiment, au reste, n'étoit pas ici fort nécessaire.... surtout pour toi qui as vu la lettre.., ni pour moi qui ne l'ai pas vue... car je suis plus sûre de ton ami, du mien, que de toute la philosophie.

Ah, ça! ne voilà-t-il pas déjà cet importun, qui revient, on ne fait comment? Mais foi, de peur qu'il ne revienne encore, puisque je suis sur son chapitre, il faut que j'épouse, afin de n'en pas faire à deux fois.

N'allons point nous perdre dans le pays des chimères. Si tu n'avois pas été Julie, si ton ami n'eût pas été ton amant, j'ignore ce qu'il eût été pour moi; je ne fais ce que j'aurois été moi-même. Tout ce que fais bien, c'est que si sa mauvaise étoile me l'eût adressé d'abord, c'étoit fait de sa pauvre tête, et que je sois folle ou non, je l'aurois infailliblement rendu fou. Mais qu'importe ce que je pouvois être? Parlons de ce que je suis. La première chose que j'ai faite a été de t'aimer. Dès nos premiers ans mon cœur s'absorba dans le tien. Toute tendre et sensible que j'eusse été, je

ne fus plus aimer ni sentir par moi-même. Tous mes sentimens me vinrent de toi ; toi seule me tins lieu de tout , et je ne vécus que pour être ton amie. Voilà ce que vit la Chaillot ; voilà sur quoi elle me jugea : réponds , cousine , se trompa-t-elle ?

Je fis mon frère de ton ami , tu le fais : l'amant de mon amie me fut comme le fils de ma mère. Ce ne fut point ma raison , mais mon cœur qui fit ce choix. J'eusse été plus sensible encore que je ne l'aurois pas autrement aimé. Je l'embrassois en embrassant la plus chère moitié de toi-même ; j'avois pour garant de la pureté de mes caresses leur propre vivacité. Une fille traite-t-elle ainsi ce qu'elle aime ? Le traitois-tu toi même ainsi ? Non , Julie , l'amour chez nous est craintif et timide ; la réserve et la honte sont ses avances , il s'annonce par ses refus , et sitôt qu'il transforme en faveurs les caresses , il en fait bien distinguer le prix. L'amitié est prodigue , mais l'amour est avare.

J'avoue que de trop étroites liaisons sont toujours périlleuses à l'âge où nous étions lui et moi ; mais tous deux le cœur plein du même objet , nous nous accoutumâmes tellement à le placer entre nous , qu'à moins de s'anéantir nous ne pouvions plus arriver l'un à l'autre. La familiarité même dont nous

avions pris la douce habitude, cete familiarité dans tout autre cas si dangereuse, fut alors ma sauve-garde. Nos sentimens dépendent de nos idées, et quand elles ont pris un certain cours, elles en changent difficilement. Nous en avions trop dit sur un ton pour recommencer sur un autre; nous étions déjà trop loin pour revenir sur nos pas. L'amour veut faire tous ses progrès lui-même, il n'aime point que l'amitié lui épargne la moitié du chemin. Enfin, je l'ai dit autrefois, et j'ai lieu de le croire encore, on ne prend guère de baisers coupables sur la même bouche où l'on en prit d'innocens.

A l'appui de tout cela vint celui que le Ciel destinoit à faire le court bonheur de ma vie. Tu le fais, cousine, il étoit jeune, bien fait, honnête, attentif, complaisant; il ne savoit pas aimer comme ton ami; mais c'étoit moi qu'il aimoit, et quand on a le cœur libre, la passion qui s'adresse à nous a toujours quelque chose de contagieux. Je lui rendis donc du mien tout ce qu'il en restoit à prendre, et sa part fut encore assez bonne pour ne lui pas laisser de regret à son choix. Avec cela, qu'avois-je à redouter? J'avois même que les droits du sexe, joints à ceux du devoir, portèrent un moment préjudice aux tiens, et que livrée à mon nouvel état, je fus d'abord

plus épouse qu'amie; mais en revenant à toi je te rapportai deux cœurs au lieu d'un, et je n'ai pas oublié depuis que je suis restée seule chargée de cette double dette.

Que te dirai-je encore, ma douce amie ? Au retour de notre ancien maître, c'étoit, pour ainsi dire, une nouvelle connoissance à faire; je crus le voir avec d'autres yeux; je crus sentir en l'embrassant un frémissement qui jusque-là m'avoit été inconnu; plus cette émotion me fut délicieuse, plus elle me fit de peur; je m'alarmai comme d'un crime, d'un sentiment qui n'existoit peut-être que parce qu'il n'étoit plus criminel. Je pensai trop que ton amant ne l'étoit plus, et qu'il ne pouvoit plus l'être; je sentis trop qu'il étoit libre, et que je l'étois aussi. Tu fais le reste, aimable cousine; mes frayeurs, mes scrupules te furent connus aussitôt qu'à moi. Mon cœur sans expérience s'intimidoit tellement d'un état si nouveau pour lui, que je me reprochois mon empressement de te rejoindre, comme s'il n'eût pas précédé le retour de cet ami. Je n'aimois point qu'il fût précisément où je desirois si fort d'être, et je crois que j'aurois moins souffert de sentir ce désir plus tiède, que d'imaginer qu'il ne fût pas tout pour toi,

Enfin, je te rejoignis, et je fus presque

rassurée. Je m'étois moins reproché ma foiblesse après t'en avoir fait l'aveu. Près de toi je me la reprochois moins encore ; je crus m'être mise à mon tour sous ta garde, et je cessai de craindre pour moi. Je résolus, par ton conseil même, de ne point changer de conduite avec lui. Il est constant qu'une plus grande réserve eût été une espèce de déclaration, et ce n'étoit que trop de celles qui pouvoient m'échapper malgré moi, sans en faire une volontaire. Je continuai donc d'être badine par honte, et familière par modestie : mais peut-être tout cela se faisant moins naturellement, ne se faisoit-il plus avec la même mesure. De folâtre que j'étois, je devins tout-à-fait folle, et ce qui m'en accrut la confiance, fut de sentir que je pouvois l'être impunément. Soit que l'exemple de ton retour à toi-même me donnât plus de force pour t'imiter, soit que ma Julie épure tout ce qui l'approche, je me trouvai tout-à-fait tranquille et il ne me resta de mes premières émotions qu'un sentiment très-doux, il est vrai, mais calme et paisible, et qui ne demandoit rien de plus à mon cœur que la durée de l'état où j'étois.

Oui, chère amie, je suis tendre et sensible aussi bien que toi ; mais je le suis d'une autre manière. Mes affections sont plus vives ;

les tiennes sont plus pénétrantes. Peut-être avec des sens plus animés ai-je plus de ressources pour leur donner le change, et cette même gaieté qui coûte l'innocence à tant d'autres, me l'a toujours conservée. Ce n'a pas toujours été sans peine, il faut l'avouer. Le moyen de rester veuve à mon âge, et de ne pas sentir quelquefois que les jours ne sont que la moitié de la vie? Mais comme tu l'as dit, et comme tu l'éprouves, la sagesse est un grand moyen d'être sage; car avec toute ta bonne contenance, je ne te crois pas dans un cas fort différent du mien. C'est alors que l'enjouement vient à mon secours, et fait plus, peut-être, pour la vertu, que n'eussent fait les graves leçons de la raison. Combien de fois dans le silence de la nuit, où l'on ne peut s'échapper à soi-même, j'ai chassé des idées importunes en méditant des tours pour le lendemain! Combien de fois j'ai sauvé les dangers d'un tête-à-tête par une faillie extravagante! Tiens, ma chère, il y a toujours, quand on est foible, un moment où la gaieté devient sérieuse, et ce moment ne viendra point pour moi. Voilà ce que je crois sentir, et de quoi je t'ose répondre.

Après cela, je te confirme librement tout ce que je t'ai dit dans l'Élysée sur l'attachement que j'ai senti naître, et sur le bonheur

dont j'ai joui cet hiver. Je m'en livrois de meilleur cœur au charme de vivre avec ce que j'aime, en sentant que je ne désirois rien de plus. Si ce temps eût duré toujours, je n'en aurois jamais souhaité un autre. Ma gaieté venoit de contentement et non d'artifice. Je tournois en espièglerie le plaisir de m'occuper de lui sans cesse. Je sentois qu'en me bornant à rire, je ne m'apprêtois point de pleurs.

Ma foi, cousine, j'ai cru m'apercevoir quelquefois que le jeu ne lui déplaisoit pas trop à lui-même. Le rusé n'étoit pas fâché d'être fâché; il ne s'apaisoit avec tant de peine que pour se faire appaiser plus longtemps. J'en tirois occasion de lui tenir des propos assez tendres en paroissant me moquer de lui; c'étoit à qui des deux seroit le plus enfant. Un jour qu'en ton absence il jouoit aux échecs avec ton mari, et que je jouois au volant avec la Fanchon dans la même salle, elle avoit le mot, et j'observois notre philosophe. A son air humblement fier, et à la promptitude de ses coups, je vis qu'il avoit beau jeu. La table étoit petite, et l'échiquier débordoit. J'attendois le moment, et sans paroître y tâcher, d'un revers de raquette je renversai l'échec et mat. Tu ne vis de tes jours pareille colère; il étoit si furieux, que lui ayant laissé le choix d'un soufflet ou d'un

baiser pour ma pénitence , il se détourna quand je lui présentai la joue. Je lui demandai pardon ; il fut inflexible : il m'auroit laissée à genoux si je m'y étois mise. Je finis par lui faire une autre pièce qui lui fit oublier la première , et nous fûmes meilleurs amis que jamais.

Avec une autre méthode , infailliblement je m'en serois moins bien tirée , et je m'aperçus une fois que si le jeu fût devenu plus sérieux , il eût pu trop l'être. C'étoit un soir qu'il nous accompagnoit ce duo si simple et si touchant de Leo , *vado a morir , ben mio*. Tu chantois avec assez de négligence , je n'en faisais pas de même ; et , comme j'avois une main appuyée sur le clavessin , au moment le plus pathétique , et où j'étois moi-même émue , il appliqua sur cette main un baiser que je sentis sur mon cœur. Je ne connois pas bien les baisers de l'amour ; mais ce que je peux te dire , c'est que jamais l'amitié , pas même la nôtre , n'en a donné ni reçu de semblable à celui-là. Hé bien ! mon enfant , après de pareils momens que devient-on quand on s'en va rêver seule , et qu'on emporte avec soi leur souvenir ? Moi , je troublai la musique , il fallut danser ; je fis danser le philosophe : on soupa presque en l'air , on veilla fort avant dans la nuit : je fus me coucher bien lasse , et je ne fis qu'un somme.

J'ai donc de fort bonnes raisons pour ne point gêner mon humeur, ni changer de manières. Le moment qui rendra ce changement nécessaire est si près, que ce n'est pas la peine d'anticiper. Le temps ne viendra que trop tôt d'être prude et réservée : tandis que je compte encore par vingt, je me dépêche d'user de mes droits ; car passé la trentaine on n'est plus folle, mais ridicule, et ton épilogueur d'homme ose bien me dire qu'il ne me reste que six mois encore à retourner la salade avec les doigts. Patience ! pour payer ce sarcasme, je prétends la lui retourner dans six ans, et je te jure qu'il faudra qu'il la mange : mais revenons.

Si l'on n'est pas maître de ses sentimens, au moins on l'est de sa conduite. Sans doute, je demanderois au Ciel un cœur plus tranquille ; mais puissé-je à mon dernier jour offrir au souverain juge une vie aussi peu criminelle que celle que j'ai passée cet hiver ! En vérité, je ne me reprochois rien auprès du seul homme qui pouvoit me rendre coupable. Ma chère, il n'en est pas de même depuis qu'il est parti ; en m'accoutumant à penser à lui dans son absence, j'y pense à tous les instans du jour, et je trouve son image plus dangereuse que sa personne. S'il est loin, je suis amoureuse ; s'il est près, je ne suis que folle ; qu'il revienne, et je ne le crains plus.

Au chagrin de son éloignement s'est jointe l'inquiétude de son rêve. Si tu as tout mis sur le compte de l'amour, tu t'es trompée, l'amitié avoit part à ma tristesse. Depuis leur départ je te voyois pâle et changée; à chaque instant je pensois te voir tomber malade. Je ne suis pas crédule, mais craintive. Je fais bien qu'un songe n'amène pas un événement, mais j'ai toujours peur que l'événement n'arrive à sa suite. A peine ce maudit rêve m'a-t-il laissé une nuit tranquille, jusqu'à ce que je t'aie vue bien remise et reprendre tes couleurs. Dussé-je avoir mis sans le savoir un intérêt suspect à cet empressement, il est sûr que j'aurois donné tout au monde pour qu'il se fût montré quand il s'en retourna comme un imbécille. Enfin ma vaine terreur s'en est allée avec ton mauvais visage. Ta santé, ton appétit ont plus fait que tes plaisanteries, et je t'ai vu si bien argumenter à table contre mes frayeurs, qu'elles se sont tout-à-fait dissipées. Pour sûr-croît de bonheur, il revient, et j'en suis charmée à tous égards. Son retour ne m'alarme point, il me rassure; et sitôt que nous le verrons, je ne craindrai plus rien pour tes jours ni pour mon repos. Cousine, conserve-moi mon amie, et ne fais point en peine de la tienne; je répons d'elle tant qu'elle t'aura....

Mais, mon Dieu, qu'ai-je donc qui m'in

quiète encore , et me serre le cœur sans savoir pourquoi ? Ah ! mon enfant , faudra-t-il un jour qu'une des deux survive à l'autre ? Malheur à celle sur qui doit tomber un sort si cruel ! Elle restera peu digne de vivre , ou sera morte avant sa mort.

Pourrois-tu me dire à propos de quoi je m'épuise en fottes lamentations ? Point de ces terreurs paniques qui n'ont pas le sens commun ! Au lieu de parler de mort , parlons de mariage ; cela sera plus amusant. Il y a long-temps que cette idée est venue à ton mari , et s'il ne m'en eût jamais parlé , peut-être ne me fût-elle point venue à moi-même. Depuis lors j'y ai pensé quelquefois , et toujours avec dédain. Fi ! cela vieillit une jeune veuve ; si j'avois des enfans d'un second lit , je me croirois la grand'mère de ceux du premier. Je te trouve aussi fort bonne de faire avec légèreté les honneurs de ton amie , et de regarder cet arrangement comme un soin de ta bénigne charité. Oh bien ! je t'apprends , moi , que toutes les raisons fondées sur tes soucis obligans , ne valent pas la moindre des miennes contre un second mariage.

Parlons sérieusement ; je n'ai pas l'ame assez basse pour faire entrer dans ces raisons la honte de me rétracter d'un engagement téméraire pris avec moi seule , ni la crainte du blâme en fais

vant mon devoir , ni l'égalité des fortunes dans un cas où tout l'honneur est pour celui des deux à qui l'autre veut bien devoir la sienne ; mais sans répéter ce que je t'ai dit tant de fois sur mon humeur indépendante , et sur mon éloignement naturel pour le joug du mariage , je me tiens à une seule objection , et je la tire de cette voix si sacrée , que personne au monde ne respecte autant que toi ; lève cette objection , cousine , et je me rends. Dans tous ces jeux qui te donnent tant d'effroi , ma conscience est tranquille. Le souvenir de mon mari ne me fait point rougir ; j'aime à l'appeler à témoin de mon innocence : et pourquoi craindrois-je de faire devant son image tout ce que je faisais autrefois devant lui ? En seroit-il de même , ô Julie ! si je violais les saints engagements qui nous unirent , que j'osasse jurer à un autre l'amour éternel que je lui jurai tant de fois , que mon cœur indignement partagé dérobat à sa mémoire ce qu'il donneroit à son successeur , et ne pût , sans offenser l'un des deux , remplir ce qu'il doit à l'autre ? Cette même image qui m'est si chère ne me donneroit qu'épouvante et qu'effroi , sans cesse elle viendrait empoisonner mon bonheur , et son souvenir qui fait la douceur de ma vie , en feroit le tourment. Comment oses-tu me parler de donner un successeur à mon mari ,

après avoir juré de n'en jamais donner au tien ? comme si les raisons que tu m'allègues t'étoient moins applicables en pareil cas ! Ils s'aimèrent ? C'est pis encore. Avec quelle indignation verroit-il un homme qui lui fut cher , usurper ses droits et rendre sa femme infidelle. Enfin , quand il seroit vrai que je ne lui dois plus rien à lui-même , ne dois-je rien au cher gage de son amour ? et puis-je croire qu'il eût jamais voulu de moi , s'il eût prévu que j'eusse un jour exposé sa fille unique à se voir confondue avec les enfans d'un autre ?

Encore un mot , et j'ai fini. Qui t'a dit que tous les obstacles viendroient de moi seule ? En répondant de celui que cet engagement regarde , n'as-tu point plutôt consulté ton désir que ton pouvoir ? Quand tu serois sûre de son aveu , n'aurois-tu donc aucun scrupule de m'offrir un cœur usé par une autre passion ? Crois-tu que le mien dût s'en contenter , et que je pusse être heureuse avec un homme que je ne rendrais pas heureux ? Cousine , penses-y mieux : sans exiger plus d'amour que je n'en puis ressentir moi-même , tous les sentimens que j'accorde , je veux qu'ils me soient rendus , et suis trop honnête femme pour pouvoir me passer de plaire à mon mari. Quel garant as-tu donc de tes espérances ? Un certain plaisir à se

Voir qui peut être l'effet de la seule amitié ; un transport passager qui peut naître à notre âge de la seule différence du sexe ; tout cela suffit-il pour les fonder ? Si ce transport eût produit quelque sentiment durable , est-il croyable qu'il s'en fût rû , non-seulement à moi , mais à toi , mais à ton mari , de qui ce propos n'eût pu qu'être favorablement reçu ? En a-t-il jamais dit un mot à personne ? Dans nos tête-à-tête a-t-il jamais été question que de toi ? a-t-il jamais été question de moi dans les vôtres ? Puis-je penser que s'il avoit eu là-dessus quelque secret pénible à garder , je n'aurois jamais aperçu sa contrainte , ou qu'il ne lui seroit jamais échappé d'indiscrétion ? Enfin même depuis son départ , de laquelle de nous deux parle-t-il le plus dans ses lettres ? de laquelle est-il occupé dans ses songes ? Je t'admire de me croire sensible et tendre , et de ne pas imaginer que je me dirai tout cela ! Mais j'aperçois vos ruses , ma mignonne ! c'est pour vous donner droit de représailles que vous m'accusez d'avoir jadis sauvé mon cœur aux dépens du vôtre. Je ne suis pas la dupe de ce tour-là.

Voilà toute ma confession , cousine. Je l'ai faite pour t'éclairer , et non pour te contredire. Il me reste à te déclarer ma résolution sur cette affaire. Tu connois à présent mon

intérieur aussi bien et peut-être mieux que moi-même ; mon honneur , mon bonheur te sont chers autant qu'à moi , et dans le calme des passions , la raison te fera mieux voir où je dois trouver l'un et l'autre. Charge - toi donc de ma conduite , je t'en remets l'entière direction. Rentrons dans notre état naturel , et changeons entre nous de métier , nous nous en tirerons mieux toutes deux. Gouverne , je ferai docile ; c'est à toi de vouloir ce que je dois faire , à moi de faire ce que tu voudras. Tiens mon ame à couvert dans la tienne ; que sert aux inséparables d'en avoir deux ?

Ah , ça ! revenons à présent à nos voyageurs ; mais j'ai déjà tant parlé de l'un , que je n'ose plus parler de l'autre , de peur que la différence du style ne se fit un peu trop sentir , et que l'amitié même que j'ai pour l'Anglois ne dit trop en faveur du Suisse. Et puis , que dire sur des lettres qu'on n'a pas vues ? Tu devois bien au moins m'envoyer celle de milord Édouard ; mais tu n'as pas osé l'envoyer sans l'autre , et tu as fort bien fait... tu pouvois pourtant faire mieux encore.... Ah ! vivent les duègnes de vingt ans ! elle sont plus traitables qu'à trente.

Il faut au moins que je me venge en t'apprenant ce que tu as opéré par cette belle

réserve ? C'est de me faire imaginer la lettre en question... cette lettre si... cent fois plus si, qu'elle ne l'est réellement. De dépit, je me plais à la remplir de choses qui n'y fau- roient être. Va, si je n'y suis pas adorée, c'est à toi que je ferai payer tout ce qu'il en faudra rabattre.

En vérité, je ne fais après tout cela com- ment tu m'oses parler du courrier d'Italie. Tu prouves que mon tort ne fut pas de l'atten- dre, mais de ne pas l'attendre assez long- temps. Un pauvre petit quart-d'heure de plus j'allois au devant du paquet, je m'en emparois la première, je lisois le tout à mon aise, et c'étoit mon tour de me faire valoir. Les rai- sins sont trop verts : on me retient deux lettres ; mais j'en ai deux autres que, quoi que tu puisses croire, je ne changerois seule- ment pas contre celles-là, quand tous les ~~se~~ du monde y seroient. Je te jure que si celle d'Henriette ne tient pas sa place à côté de la tienne, c'est qu'elle la passe, et que ni toi ni moi n'écrivons de la vie rien d'aussi joli. Et puis on se donnera les airs de traiter ce pro- dige de petite impégnante ! Ah ! c'est assu- rément pure jalousie. En effet, te voit-on jamais devant elle à genoux lui baiser hum- blement les deux mains l'une après l'autre ? Grâces à toi, la voilà modeste comme une

vierge, et grave comme un Caton, respectant tout le monde, jusqu'à sa mère; il n'y a plus le mot pour rire à ce qu'elle dit; à ce qu'elle écrit, passe encore. Aussi depuis que j'ai découvert ce nouveau talent, avant que tu gâtes ses lettres comme ses propos, je compte établir de sa chambre à la mienne un courrier d'Italie, dont on n'escamotera point les paquets.

Adieu, petite cousine, voilà des réponses qui t'apprendront à respecter mon crédit renaissant. Je voulois te parler de ce pays et de ses habitans; mais il faut mettre fin à ce volume, et puis tu m'as toute brouillée avec tes fantaisies, et le mari m'a presque fait oublier les hôtes. Comme nous avons encore cinq ou six jours à rester ici, et que j'aurai le temps de mieux revoir le peu que j'ai vu, tu ne perdras rien pour attendre, et tu peux compter sur un second tome avant mon départ.



L E T T R E I I I .

D E M I L O R D É D O U A R D
A M. D E W O L M A R .

NON, cher Wolmar, vous ne vous êtes point trompé; le jeune homme est sûr; mais moi je ne le suis guère, et j'ai failli payer cher l'expérience qui m'en a convaincu. Sans lui je succombois moi-même à l'épreuve que je lui avois destinée. Vous savez que, pour contenter sa reconnoissance, et remplir son cœur de nouveaux objets, j'affectois de donner à ce voyage plus d'importance qu'il n'en avoit réellement. D'anciens penchans à flatter, une vieille habitude à suivre encore une fois, voilà, avec ce qui se rapportoit à Saint-Preux, tout ce qui m'engageoit à l'entreprendre. Dire les derniers adieux aux attachemens de ma jeunesse, ramener un ami parfaitement guéri, voilà tout le fruit que j'en voulois recueillir.

Je vous ai marqué que le songe de Ville-neuve m'avoit laissé des inquiétudes. Ce songe me rendit suspects les transports de joie auxquels il s'étoit livré quand je lui avois annoncé qu'il étoit le maître d'élever vos enfans,

et de passer sa vie avec vous. Pour mieux l'observer dans les effusions de son cœur, j'avois d'abord prévenu ses difficultés ; en lui déclarant que je m'établirais moi-même avec vous, je ne laissois plus à son amitié d'objections à me faire : mais de nouvelles résolutions me firent changer de langage.

Il n'eut pas vu trois fois la marquise, que nous fûmes d'accord sur son compte. Malheureusement pour elle, elle voulut le gagner, et ne fit que lui montrer ses artifices. L'infortunée ! que de grandes qualités sans vertus ! que d'amour sans honneur ! Cet amour ardent et vrai me touchoit, m'attachoit, nourrissoit le mien ; mais il prit la teinte de son ame noire, et finit par me faire horreur. Il ne fut plus question d'elle.

Quand il eut vu Laure, qu'il connut son cœur, sa beauté, son esprit, et cet attachement sans exemple, trop fait pour me rendre heureux, je résolus de me servir d'elle pour bien éclaircir l'état de Saint-Preux. Si j'épouse Laure, lui dis-je, mon dessein n'est point de la mener à Londres, où quelqu'un pourroit la reconnoître, mais dans des lieux où l'on fait honorer la vertu par-tout où elle est ; vous remplirez votre emploi, et nous ne cesserons point de vivre ensemble. Si je ne l'épouse pas, il est temps de me recueillir. Vous connoissez

ma maison d'Oxford-Shire, et vous choisirez d'élever les enfans d'un de vos amis, ou d'accompagner l'autre dans sa solitude. Il me fit la réponse à laquelle je pouvois m'attendre; mais je voulois l'observer par sa conduite; car si pour vivre à Clarens il favorisoit un mariage qu'il eût dû blâmer, ou si dans cette occasion délicate il préféroit à son bonheur la gloire de son ami, dans l'un et dans l'autre cas l'épreuve étoit faite, et son cœur étoit jugé.

Je le trouvai d'abord tel que je le desirois; ferme contre le projet que je feignois d'avoir, et armé de toutes les raisons qui devoient m'empêcher d'épouser Laure. Je sentoís ces raisons mieux que lui; mais je la voyois sans cesse, et je la voyois affligée et tendre. Mon cœur, tout-à-fait détaché de la marquise, se fixa par ce commerce assidu. Je trouvai dans les sentimens de Laure de quoi redoubler l'attachement qu'elle m'avoit inspiré. J'eus honte de sacrifier à l'opinion, que je méprisois, l'estime que je devois à son mérite; ne devois-je rien aussi à l'espérance que je lui avois donnée, sinon par mes discours, au moins par mes soins? Sans avoir rien promis, ne rien tenir; c'étoit la tromper; cette tromperie étoit barbare. Enfin, joignant à mon penchant une espèce de devoir, et songeant plus à mon honneur qu'à ma gloire, j'achevai de

La marquise n'ignoroit rien de ce qui se passoit entre nous. Elle avoit des épies dans le couvent de Laure, et parvint à savoir qu'il étoit question de mariage. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller ses fureurs, elle m'écrivit des lettres menaçantes. Elle fit plus que d'écrire; mais comme ce n'étoit pas la première fois, et que nous étions sur nos gardes, ses tentatives furent vaines. J'eus seulement le plaisir de voir dans l'occasion, que Saint-Preux savoit payer de sa personne, et ne marchandoit pas sa vie pour sauver celle d'un ami.

Vaincue par les transports de sa rage, la marquise tomba malade, et ne se releva plus. Ce fut-là le terme de ses tourmens (1) et de ses crimes. Je ne pus apprendre son état sans en être affligé. Je lui envoyai le docteur Eswin. Saint-Preux y fut de ma part. Elle ne voulut voir ni l'un ni l'autre : elle ne voulut pas même entendre parler de moi, et m'accabla d'imprécations horribles chaque fois qu'elle entendit prononcer mon nom. Je gémissis sur elle, et sentis mes blessures prêtes à se r'ouvrir. La raison vainquit encore; mais j'eusse été le dernier des hommes de

(1) Par la lettre de milord Édouard, ci devant supprimée, on voit qu'il pensoit qu'à la mort des méchans leurs ames étoient anéanties.

songer au mariage , tandis qu'une femme qui me fut si chère étoit à l'extrémité. Saint-Preux craignant qu'enfin je ne pusse résister au désir de la voir , me proposa le voyage de Naples , et j'y consentis.

Le surlendemain de notre arrivée je le vis entrer dans ma chambre avec une contenance ferme et grave , et tenant une lettre à la main. Je m'écriai : la marquise est morte ! Plût à Dieu , reprit-il froidement ! il vaut mieux n'être plus , que d'exister pour mal faire. Mais ce n'est pas d'elle que je viens vous parler ; écoutez-moi. J'attendis en silence.

Milord , me dit-il , en me donnant le saint nom d'ami , vous m'apprîtes à le porter. J'ai rempli la fonction dont vous m'avez chargé ; et vous voyant prêt à vous oublier , j'ai dû vous rappeler à vous-même. Vous n'avez pu rompre une chaîne que par une autre ! Toutes deux étoient indignes de vous. S'il n'eût été question que d'un mariage inégal , je vous aurois dit : songez que vous êtes pair d'Angleterre , et renoncez aux honneurs du monde , ou respectez l'opinion. Mais un mariage abject... ! vous... ! Choisissez mieux votre épouse. Ce n'est pas assez qu'elle soit vertueuse , elle doit être sans tache.... La femme d'Édouard Bomston n'est pas facile à trouver. Voyez ce que j'ai fait.

Alors il me remit la lettre. Elle étoit de Laure. Je ne l'ouvris pas sans émotion. *L'amour a vaincu*, me disoit-elle; *vous avez voulu m'épouser, je suis contente. Votre ami m'a dicté mon devoir, je le remplis sans regret. En vous déshonorant, j'aurois vécu malheureuse, en vous laissant votre gloire je crois la partager. Le sacrifice de tout mon bonheur à un devoir si cruel me fait oublier la honte de ma jeunesse. Adieu; dès cet instant je cesse d'être en votre pouvoir et au mien. Adieu pour jamais. O Édouard! ne portez pas le désespoir dans ma retraite, écoutez mon dernier vœu. Ne donnez à nulle autre une place que je n'ai pu remplir. Il fut au monde un cœur fait pour vous, et c'étoit celui de Laure.*

L'agitation m'empêchoit de parler. Il profita de mon silence pour me dire qu'après mon départ elle avoit pris le voile dans le couvent où elle étoit pensionnaire; que la cour de Rome, informée qu'elle devoit épouser un luthérien, avoit donné des ordres pour m'empêcher de la revoir, et il m'avoua franchement qu'il avoit pris tous ces soins de concert avec elle. Je ne m'opposai point à vos projets, continua-t-il, aussi vivement que je l'aurois pu, craignant un retour à la marquise, et voulant donner le change à cette ancienne passion par celle de Laure.

En vous voyant aller plus loin qu'il ne falloit, je fis d'abord parler la raison ; mais ayant trop acquis par mes propres fautes le droit de me défier d'elle, je sondai le cœur de Laure, et y trouvant toute la générosité qui est inséparable du véritable amour, je m'en prévalus pour la porter au sacrifice qu'elle vient de faire. L'assurance de n'être plus l'objet de votre mépris lui releva le courage, et la rendit plus digne de votre estime. Elle a fait son devoir, il faut faire le vôtre.

Alors s'approchant avec transport, il me dit, en me serrant contre sa poitrine : ami, je lis dans le sort commun que le Ciel nous envoie la loi commune qu'il nous prescrit. Le règne de l'amour est passé, que celui de l'amitié commence : mon cœur n'entend plus que sa voix sacrée ; il ne connoît plus d'autre chaîne que celle qui me lie à toi. Choisis le séjour que tu veux habiter : Clarens, Oxford, Londres, Paris ou Rome, tout me convient, pourvu que nous y vivions ensemble. Va, viens où tu voudras, cherche un asile en quelque lieu que ce puisse être, je te suivrai par-tout. J'en fais le serment solennel à la face du Dieu vivant, je ne te quitte plus qu'à la mort.

Je fus touché. Le zèle et le feu de cet ardent jeune homme éclatoient dans ses yeux.

J'oubliai la marquise et Laure. Que peut-on regretter au monde quand on y conserve un ami ? Je vis aussi , par le parti qu'il prit sans hésiter dans cette occasion , qu'il étoit guéri véritablement , et que vous n'aviez pas perdu vos peines. Enfin j'osai croire , par le vœu qu'il fit de si bon cœur de rester attaché à moi , qu'il l'étoit plus à la vertu qu'à ses anciens penchans. Je puis donc vous le ramener en toute confiance : oui , cher Wolmar , il est digne d'élever des hommes , et qui plus est , d'habiter votre maison.

Peu de jours après j'appris la mort de la marquise : il y avoit long-temps pour moi qu'elle étoit morte. Cette perte ne me toucha plus. Jusqu'ici j'avois regardé le mariage comme une dette que chacun contracte à sa naissance envers son espèce , envers son pays , et j'avois résolu de me marier moins par inclination que par devoir ; j'ai changé de sentiment. L'obligation de se marier n'est pas commune à tous ; elle dépend pour chaque homme de l'état où le sort l'a placé ; c'est pour le peuple , pour l'artisan , pour le villageois , pour les hommes vraiment utiles , que le célibat est illicite : pour les ordres qui dominent les autres , auxquels tout tend sans cesse , et qui ne sont toujours que trop remplis , il est permis et même convenable. Sans cela l'État ne fait

que se dépeupler par la multiplication des sujets qui lui sont à charge. Les hommes auront toujours assez de maîtres , et l'Angleterre manquera plutôt de laboureurs que de pairs.

Je me crois donc libre et maître de moi dans la condition où le Ciel m'a fait naître. A l'âge où je suis on ne répare plus les pertes que mon cœur a faites. Je le dévoue à cultiver ce qui me reste , et ne puis mieux le rassembler qu'à Clarens. J'accepte donc toutes vos offres , sous les conditions que ma fortune y doit mettre , afin qu'elle ne me soit pas inutile. Après l'engagement qu'a pris Saint-Preux , je n'ai plus d'autre moyen de le tenir auprès de vous , que d'y demeurer moi-même ; et si jamais il y est de trop , il me suffira d'en partir. Le seul embarras qui me reste est pour mes voyages d'Angleterre ; car , quoique je n'aie plus aucun crédit dans le parlement , il me suffit d'en être membre pour faire mon devoir jusqu'à la fin. Mais j'ai un collègue et un ami sûr , que je puis charger de ma voix dans les affaires courantes. Dans les occasions où je croirai devoir m'y trouver moi-même , notre élève pourra m'accompagner , même avec les siens , quand ils seront un peu plus grands , et que vous voudrez bien nous les confier. Ces voyages ne sauroient que leur

être utiles , et ne feront pas assez longs pour affliger beaucoup leur mère.

Je n'ai point montré cette lettre à Saint-Preux, ne la montrez pas entière à vos Dames ; il convient que le projet de cette épreuve ne soit jamais connu que de vous et de moi. Au surplus, ne leur cachez rien de ce qui fait honneur à mon digne ami , même à mes dépens. Adieu , cher Wolmar. Je vous envoie le dessin de mon pavillon. Réformez , changez comme il vous plaira ; mais faites-y travailler dès à présent , s'il se peut. J'en voulois ôter le fallon de musique ; car tous mes goûts sont éteints , et je ne me soucie plus de rien. Je le laisse à la prière de Saint-Preux , qui se propose d'exercer dans ce fallon vos enfans. Vous recevrez aussi quelques livres pour l'augmentation de votre bibliothèque. Mais que trouvez-vous de nouveau dans des livres ? O Wolmar ! il ne vous manque que d'apprendre à lire dans celui de la nature , pour être le plus sage des mortels.



L E T T R E I V.

D E M. D E W O L M A R
A M I L O R D É D O U A R D.

JE me suis attendu, cher Bomston, au dénouement de vos longues aventures. Il eût paru bien étrange qu'ayant résisté si longtemps à vos penchans, vous eussiez attendu, pour vous laisser vaincre, qu'un ami vînt vous soutenir; quoi qu'à vrai dire on soit souvent plus foible en s'appuyant sur un autre, que quand on ne compte que sur soi. J'avoue pourtant que je fus alarmé de votre dernière lettre, où vous m'annonciez votre mariage avec Laure comme une affaire absolument décidée. Je doutai de l'événement, malgré votre assurance; et si mon attente eût été trompée, de mes jours je n'aurois revu Saint-Preux. Vous avez fait tous deux ce que j'avois espéré de l'un et de l'autre, et vous avez trop bien justifié le jugement que j'avois porté de vous, pour que je ne sois pas charmé de vous voir reprendre nos premiers arrangemens. Venez, hommes rares, augmenter et partager le bonheur de cette maison. Quoi qu'il en soit de l'espoir des

croyans dans l'autre vie , j'aime à passer avec eux celle-ci , et je sens que vous me convenez tous mieux , tels que vous êtes , que si vous aviez le malheur de penser comme moi.

Au reste , vous savez ce que je vous dis sur son sujet à votre départ. Je n'avois pas besoin , pour le juger , de votre épreuve , car la mienne étoit faite , et je crois le connoître autant qu'un homme en peut connoître un autre. J'ai d'ailleurs plus d'une raison de compter sur son cœur , et de bien meilleures cautions de lui que lui-même. Quoique dans votre renoncement au mariage il parqisse vouloir vous imiter , peut-être trouverez-vous ici de quoi l'engager à changer de système. Je m'expliquerai mieux après votre retour.

Quant à vous , je trouve vos distinctions sur le célibat toutes nouvelles et fort subtiles. Je les crois même judicieuses pour le politique qui balance les forces respectives de l'État , afin d'en maintenir l'équilibre. Mais je ne fais si dans vos principes ces raisons sont assez solides pour dispenser les particuliers de leur devoir envers la nature. Il sembleroit que la vie est un bien qu'on ne reçoit qu'à la charge de le transmettre , une sorte de substitution qui doit passer de race en race ; et que quiconque est un père est obligé de le

devenir. C'étoit votre sentiment jusqu'ici , c'étoit une des raisons de votre voyage ; mais je fais d'où vous vient cette nouvelle philosophie , et j'ai vu dans un billet de Laure un argument auquel votre cœur n'a point de réplique.

La petite cousine est depuis huit ou dix jours à Genève avec sa famille , pour des emplettes et d'autres affaires. Nous l'attendons de retour de jour en jour. J'ai dit à ma femme de votre lettre tout ce qu'elle en devoit savoir. Nous avons appris par M. Miot , que le mariage étoit rompu ; mais elle ignoroit la part qu'avoit Saint-Preux à cet événement. Soyez sûr qu'elle n'apprendra jamais qu'avec la plus vive joie tout ce qu'il fera pour mériter vos bienfaits et justifier votre estime. Je lui ai montré les dessins de votre pavillon , elle les trouve de très-bon goût ; nous y ferons pourtant quelques changemens que le local exige , et qui rendront votre logement plus commode : vous les approuverez sûrement. Nous attendons l'avis de Claire avant d'y toucher ; car vous savez qu'on ne peut rien faire sans elle. En attendant , j'ai déjà mis du monde en œuvre , et j'espère qu'avant l'hiver la maçonnerie sera fort avancée.

Je vous remercie de vos livres ; mais je ne lis plus ceux que j'entends , et il est trop

tard pour apprendre à lire ceux que je n'entends pas. Je suis pourtant moins ignorant que vous ne m'accusez de l'être. Le vrai livre de la nature est pour moi le cœur des hommes, et la preuve que j'y fais lire est dans mon amitié pour vous.



L E T T R E V.

D E M A D A M E D' O R B E
A M A D A M E D E W O L M A R.

J'AI bien des griefs, cousine, à la charge de ce séjour. Le plus grave est qu'il me donne envie d'y rester. La ville est charmante, les habitans sont hospitaliers, les mœurs sont honnêtes, et la liberté, que j'aime sur toutes choses, semble s'y être réfugiée. Plus je contemple ce petit État, plus je trouve qu'il est beau d'avoir une patrie, et Dieu garde de mal tous ceux qui pensent en avoir une, et n'ont pourtant qu'un pays ! Pour moi, je sens que s'y j'étois née dans celui-ci, j'aurois l'ame toute Romaine. Je n'oserois pourtant pas trop dire à présent :

Rome n'est plus à Rome, elle est toute où je suis ;
car j'aurois peur que dans ta malice tu n'al-
lasses

lasses penser le contraire. Mais pourquoi donc Rome , et toujours Rome ? Restons à Genève.

Je ne te dirai rien de l'aspect du pays. Il ressemble au nôtre, excepté qu'il est moins monstrueux, plus champêtre, et qu'il n'a pas des chalets si voisins (1). Je ne te dirai rien non plus du gouvernement. Si Dieu ne t'aide, mon père s'en parlera de reste: il passe toute la journée à politiquer avec les magistrats dans la joie de son cœur, et je le vois déjà très-mal édifié que la gazette parle si peu de Genève. Tu peux juger de leurs conférences par mes lettres. Quand ils m'excèdent, je me dérobe, et je t'ennuie pour me désennuyer.

Tout ce qui m'est resté de leurs longs entretiens, c'est beaucoup d'estime pour le grand sens qui règne en cette ville. A voir l'action et réaction mutuelles de toutes les parties de l'État qui le tiennent en équilibre, on ne peut douter qu'il n'y ait plus d'art et de vrai talent employés au gouvernement de cette petite république, qu'à celui des plus vastes empires, où tout se soutient par sa propre masse, et où les rênes de l'État peuvent tomber entre les mains d'un sot, sans que les affaires cessent d'aller. Je te réponds qu'il n'en seroit pas de même ici. Je n'entends jamais parler à mon

(1) L'éditeur les croit un peu rapprochés.

père de tous ces grands ministres des grandes cours, sans songer à ce pauvre musicien qui barbuilloit si fièrement sur notre grand orgue (1) à Lausanne, et qui se croyoit un fort habile homme, parce qu'il faisoit beaucoup de bruit. Ces gens-ci n'ont qu'une petite épipnette; mais ils savent tirer une bonne harmonie, quoiqu'elle soit souvent assez mal d'accord.

Je ne te dirai rien non plus... mais à force de ne te rien dire, je ne finirois pas. Parlons de quelque chose pour avoir plutôt fait. Le Genevois est de tous les peuples du monde celui qui cache le moins son caractère, et qu'on connoît le plus promptement. Ses mœurs, ses vices mêmes sont mêlés de franchise. Il se sent naturellement bon, et cela lui suffit pour ne pas craindre de se montrer tel qu'il est. Il a de la générosité, du sens, de la pénétration; mais il aime trop l'argent, défaut que j'attribue à sa situation, qui le lui rend nécessaire: car le territoire ne suffiroit pas pour nourrir les habitans.

(1) Il y avoit *grande orgue*. Je remarquerai pour ceux de nos Suisses et Genevois qui se piquent de parler correctement que le mot *orgue* est masculin au singulier, féminin au pluriel, et s'emploie également dans les deux nombres, mais le singulier est plus élégant.

Il arrive de-là que les Genevois, éparés dans l'Europe pour s'enrichir, imitent les grands airs des étrangers, et après avoir pris les vices des pays où ils ont vécu (1), les rapportent chez eux en triomphe avec leurs trésors. Ainsi le luxe des autres peuples leur fait mépriser leur antique simplicité; la fière liberté leur paroît ignoble; ils se forgent des fers d'argent non comme une chaîne, mais comme un ornement.

Hé bien! ne me voilà-t-il pas encore dans cette maudite politique? Je m'y perds, je m'y noie, j'en ai par-dessus la tête, je ne fais plus par où m'en tirer. Je n'entends parler ici d'autre chose, si ce n'est quand mon père n'est pas avec nous, ce qui n'arrive qu'aux heures des courriers. C'est nous, mon enfant, qui portons par-tout notre influence; car, d'ailleurs, les entretiens du pays sont utiles et variés, et l'on n'apprend rien de bon dans les livres qu'on ne puisse apprendre ici dans la conversation. Comme autrefois les mœurs angloises ont pénétré jusqu'en ce pays, les hommes y vivant encore un peu plus séparés des femmes que dans le nôtre, contractent entr'eux un ton plus grave, et généralement plus de solidité dans

(1) Maintenant on ne leur donne plus la peine de les aller chercher, on les leur porte.

leurs discours. Mais aussi cet avantage a son inconvénient qui se fait bientôt sentir. Des longueurs toujours excédentes, des argumens, des exordes, un peu d'apprêt, quelquefois des phrases, rarement de la légèreté, jamais de cette simplicité naïve qui dit le sentiment avant la pensée, et fait si bien valoir ce qu'elle dit. Au lieu que le François écrit comme il parle, ceux-ci parlent comme ils écrivent: ils dissertent au lieu de causer; on les croiroit toujours prêts à soutenir thèse. Ils distinguent, ils divisent, ils traitent la conversation par points; ils mettent dans leurs propos la même méthode que dans leurs livres, ils sont auteurs, et toujours auteurs. Ils semblent lire en parlant, tant ils observent bien les étymologies, tant ils font sonner toutes les lettres avec soin. Ils articulent le *marc* du raisin, comme *Marc* nom d'homme; ils disent exactement du *taba-k*, et non pas du *taba*, un *pare-sol* et non pas un *parasol*, *avant-hier*, et non pas *avanhier*, *secrétaire*, et non pas *segretaire*, un *lac-d'amour* où l'on se noie, et non pas où l'on s'étrangle; partout les *s* finales, par-tout les *t* des infinitifs; enfin leur parler est toujours soutenu, leurs discours sont des harangues, et ils jâsent comme s'ils prêchoient.

° Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avec ce ton dogmatique et froid, ils sont vifs, im-

pétueux, et ont les passions très-ardentes; ils diroient même assez bien les choses de sentiment, s'ils ne disoient pas tout, ou s'ils ne parloient qu'à des oreilles. Mais leurs points, leurs virgules sont tellement insupportables; ils peignent si posément des émotions si vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercheroit volontiers autour d'eux où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit.

Au reste, il faut s'avouer que je suis un peu payée pour bien penser de leurs cœurs, et croire qu'ils ne sont pas de mauvais goût. Tu sauras en confidence qu'un joli monsieur à marier, et, dit-on, fort riche, m'honore de ses attentions, et qu'avec des propos assez tendres, il ne m'a point fait chercher ailleurs l'auteur de ce qu'il me disoit. Ah! s'il étoit venu il y a dix-huit mois, quel plaisir j'aurois pris à me donner un souverain pour esclave, et à faire tourner la tête à un magnifique seigneur! Mais à présent la mienne n'est plus assez droite pour que le jeu me soit agréable, et je sens que toutes mes folies s'en vont avec ma raison.

Je reviens à ce goût de lecture qui porte les Genevois à penser. Il s'étend à tous les états, et se fait sentir dans tous avec avantage. Le François lit beaucoup, mais il ne lit que les livres nouveaux, ou plutôt il les par-

court, moins pour les lire, que pour dire qu'il les a lus. Le Genevois ne lit que les bons livres ; il les lit, il les digère ; il ne les juge pas, mais il les fait. Le jugement et le choix de font à Paris ; les livres choisis sont presque les seuls qui vont à Genève. Cela fait que la lecture y est moins mêlée, et s'y fait avec plus de profit. Les femmes dans leur retraite (1) lisent de leur côté, et leur ton s'en ressent aussi, mais d'une autre manière. Les belles madames y font petites-maîtresses et beaux esprits tout comme chez nous. Les petites citadines elles-mêmes prennent dans les livres un habil plus arrangé, et certain choix d'expressions qu'on est étonné d'entendre sortir de leur bouche, comme quelquefois de celle des enfans. Il faut tout le bon sens des hommes, et toute la gaieté des femmes, et tout l'esprit qui leur est commun, pour qu'on ne trouve pas les premiers un peu pédans et les autres un peu précieuses.

Hier, vis-à-vis de ma fenêtre, deux filles d'ouvriers, fort jolies, causoient devant leur boutique d'un air assez enjoué pour me donner de la curiosité. Je prêtai l'oreille, et j'enten-

(1) On se souviendra que cette lettre est de vieille date, et je crains bien que cela ne soit trop facile à voir.

dis qu'une des deux proposoit en riant d'écrire leur journal. Oui, reprit l'autre à l'instant; le journal tous les matins, et tous les soirs le commentaire. Qu'en dis-tu, cousine? Je ne fais si c'est-là le ton des filles d'artisans, mais je fais qu'il faut faire un furieux emploi du temps pour ne tirer du cours des journées que le commentaire de son journal. Assurément la petite personne avoit lu les aventures de mille et une nuits.

Avec ce style un peu guindé, les Genevoises ne laissent pas d'être vives et piquantes, et l'on voit autant de grandes passions ici qu'en aucune ville du monde. Dans la simplicité de leur parure elles ont de la grâce et du goût: elles en ont dans leur entretien, dans leurs manières. Comme les hommes sont moins galans que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles, et cette sensibilité donne, même aux plus honnêtes, un tour d'esprit agréable et fin qui va au cœur, et qui en tire toute sa finesse. Tant que les Genevoises seront Genevoises, elles seront les plus aimables femmes de l'Europe; mais bientôt elles voudront être Françaises, et alors les Françaises vaudront mieux qu'elles.

Ainsi tout déperit avec les mœurs. Le meilleur goût tient à la vertu même; il disparoit avec elle, et fait place à un goût factice et guindé qui n'est plus que l'ouvrage de la

mode. Le véritable esprit est presque dans le même cas. N'est-ce pas la modestie de notre sexe qui nous oblige d'user d'adresse pour repousser les agaceries des hommes, et s'ils ont besoin d'art pour se faire écouter, nous en faut-il moins pour savoir ne les pas entendre? N'est-ce pas eux qui nous délient l'esprit et la langue; qui nous rendent plus vives à la riposte (1), et nous forcent de nous moquer d'eux? Car enfin, tu as beau dire, une certaine coquetterie maligne et railleuse désorienté encore plus les soupirs que le silence ou le mépris. Quel plaisir de voir un beau Céladon tout déconcerté; se confondre, se troubler, se perdre à chaque repartie; de s'environner contre lui de traits moins brûlans, mais plus aigus que ceux de l'amour; de le cribler de points de glace, qui piquent à l'aide du froid! Toi-même qui ne fais semblant de rien, crois-tu que tes manières naïves et tendres, ton air timide et doux, cachent moins de ruse et d'habileté que toutes mes étourderies? Ma foi, rigoureuse, s'il falloit compter les galans que chacune de nous a persiflés, je doute fort qu'avec ta mine hypo-

(1) Il falloit *riposte*, de l'Italien *risposta*; toutefois *riposte* se dit aussi, et je le laisse. Ce n'est au pis aller qu'une faute de plus.

« Etite ce fût toi qui seroit en reste ? Je ne puis m'empêcher de rire encore en songeant à ce pauvre Conflans , qui venoit tout en furie me reprocher que tu l'aimois trop. Elle est si caressante , me disoit-il , que je ne fais de quoi me plaindre : elle me parle avec tant de raison , que j'ai honte d'en manquer devant elle , et je la trouve si fort mon amie , que je n'ose être son amant.

Je ne crois pas qu'il y ait nulle part au monde des époux plus unis et de meilleurs ménages que dans cette ville ; la vie domestique y est agréable et douce ; on y voit des maris complaisans et presque d'autres Julies. Ton système se vérifie très-bien ici. Les deux sexes gagnent de toutes manières à se donner des travaux et des amusemens différens qui les empêchent de se rassasier l'un de l'autre , et font qu'ils se retrouvent avec plus de plaisir... Ainsi s'aiguise la volupté du sage : s'abstenir pour jouir , c'est ta philosophie : c'est l'épicurisme de la raison.

Malheureusement cette antique modestie commence à décliner. On se rapproche , et les cœurs s'éloignent. Ici comme chez nous tout est mêlé de bien et de mal , mais à différentes mesures. Le Genevois tire ses vertus de lui-même , ses vices lui viennent d'ailleurs. Non seulement il voyage beaucoup , mais

il adopte aisément les mœurs et les manières des autres peuples ; il parle avec facilité toutes les langues ; il prend sans peine leurs divers accens , quoiqu'il ait lui-même un accent traînant très-sensible , sur-tout dans les femmes qui voyagent moins. Plus humble de sa petitesse que fier de sa liberté , il se fait chez les nations étrangères une honte de sa patrie ; il se hâte , pour ainsi dire , de se naturaliser dans le pays où il vit comme pour faire oublier le sien ; peut-être la réputation qu'il a d'être âpre au gain contribue-t-elle à cette coupable honte. Il vaudroit mieux sans doute effacer par son désintéressement l'opprobre du nom genevois , que de l'avilir encore en craignant de le porter : mais le Genevois le méprise , même en le rendant estimable , et il a plus de tort encore de ne pas honorer son pays de son propre mérite.

Quelqu'avidé qu'il puisse être , on ne le voit guère aller à la fortune par des moyens serviles et bas ; il n'aime point à s'attacher aux grands , et ramper dans les cours ; l'esclavage personnel ne lui est pas moins odieux que l'esclavage civil. Flexible et liant comme Alcibiade , il supporte aussi peu la servitude , et quand il se plie aux usages des autres il les imite sans s'y assujettir. Le commerce étant de tous les moyens de s'enrichir le plus

compatible avec la liberté, est aussi celui que les Genevois préfèrent. Ils sont presque tous marchands ou banquiers, et ce grand objet de leurs désirs leur fait souvent enfouir de rares talens que leur prodigua la nature. Ceci me ramène au commencement de ma lettre. Ils ont du génie et du courage; ils sont vifs et pénétrants; il n'y a rien d'honnête et de grand au-dessus de leur portée: mais plus passionnés d'argent que de gloire, pour vivre dans l'abondance ils meurent dans l'obscurité, et laissent à leurs enfans pour tout exemple l'amour des trésors qu'ils leur ont acquis.

Je tiens tout cela des Genevois mêmes; car ils parlent d'eux fort impartialement. Pour moi, je ne fais comment ils sont chez les autres, mais je les trouve aimables chez eux; et je ne connois qu'un seul moyen de quitter sans regret Genève. Quel est ce moyen, cousine? Oh! ma foi tu as beau prendre ton air humble; si tu dis ne l'avoir pas déjà deviné, tu mens. C'est après demain que s'embarque la bande joyeuse dans un joli brigantin appareillé de fête; car nous avons choisi l'eau à cause de la saison, et pour demeurer tous rassemblés. Nous comptons coucher le même soir à Morges, le lendemain à Lausanne (1) pour

(1) Comment cela? Lausanne n'est pas au bord

la cérémonie, et le surlendemain.... tu m'entends. Quand tu verras de loin briller des flammes, flotter des banderolles, quand tu entendras ronfler le canon, cours par toute la maison comme une folle, en criant : armes ! armes ! voici les ennemis ! voici les ennemis !

S. P. Quoique la distribution des logemens entre incontestablement dans les droits de ma charge, je veux bien m'en désister en cette occasion. J'entends seulement que mon père soit logé chez milord Édouard, à cause des cartes de géographie, et qu'on achève d'en tapisser du haut en bas tout l'appartement.



L E T T R E V I.

D E M A D A M E D E W O L M A R
A S A I N T - P R E U X .

Q U E L sentiment délicieux j'éprouve en commençant cette lettre ! Voici la première fois de ma vie où j'ai pu vous écrire sans

du lac ; il y a du port à la ville une demi-lieue de fort mauvais chemin, et puis il faut un peu supposer que tous ces jolis arrangemens ne seront point contrariés par le vent.

crainte

Crainte et sans honte. Je m'honore de l'amitié qui nous joint comme d'un retour sans exemple. On étouffe de grandes passions : rarement on les épure. Oublier ce qui nous fut cher quand l'honneur le veut, c'est l'effort d'une ame honnête et commune ; mais après avoir été ce que nous fûmes , être ce que nous sommes aujourd'hui, voilà le vrai triomphe de la vertu. La cause qui fait cesser d'aimer peut être un vice ; celle qui change un tendre amour en une amitié non moins vive, ne sauroit être équivoque.

Aurions-nous jamais fait ce progrès par nos seules forces ? jamais , jamais , mon bon ami ; le tenter même étoit une témérité. Nous fuir étoit pour nous la première loi du devoir, que rien ne nous eût permis d'enfreindre. Nous nous serions toujours estimés, sans doute ; mais nous aurions cessé de nous voir, de nous écrire ; nous nous serions efforcés de ne plus penser l'un à l'autre, et le plus grand honneur que nous pouvions nous rendre mutuellement, étoit de rompre tout commerce entre nous.

Voyez, au lieu de cela, quelle est notre situation présente. En est-il au monde une plus agréable, et ne goûtons-nous pas mille fois le jour le prix des combats qu'elle nous a coûtés ? Se voir, s'aimer, le sentir, s'en

Ah ! si les leçons d'un cœur honnête étoient capables de fouiller le vôtre, il y a long-temps que je n'en aurois plus à vous donner.

Votre carrière, dites-vous, est finie. Mais convenez qu'elle est finie avant l'âge. L'amour est éteint, les sens lui survivent, et leur délire est d'autant plus à craindre, que le seul sentiment qui le bornoit n'existant plus, tout est occasion de chute à qui ne tient plus à rien. Un homme ardent et sensible, jeune et garçon, veut être continent et chaste ; il fait, il sent, il l'a dit mille fois, que la force de l'ame qui produit toutes les vertus, tient à la pureté qui les nourrit toutes. Si l'amour le préserva des mauvaises mœurs dans sa jeunesse, il veut que la raison l'en préserve dans tous les temps ; il connoît pour les devoirs pénibles un prix qui console de leurs rigueurs ; et s'il en coûte des combats, quand on veut se vaincre, fera-t-il moins aujourd'hui pour le Dieu qu'il adore, qu'il ne fit pour la maîtresse qu'il servit autrefois ? Ce sont-là, ce me semble, des maximes de votre morale ; ce sont donc aussi des règles de votre conduite : car vous avez toujours méprisé ceux qui, contents de l'apparence, parlent autrement qu'ils n'agissent, et chargent les autres de lourds fardeaux auxquels ils ne veulent pas toucher eux-mêmes.

Quel genre de vie a choisi cet homme sage , pour suivre les lois qu'il se prescrit ? Moins philosophe encore qu'il n'est vertueux et chrétien , sans doute il n'a point pris son orgueil pour guide ; il fait que l'homme est plus libre d'éviter les tentations que de les vaincre , & qu'il n'est pas question de réprimer les passions irritées , mais de les empêcher de naître. Se dérobe-t-il donc aux occasions dangereuses ? Fuit-il les objets capables de l'ébranler ? Fait-il d'une humble défiance de lui-même la sauve-garde de sa vertu ? Tout au contraire , il n'hésite pas à s'offrir aux plus téméraires combats. A trente ans il va s'enfermer dans une solitude avec des femmes de son âge , dont une lui fut trop chère pour qu'un si dangereux souvenir se puisse effacer , dont l'autre vit avec lui dans une étroite familiarité , et dont une troisième lui tient encore par les droits qu'ont les bienfaits sur les âmes reconnoissantes. Il va s'exposer à tout ce qui peut réveiller en lui des passions mal éteintes ; il va s'enlacer dans les pièges qu'il devoit le plus redouter. Il n'y a pas un rapport dans sa situation qui ne dût le faire défier de sa force , et pas un qui ne l'avilit à jamais s'il étoit foible un moment. Où est-elle donc cette grande force d'âme à laquelle il ose tant se fier ? Qu'a-t-elle fait jusqu'ici

qui lui réponde de l'avenir ? Le tira-t-elle à Paris de la maison du colonel ? Est-ce elle qui lui dicta l'été dernier la scène de Meillerie ? L'a-t-elle bien sauvé cet hiver des charmes d'un autre objet, et ce printemps des frayeurs d'un rêve ? S'est-il vaincu pour elle au moins une fois, pour espérer de se vaincre sans cesse ? Il fait, quand le devoir l'exige, combattre les passions d'un ami ; mais les siennes... ? Hélas ! sur la plus belle moitié de sa vie, qu'il doit penser modestement de l'autre !

On supporte un état violent quand il passe. Six mois, un an ne font rien ; on envisage un terme, et l'on prend courage. Mais quand cet état doit durer toujours, qui est-ce qui le supporte ? Qui est-ce qui fait triompher de lui-même jusqu'à la mort ? O mon ami ! si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe et ne revient plus ; celui de mal faire passe et revient sans cesse : on s'oublie un moment, et l'on est perdu. Est-ce dans cet état effrayant qu'on peut couler des jours tranquilles, et ceux mêmes qu'on a sauvés du péril n'offrent-ils pas une raison de n'y plus exposer les autres ?

Que d'occasions peuvent renaître, aussi

dangereuses que celles dont vous avez échappé, et , qui pis est , non moins imprévues ! Croyez-vous que les monumens à craindre n'existent qu'à Meillerie ? Ils existent par-tout où nous sommes , car nous les portons avec nous. Eh ! vous savez trop qu'une ame attendrie intéresse l'univers entier à sa passion , et que , même après la guérison , tous les objets de la nature nous rappellent encore ce qu'on sentit autrefois en le voyant. Je crois pourtant , oui , j'ose le croire , que ces périls ne reviendront plus , et mon cœur me répond du vôtre. Mais pour être au-dessus d'une lâcheté , ce cœur facile est-il au-dessus d'une foiblesse , et suis-je la seule ici qu'il lui en coûtera peut-être de respecter ? Songez , Saint-Preux , que tout ce qui m'est cher doit être couvert de ce même respect que vous me devez ; songez que vous aurez sans cesse à porter innocemment les jeux innocens d'une femme charmante ; songez aux mépris éternels que vous auriez mérités , si jamais votre cœur osoit s'oublier un moment , et profaner ce qu'il doit honorer à tant de titres.

Je veux que le devoir , la foi , l'ancienne amitié vous arrêtent ; que l'obstacle opposé par la vertu vous ôte un vain espoir , et qu'au moins par raison vous étouffiez des vœux inutiles : serez-vous pour cela délivré de l'em-

pire des sens, et des pièges de l'imagination? Forcé de nous respecter tous deux, et d'oublier en nous notre sexe, vous le verrez dans celles qui nous servent, et en vous abaissant vous croirez vous justifier; mais ferez-vous moins coupable en effet, et la différence des rangs change-t-elle ainsi la nature des fautes? Au contraire, vous vous avilirez d'autant plus, que les moyens de réussir seront moins honnêtes. Quels moyens? Quoi! vous.... Ah! péricule l'homme indigne qui marchandise un cœur, et rend l'amour mercenaire! C'est lui qui couvre la terre des crimes que la débauche y fait commettre. Comment ne seroit pas toujours à vendre celle qui se laisse acheter une fois? et dans l'opprobre où bientôt elle tombe, lequel est l'auteur de sa misère, du brutal qui la maltraite en un mauvais lieu, ou du séducteur qui l'y traîne, en mettant le premier ses faveurs à prix?

Oserai-je ajouter une considération qui vous touchera, si je ne me trompe? Vous avez vu quels soins j'ai pris pour établir ici la règle et les bonnes mœurs; la modestie et la paix y règnent, tout y respire le bonheur et l'innocence. Mon ami, songez à vous, à moi, à ce que nous fûmes, à ce que nous sommes, à ce que nous devons être. Faudra-t-il que je dise un jour, en regrettant mes peines per-

dues : c'est de lui que vient le désordre de ma maison ?

Disons tout, s'il est nécessaire, et sacrifions la modestie elle-même au véritable amour de la vertu. L'homme n'est pas fait pour le célibat, et il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature n'amène pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi ? Voyons en d'autres pays ces téméraires qui font vœu de n'être pas hommes. Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne ; ils se disent saints, et sont deshonnêtes, leur feinte continence n'est que souillure, et pour avoir dédaigné l'humanité, ils s'abaissent au-dessous d'elle. Je comprends qu'il en coûte peu de se rendre difficile sur des lois qu'on n'observe qu'en apparence (1) ;

(1) Quelques-uns sont continens sans mérite, d'autres le sont par vertu, et je ne doute point que plusieurs prêtres catholiques ne soient dans ce dernier cas ; mais imposer le célibat à un corps aussi nombreux que le clergé de l'église romaine, ce n'est pas tant lui défendre de n'avoir point de femmes, que lui ordonner de se contenter de celles d'autrui ; je suis surpris que dans tout pays où les bonnes mœurs sont encore en estime, les lois et les magistrats tolèrent un vœu si scandaleux.

mais celui qui veut être sincèrement vertueux ; se sent assez chargé des devoirs de l'homme sans s'en imposer de nouveaux. Voilà , cher Saint-Preux , la véritable humilité du chrétien ; c'est de trouver toujours sa tâche au-dessus de ses forces , bien loin d'avoir l'orgueil de la doubler. Faites-vous l'application de cette règle , et vous sentirez qu'un état qui devoit seulement alarmer un autre homme , doit par mille raisons vous faire trembler. Moins vous craignez , plus vous avez à craindre , et si vous n'êtes point effrayé de vos devoirs , n'espérez pas de les remplir.

Tels sont les dangers qui vous attendent ici. Pensez-y tandis qu'il en est temps. Je fais que jamais de propos délibéré vous ne vous exposerez à mal faire , et le seul mal que je crains de vous est celui que vous n'aurez pas prévu. Je ne vous dis donc pas de vous déterminer sur mes raisons , mais de les peser. Trouvez-y quelque réponse dont vous soyez content , et je m'en contente ; osez compter sur vous , et j'y compte. Dites-moi , je suis un ange , et je vous reçois à bras ouverts.

Quoi ! toujours des privations et des peines ! toujours des devoirs cruels à remplir ! toujours fuir les gens qui nous sont chers ! Non , mon aimable ami. Heureux qui peut dès cette vie offrir un prix à la vertu ! J'en

vois un digne d'un homme qui fut combattre et souffrir pour elle. Si je ne présume pas trop de moi, ce prix que j'ose vous destiner acquittera tout ce que mon cœur redoit au vôtre, et vous aurez plus que vous n'eussiez obtenu, si le Ciel eût béni nos premières inclinations. Ne pouvant vous faire ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre ame, qui l'épure, qui la ranime, et sous les auspices duquel vous puissiez vivre avec nous dans la paix du séjour céleste. Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine à deviner qui je veux dire; c'est l'objet qui se trouve à-peu-près établi d'avance dans le cœur qu'il doit remplir un jour, si mon projet réussit.

Je vois toutes les difficultés de ce projet sans en être rebutée, car il est honnête. Je connois tout l'empire que j'ai sur mon amie, et ne crains point d'en abuser en l'exerçant en votre faveur. Mais ses résolutions vous font connues, et avant de les ébranler je dois m'assurer de vos dispositions, afin qu'en l'exhortant de vous permettre d'aspirer à elle, je puisse répondre de vous et de vos sentimens; car si l'inégalité que le sort a mis entre l'un et l'autre vous ôte le droit de vous proposer vous-même, elle permet encore moins que ce droit vous soit accordé sans savoir quel usage vous en pourrez faire.

Je connois toute votre délicatesse , et si vous avez des objections à m'opposer , je fais qu'elles seront pour elle bien plus que pour vous. Laissez ces vains scrupules. Serez-vous plus jaloux que moi de l'honneur de mon amie ? Non , quelque cher que vous me puissiez être , ne craignez point que je préfère votre intérêt à sa gloire. Mais autant je mets de prix à l'estime des gens sensés , autant je méprise les jugemens téméraires de la multitude qui se laisse éblouir par un faux éclat , et ne voit rien de ce qui est honnête ; la différence fût-elle cent fois plus grande , il n'est point de rang auquel les talens et les mœurs n'aient droit d'atteindre ; et à quel titre une femme oseroit-elle dédaigner pour époux celui qu'elle s'honore d'avoir pour ami ? Vous savez quels sont là-dessus nos principes à toutes deux. La fausse honte et la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes , et la vertu ne fait rougir que de ce qui est mal.

A votre égard , la fierté que je vous ai quelquefois connue , ne sauroit être plus déplacée que dans cette occasion ; et ce seroit à vous une ingratitude de craindre d'elle un bienfait de plus. Et puis , quelque difficile que vous puissiez être , convenez qu'il est plus doux et mieux séant de devoir sa fortune à son

épouse qu'à son ami; car on devient le protecteur de l'une, et le protégé de l'autre; et quoi que l'on puisse dire, un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Que s'il reste au fond de votre ame quelque répugnance à former de nouveaux engagements, vous ne pouvez trop vous hâter de la détruire pour votre honneur et pour mon repos; car je ne serai jamais contente de vous et de moi, que quand vous serez en effet tel que vous devez être, et que vous aimerez les devoirs que vous avez à remplir. Eh, mon ami! je devrois moins craindre cette répugnance qu'un empressement trop relatif à vos anciens penchans. Que ne fais-je point pour m'acquitter auprès de vous? Je tiens plus que je n'avois promis. N'est-ce pas aussi Julie que je vous donne? n'aurez-vous pas la meilleure partie de moi-même, et n'en ferez-vous pas plus cher à l'autre? Avec quel charme alors je me livrerai sans contrainte à tout mon attachement pour vous! Oui, portez-lui la foi que vous m'avez jurée; que votre cœur remplisse avec elle tous les engagements qu'il prit avec moi; qu'il lui rende, s'il est possible, tout ce que vous redeviez au mien. O Saint-Preux! je lui transmets cette ancienne dette. Souvenez-vous qu'elle n'est pas facile à payer.

Voilà, mon ami, le moyen que j'imagine de nous réunir sans danger, en vous donnant dans notre famille la même place que vous tenez dans nos cœurs. Dans le nœud cher et sacré qui nous unira tous, nous ne serons plus entre nous que des sœurs et des frères ; vous ne serez plus votre propre ennemi ni le nôtre : les plus doux sentimens devenus légitimes ne seront plus dangereux ; quand il ne faudra plus les étouffer, on n'aura plus à les craindre. Loin de résister à des sentimens si charmans, nous en ferons à la fois nos devoirs et nos plaisirs ; c'est alors que nous nous aimerons tous plus parfaitement, et que nous goûterons, véritablement réunis, les charmes de l'amitié, de l'amour et de l'innocence. Que si dans l'emploi dont vous vous chargez, le Ciel récompense du bonheur d'être père le soin que vous prendrez de nos enfans, alors vous connoîtrez par vous-même le prix de ce que vous aurez fait pour nous. Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches ; vous sentirez enfin ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire, qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

- Réfléchissez à loisir sur le parti que je vous propose, non pour savoir s'il vous convient ;

je n'ai pas besoin là-dessus de votre réponse , mais s'il convient à madame d'Orbe , et si vous pouvez faire son bonheur , comme elle doit faire le vôtre. Vous savez comment elle a rempli ses devoirs dans tous les états de son sexe ; sur ce qu'elle est , jugez de ce qu'elle a droit d'exiger. Elle aime comme Julie , elle doit être aimée comme elle. Si vous sentez pouvoir la mériter , parlez , mon amitié tentera le reste , et se promet tout de la sienne : mais si j'ai trop espéré de vous , au moins vous êtes honnête homme , et vous connoissez sa délicatesse , vous ne voudriez pas d'un bonheur qui lui coûteroit le sien : que votre cœur soit digne d'elle , ou qu'il ne lui soit jamais offert.

Encore une fois , consultez-vous bien. Pesez votre réponse avant de la faire. Quand il s'agit du fort de la vie , la prudence ne permet pas de se déterminer légèrement ; mais toute délibération légère est un crime quand il s'agit du destin de l'ame , et du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre , ô mon bon ami , de tous les secours de la sagesse. La mauvaise honte m'empêcherait-elle de vous rappeler le plus nécessaire ? Vous avez de la religion , mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie , et que la hauteur philosophique ne dé-

daigne la simplicité du chrétien. Je vous ai vu sur la prière des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit, et Dieu nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes, et laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là, vous le savez, la doctrine de St. Paul, ni celle qu'on professe dans notre église. Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal; et d'où nous viendroient la lumière et la force, si ce n'est de celui qui en est la source? et pourquoi les obtiendrions-nous si nous ne daignons pas les demander? Prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand être, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme, comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse convenoient à la puissance divine, et qu'elle eût besoin d'art, comme nous, pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu; vous craignez qu'une attention partagée et continue ne la fatigue, et vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des lois générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent

moins de soins. O grands philosophes, que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes et de lui abréger le travail !

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore ? ne connoît-il pas tous nos besoins ? n'est-il pas notre père pour y pourvoir ? Sauvons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut, et voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? Cher Saint-Preux, que de vains sophismes ! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins, et le premier pas pour sortir de notre misère est de la connoître. Soyons humbles pour être sages ; voyons notre foiblesse, et nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence ; ainsi règnent à la fois la grâce et la liberté. Esclaves par notre foiblesse, nous sommes libres par la prière : car il dépend de nous de demander et d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Apprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, et fait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a

que la vertu pour objet , est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent , et par un moment de la vie entière.

On se sent ferme un instant , et l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours , on croit n'avoir plus à craindre un piège une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est , je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit , je suis brave , ne fait ce qu'il sera demain , et tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée , il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules ; que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'être pour qui les temps n'ont point de succession , ni les lieux de distance ! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous , nous ne voyons que ce qui nous touche. Quand nous aurons changé de lieu , nos jugemens seront tout contraires , et ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui , sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes , et nous changeons tous les jours. Qui fait si nous aimerons ce que nous aimons , si nous voudrons ce que nous voulons , si nous serons ce

que nous sommes, si les objets étrangers et les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, et si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur ? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine, et je vais la prendre pour guide. Mais si sa meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, et faisons ce qu'elle nous inspire. Je lui demande d'éclairer mes conseils, demandez-lui d'éclairer vos résolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui est bon et honnête ; je le fais bien : mais ce n'est pas assez encore, il faut vouloir ce qui le fera toujours ; et ni vous ni moi n'en sommes les juges.



L E T T R E V I I.

DE SAINT-PREUX
A MADAME DE WOLMAR.

JULIE ! une lettre de vous !... après sept ans de silence... Oui, c'est elle ; je le vois, je le sens : mes yeux méconnoïtroient-ils des traits que mon-cœur ne peut oublier ? Quoi ! vous vous souvenez de mon nom ? vous le

savez encore écrire !... en formant ce nom (1) ; votre main n'a-t-elle point tremblé ?... Je mégare, et c'est votre faute. La forme, le pli, le cachet, l'adresse tout dans cette lettre m'en rappelle de trop différentes. Le cœur et la main semblent se contredire. Ah ! deviez-vous employer la même écriture pour tracer d'autres sentimens ?

Vous trouverez peut-être que, songer si fort à vos anciennes lettres, c'est trop justifier la dernière. Vous vous trompez. Je me sens bien ; je ne suis plus le même, ou vous n'êtes plus la même ; et ce qui me le prouve, est qu'excepté les charmes et la bonté, tout ce que je retrouve en vous de ce que j'y trouvois autrefois m'est un nouveau sujet de surprise. Cette observation répond d'avance à vos craintes. Je ne me fie point à mes forces, mais au sentiment qui me dispense d'y recourir. Plein de tout ce qu'il faut que j'honore en celle que j'ai cessé d'adorer, je fais à quels respects doivent s'élever mes anciens hommages. Pénétré de la plus tendre reconnaissance, je vous aime autant que jamais, il est vrai ; mais ce qui m'attache le plus à vous

(1) On a dit que Saint-Preux étoit un nom controuvé. Peut-être le véritable étoit-il sur l'adresse.

est le retour de marais. Elle vous montre à moi telle que vous êtes ; elle vous sert mieux que l'amour même. Non , si j'étois resté coupable , vous ne me seriez pas aussi chère.

Depuis que j'ai cessé de prendre le change , et que le pénétrant Wolmar m'a éclairé sur mes vrais sentimens , j'ai mieux appris à me connoître , et je m'alarme moins de ma faiblesse. Qu'elle abuse mon imagination , que cette erreur me soit douce encore , il suffit pour mon repos qu'elle ne puisse plus vous offenser , et la chimère qui m'égaré à sa poursuite me sauve d'un danger réel.

O Julie ! il est des impressions éternelles que le temps ni les soins n'effacent point. La blessure guérit , mais la marque reste ; et cette marque est un sceau respecté qui préserve le cœur d'une autre atteinte. L'inconstance et l'amour sont incompatibles : l'amant qui change ne change pas ; il commence , on finit d'aimer. Pour moi , j'ai fini ; mais en cessant d'être à vous , je suis resté sous votre garde. Je ne vous crains plus ; mais vous m'empêchez d'en craindre un autre. Non , Julie , non , femme respectable , vous ne verrez jamais en moi que l'ami de votre personne , et l'amant de vos vertus ; mais nos amours , nos premières et uniques amours ne sortiront jamais de mon cœur. La fleur de mes ans ne

cher cette amitié cruelle dont vous osez vous vanter à moi !... J'ai vécu dans l'orage, et c'est toujours vous qui l'avez excité ; mais quelles agitations diverses vous avez fait éprouver à mon cœur ! Celles du lac de Genève ne ressembleront pas plus aux flots du vaste Océan. L'un n'a que des ondes vives et courtes dont le perpétuel tranchant agite , émeut , submerge quelque-fois , sans jamais former de longs cours. Mais sur la mer , tranquille en apparence , on se sent élevé , porté doucement et loin par un flot lent et presque insensible : on croit ne pas sortir de la place , et l'on arrive au bout du monde.

Telle est la différence de l'effet qu'ont produit sur moi vos attraits et les freins. Ce premier , cet unique amour qui fit le destin de ma vie , et que rien n'a pu vaincre que lui-même , étoit né sans que je m'en fusse aperçu ; il m'entraînoit que je l'ignorois encore : je me perdis sans croire m'être égaré. Durant le vent j'étois au Ciel ou dans les abymes ; le calme vient , je ne fais plus où je suis. Au contraire , je vois , je sens mon trouble auprès d'elle , et me le figure plus grand qu'il n'est ; j'éprouve des transports passagers et sans suite , je m'emporte un moment , et suis paisible un moment après : l'onde tourmente en vain le vaisseau , le vent n'enfle point les voiles ; mon cœur

content

content de ses charmes ne leur prête point son illusion ; je la vois plus belle que je ne l'imagine , et je la redoute plus près que de loin ; c'est presque l'effet contraire à celui qui me vient de vous ; et j'éprouvois constamment l'un et l'autre à Clarens.

Depuis mon départ , il est vrai qu'elle se présente à moi quelquefois avec plus d'empire . Malheureusement il m'est difficile de la voir seule ; enfin je la vois , et c'est bien assez : elle ne m'a pas laissé de l'amour , mais de l'inquiétude .

Voilà fidèlement ce que je suis pour l'une et pour l'autre . Tout le reste de votre sexe ne m'est plus rien , mais les longues peines me l'ont fait oublier ,

E fornito'l mio tempo a smerzo gli anni (1).

Le malheur m'a tenu lieu de force pour vaincre la nature , et triompher des tentations . On a peu de désirs quand on souffre , et vous m'avez appris à les éteindre en leur résistant . Une grande passion malheureuse est un grand moyen de sagesse . Mon cœur est devenu , pour ainsi dire , l'organe de tous mes besoins ; je n'en ai point quand il est tranquille . Laissez-les en paix l'un et l'autre , et désormais il est pour toujours .

(1) Ma carrière est finie au milieu de mes ans ;

Dans cet état qu'ai-je à craindre de moi-même , et par quelle précaution cruelle voulez-vous m'ôter mon bonheur , pour ne pas m'exposer à le perdre ? Quel caprice de m'avoir fait combattre et vaincre , pour m'enlever le prix après la victoire ! N'est-ce pas vous qui rendez blâmable un danger bravé sans raison ? Pourquoi m'avoir appelé près de vous avec tant de risques , ou pourquoi m'en bannir quand je suis digne d'y rester ? Deviez-vous laisser prendre à votre mari tant de peine à pure perte ? Que ne le faisiez-vous renoncer à des soins que vous aviez résolu de rendre inutiles ! que ne lui disiez-vous , laissez-le au bout du monde , puisqu'aussi bien je l'y veux renvoyer ? Hélas ! plus vous craignez pour moi , plus il faudroit vous hâter de me rappeler. Non , ce n'est pas près de vous qu'est le danger , c'est en votre absence , et je ne vous crains qu'où vous n'êtes pas. Quand cette redoutable Julie me poursuit , je me réfugie auprès de madame de Wolmar , et je suis tranquille ; où fuirai-je si ce asile m'est ôté ? Tous les temps , tous les lieux me sont dangereux loin d'elle ; par-tout je trouve Claire ou Julie. Dans le passé , dans le présent , l'une et l'autre m'agite à son tour : ainsi mon imagination toujours troublée ne se calme qu'à votre vue , et ce n'est qu'auprès de vous que je suis en sûreté contre moi. Coin-

ment vous expliquer le changement que j'éprouve en vous abordant ? Toujours vous exercez le même empire , mais son effet est tout opposé ; en réprimant les transports que vous causiez autrefois , cet empire est plus grand , plus sublime encore ; la paix , la sérénité succèdent au trouble des passions ; mon cœur toujours formé sur le vôtre , aime comme lui et devient paisible à son exemple. Mais ce repos passager n'est qu'une trêve , et j'ai beau m'élever jusqu'à vous en votre présence , je retombe en moi-même en vous quittant. Julie , en vérité , je crois avoir deux ames , dont la bonne est en dépôt dans vos mains. Ah ! voulez-vous me séparer d'elle ?

Mais les erreurs des sens vous alarment ? vous craignez les restes d'une jeunesse éteinte par les ennuis ? vous craignez pour les jeunes personnes qui sont sous votre garde ? vous craignez de moi ce que le sage Wolmar n'a pas craint ! O dieu ! que toutes ces frayeurs m'humilient ! Estimez-vous donc votre ami moins que le dernier de vos gens ? Je puis vous pardonner de mal penser de moi ; jamais de ne vous pas rendre à vous-même l'honneur que vous vous devez. Non , non , les feux dont j'ai brûlé m'ont purifié ; je n'ai plus rien d'un homme ordinaire. Après ce que je fus , si je pouvois être vil un moment , j'irois me cacher

au bout du monde, et ne me croirois jamais assez loin de vous.

Quoi ! je troublerois cet ordre aimable que j'admirois avec tant de plaisirs ? Je souillerois ce séjour d'innocence et de paix que j'habitois avec tant de respect ? Je pourrois être assez lâche ?..... eh ! comment le plus corrompu des hommes ne feroit-il pas touché d'un si charmant tableau ? Comment ne reprendroit-il pas dans cet asile l'amour de l'honnêteté ? Loin d'y porter ces mauvaises mœurs, c'est-là qu'il iroit s'en défaire.... Qui ? moi, Julie, moi ?..... si tard !..... sous vos yeux ?..... Chère amie, ouvrez-moi votre maison sans crainte ; elle est pour moi le temple de la vertu ; par-tout j'y vois son simulacre auguste, et ne puis servir qu'elle auprès de vous. Je ne suis pas un ange, il est vrai ; mais j'habiterai leur demeure, j'imiterai leurs exemples : on les fuit quand on ne leur veut pas ressembler.

Vous le voyez, j'ai peine à venir au point principal de votre lettre, le premier auquel il falloit songer, le seul dont je m'occuperois si j'osois prétendre au bien qu'il m'annoncé. O Julie ! ame bienfaisante, amie incomparable ! en m'offrant la digne moitié de vous-même, et le plus précieux trésor qui soit au monde après vous, vous faites plus, s'il est possible, que vous ne fites jamais pour moi.

L'amour , l'aveugle amour put vous forcer à vous donner ; mais donner votre amie est une preuve d'estime non suspecte. Dès cet instant je crois vraiment être homme de mérite , car je suis honoré de vous ; mais que le témoignage de cet honneur m'est cruel ! En l'acceptant , je le démentirois , et pour le mériter , il faut que j'y renonce. Vous me connoissez , jugez-moi. Ce n'est pas assez que votre adorable cousine soit aimée , elle doit l'être comme vous , je le fais ; le fera-t-elle ? le peut-elle être ? et dépend-il de moi de lui rendre sur ce point ce qui lui est dû ? Ah ! si vous vouliez m'unir avec elle , que ne me laissiez-vous un cœur à lui donner , un cœur auquel elle inspirât des sentimens nouveaux dont il lui pût offrir les prémices ? En est-il un moins digne d'elle que celui qui fut vous aimer ? Il faudroit avoir l'ame libre et paisible du bon et sage d'Orbe , pour s'occuper d'elle seule à son exemple. Il faudroit le valoir pour lui succéder ; autrement la comparaison de son ancien état lui rendroit le dernier plus insupportable , et l'amour foible et distrait d'un second époux , loin de la consoler du premier , le lui feroit regretter davantage. D'un ami tendre et reconnoissant elle auroit fait un mari vulgaire. Gagneroit-elle à cet échange ? elle y perdrait doublement. Son

cœur délicat et sensible sentiroit trop cette perte; et moi, comment supporterois-je le spectacle continuel d'une tristesse dont je ferois cause, et dont je ne pourrois la guérir? hélas! j'en mourrois de douleur même avant elle. Non, Julie, je ne ferai point mon bonheur aux dépens du sien. Je l'aime trop pour l'épouser.

Mon bonheur? Non. Serois-je heureux moi-même en ne la rendant pas heureuse? l'un des deux peut-il se faire un sort exclusif dans le mariage? les biens, les maux n'y sont-ils pas communs, malgré qu'on en ait; et les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre, ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause? Je ferois malheureux par ses peines, sans être heureux par ses bienfaits. Grâce, beauté, mérite, attachement, fortune, tout concourroit à ma félicité; mon cœur, mon cœur seul empoisonneroit tout cela, et me rendroit misérable au sein du bonheur.

Si mon état présent est plein de charmes auprès d'elle, loin que ce charme pût augmenter par une union plus étroite, les plus doux plaisirs que j'y goûte me seroient ôtés. Son humeur badine peut laisser un aimable essor à son amitié, mais c'est quand elle a des témoins de ses caresses. Je puis avoir quelque émotion trop vive auprès d'elle, mais

c'est quand votre présence me distrait de vous. Toujours entr'elle et moi, dans nos tête-à-tête, c'est vous qui nous les rendez délicieux. Plus notre attachement augmente, plus nous songeons aux chaînes qui l'ont formé, le doux lien de notre amitié se resserre, et nous nous aimons pour parler de vous. Ainsi mille souvenirs chers à votre amie, plus chers à votre ami, les réunissent; unis par d'autres nœuds, il y faudra renoncer. Ces souvenirs trop charmans ne seroient-ils pas autant d'infidélités envers elle? et de quel front prendrois-je une épouse respectée et chérie pour confidente des outrages que mon cœur lui feroit malgré lui? Ce cœur n'oseroit donc plus s'épancher dans le sien, il se fermeroit à son abord. N'osant plus lui parler de vous, bientôt je ne lui parlerois plus de moi. Le devoir, l'honneur, en m'imposant pour elle une réserve nouvelle, me rendroient ma femme étrangère, et je n'aurois plus ni guide ni conseil pour éclairer mon ame, et corriger mes erreurs. Est-ce là l'hommage qu'elle doit attendre? Est-ce là le tribut de tendresse et de reconnaissance que j'irois lui porter? Est-ce ainsi que je ferois son bonheur et le mien?

Julie, oubliâtes-vous mes sermens avec les vôtres? Pour moi je ne les ai point oubliés. J'ai tout perdu; ma foi seule m'est

restée ; elle me restera jusqu'au tombeau. Je n'ai pu vivre à vous ; je mourrai libre. Si l'engagement en étoit à prendre , je le prendrais aujourd'hui : car si c'est un devoir de se marier , un devoir plus indispensable encore est de ne faire le malheur de personne , et tout ce qui me reste à sentir en d'autres nœuds , c'est l'éternel regret de ceux auxquels j'osai prétendre. Je porterois dans ce lieu sacré l'idée de ce que j'espérois y trouver une fois. Cette idée feroit mon supplice et celui d'une infortunée. Je lui demanderois compte des jours heureux que j'attendis de vous. Quelles comparaisons j'aurois à faire ! Quelle femme au monde les pourroit soutenir ? Ah ! comment me consolerois-je à la fois de n'être pas à vous , et d'être à une autre ?

Chère amie , n'ébranlez point des résolutions dont dépend le repos de mes jours , ne cherchez point à me tirer de l'anéantissement où je suis tombé , de peur qu'avec le sentiment de mon existence , je ne reprenne celui de mes maux , et qu'un état violent ne r'ouvre toutes mes blessures. Depuis mon retour j'ai senti , sans m'en alarmer , l'intérêt plus vif que je prenois à votre amie ; car je savois bien que l'état de mon cœur ne lui permettroit jamais d'aller trop loin , et

voyant ce nouveau goût ajouter à l'attachement déjà si tendre que j'eus pour elle dans tous les temps, je me suis félicité d'une émotion qui m'aideroit à prendre le change, et me faisoit supporter votre image avec moins de peine. Cette émotion a quelque chose des douceurs de l'amour, et n'en a pas les tourmens. Le plaisir de la voir n'est point troublé par le désir de la posséder; content de passer ma vie entière comme j'ai passé cet hiver, je trouve entre vous deux cette situation paisible (1) et douce qui tempère l'austérité de la vertu, et rend ses leçons aimables. Si quelque vain transport m'agite un moment, tout le réprime et le fait taire; j'en ai trop vaincu de plus dangereux pour qu'il m'en reste aucun à craindre. J'honore votre amie comme je l'aime, et c'est tout dire. Quand je ne songerois qu'à mon intérêt, tous les droits de la tendre amitié me sont trop chers auprès d'elle, pour que je m'expose à les perdre en cherchant à les étendre, et je n'ai pas même eu besoin de songer au respect que je lui dois, pour ne jamais lui dire un seul mot dans le

(1) Il a dit précisément le contraire quelques pages auparavant. Le pauvre philosophe, entre deux jolies femmes, me paroît dans un plaisant embarras. On diroit qu'il veut n'aimer ni l'une ni l'autre, afin de les aimer toutes deux.

tête-à-tête, qu'elle eût besoin d'interpréter ou de ne pas entendre. Que si peut-être elle a trouvé quelquefois un peu trop d'empressement dans mes manières, sûrement elle n'a point vu dans mon cœur la volonté de le témocigner. Tel que je fus six mois auprès d'elle, tel je serai toute ma vie. Je ne connois rien après vous de si parfait qu'elle; mais fût-elle plus parfaite que vous encore, je sens qu'il faudroit n'avoir jamais été votre amant pour pouvoir devenir le sien.

Avant d'achever cette lettre il faut vous dire ce que je pense de la vôtre. J'y trouve, avec toute la prudence de la vertu, les scrupules d'une ame craintive qui se fait un devoir de s'épouvanter, et crois qu'il faut tout craindre pour se garantir de tout. Cette extrême timidité a son danger ainsi qu'une confiance excessive. En nous montrant sans cesse des monstres où il n'y en a point, elle nous épuise à combattre des chimères; et à force de nous effaroucher sans sujet, elle nous tient moins en garde contre les périls véritables, et nous les laisse moins discernér. Relisez quelquefois la lettre que milord Édouard vous écrivit l'année dernière au sujet de votre mari, vous y trouverez de bons avis à votre usage à plus d'un égard. Je ne blâme point votre dévotion, elle est touchante, aimable et douce comme vous; elle

doit plaire à votre mari même. Mais prenez garde qu'à force de vous rendre timide et prévoyante, elle ne vous mène au quietisme par une route opposée, et que, vous montrant partout du risque à courir, elle ne vous empêche enfin d'acquiescer à rien. Chère amie, ne savez-vous pas que la vertu est un état de guerre, et que pour y vivre on a toujours quelque combat à rendre contre soi? Occupons-nous moins des dangers que de nous, afin de tenir notre ame prête à tout événement. Si chercher les occasions c'est mériter d'y succomber, les fuir avec trop de soin, c'est souvent nous refuser à de grands devoirs, et il n'est pas bon de songer sans cesse aux tentations, même pour les éviter. On ne me verra jamais rechercher des moments dangereux, ni des tête-à-tête avec des femmes: mais dans quelque situation que me place désormais la providence, j'ai pour sûreté de moi les huit mois que j'ai passés à Clarens, et ne crains plus que personne m'ôte le prix que vous m'avez fait mériter. Je ne serai pas plus foible que je l'ai été, je n'aurai pas de plus grands combats à rendre; j'ai senti l'amertume des remords; j'ai goûté les douceurs de la victoire; après de telles comparaisons on n'hésite plus sur le choix: tout, jusqu'à mes fautes passées, m'est garant de l'avenir.

Sans vouloir entrer avec vous dans de nou-

velles discussions sur l'ordre de l'univers, et sur la direction des êtres qui le composent, je me contenterai de vous dire que, sur des questions si fort au-dessus de l'homme, il ne peut juger des choses qu'il ne voit pas que par induction sur celles qu'il voit, et que toutes les analogies sont pour ces lois générales que vous semblez rejeter. La raison même et les plus saines idées que nous pouvons nous former de l'Être suprême, sont très-favorables à cette opinion; car bien que sa puissance n'ait pas besoin de méthode pour abrégier le travail, il est digne de sa sagesse de préférer pourtant les voies les plus simples, afin qu'il n'y ait rien d'inutile dans les moyens, non plus que dans les effets. En créant l'homme il l'a doué de toutes les facultés nécessaires pour accomplir ce qu'il exigeoit de lui; et quand nous lui demandons le pouvoir de bien faire, nous ne lui demandons rien qu'il ne nous ait déjà donné. Il nous a donné la raison pour connoître ce qui est bien, la conscience pour l'aimer (1), et la liberté pour le choisir. C'est dans ces dons sublimes que consiste la grâce divine, et comme

(1) Saint-Preux fait de la conscience morale un sentiment et non pas un jugement; ce qui est contre les définitions des philosophes. Je crois pourtant qu'en ceci leur prétendu confrère a raison.

nous les avons tous reçus , nous en sommes tous comptables.

J'entends beaucoup raisonner contre la liberté de l'homme , et je méprise tous ces sophismes , parce qu'un raisonneur a beau me prouver que je ne suis pas libre , le sentiment intérieur , plus fort que tous les arguments , les dément sans cesse , et quelque parti que je prenne , dans quelque délibération que ce soit , je sens parfaitement qu'il ne tient qu'à moi de prendre le parti contraire. Toutes ces subtilités de l'école sont vaines , précisément parce qu'elles prouvent trop , qu'elles combattent tout aussi bien la vérité que le mensonge , et que , soit que la liberté existe ou non , elles peuvent servir également à prouver qu'elle n'existe pas. A entendre ces gens-là , Dieu même ne seroit pas libre , et ce mot de liberté n'auroit aucun sens. Ils triomphent , non d'avoir résolu la question , mais d'avoir mis à sa place une chimère. Ils commencent par supposer que tout être intelligent est purement passif , et puis ils déduisent de cette supposition des conséquences pour prouver qu'il n'est pas actif : la comode méthode qu'ils ont trouvée là ! S'ils accusent leurs adversaires de raisonner de même , ils ont tort. Nous ne nous supposons point actifs et libres , nous sentons que nous le sommes. C'est à eux de prouver non-seulement que ce

sentiment pourroit nous tromper, mais qu'il nous trompe en effet (1). L'évêque de Cloyne a démontré que sans rien changer aux apparences, la matière et les corps pourroient ne pas exister, est-ce assez pour affirmer qu'ils n'existent pas? En tout ceci la seule apparence coûte plus que la réalité; je m'en tiens à ce qui est plus simple.

Je ne crois donc pas qu'après avoir pourvu de toute manière aux besoins de l'homme, Dieu accorde à l'un plutôt qu'à l'autre des secours extraordinaires, dont celui qui abuse des secours communs à tous est indigne, et dont celui qui en use bien n'a pas besoin. Cette acception de personne est injurieuse à la justice divine. Quand cette dure et décourageante doctrine se déduiroit de l'Écriture elle-même, mon premier devoir n'est-il pas d'honorer Dieu? Quelque respect que je doive au texte sacré, j'en dois plus encore à son auteur, et j'aimerois mieux croire la Bible falsifiée ou inintelligible, que Dieu injuste ou mal-faisant. St. Paul ne veut pas que le vase aise au potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi? Cela est fort bien, si le potier n'exige du vase

(1) Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si la volonté se détermine sans cause, ou quelle est la cause qui détermine la volonté.

que des services qu'il l'a mis en état de lui rendre ; mais s'il s'en prenoit au vase de n'être pas propre à un usage pour lequel il ne l'auroit pas fait , le vase auroit-il tort de lui dire, pourquoi m'as-tu fait ainsi ?

S'ensuit-il de-là que la prière soit inutile ? A Dieu ne plaise que je m'ôte cette ressource contre mes foiblesses ! Tous les actes de l'entendement qui nous élèvent à Dieu, nous portent au-dessus de nous-mêmes ; en implorant son secours nous apprenons à le trouver. Ce n'est pas lui qui nous change, c'est nous qui nous changeons en nous élevant à lui (1). Tout ce qu'on lui demande comme il faut, on se le donne, et comme vous l'avez dit, on augmente sa force en reconnoissant sa foiblesse. Mais si l'on abuse de l'oraison, et

(1) Notre galant philosophe, après avoir imité la conduite d'Abélard, semble en vouloir prendre aussi la doctrine. Leurs sentimens sur la prière ont beaucoup de rapport. Bien des gens relévant cette hérésie, trouveront qu'il eût mieux valu persister dans l'égarement, que tomber dans l'erreur : je ne pense pas ainsi. C'est un petit mal de se tromper ; c'en est un grand de se mal conduire. Ceci ne contredit point, à mon avis, ce que j'ai dit ci-devant sur le danger des fausses maximes de morale. Mais il faut laisser quelque chose à faire au lecteur.

à vous seule. O vous qui faites toujours mon fort ! ne cessez point d'en être l'arbitre, pesez mes réflexions, prononcez ; quoi que vous ordonniez de moi, je me soumetts : je ferai digne au moins que vous ne cessiez pas de me conduire. Dussé-je ne vous plus revoir, vous me serez toujours présente, vous présiderez toujours à mes actions ; dussiez-vous m'ôter l'honneur d'élever vos enfans, vous ne m'ôterez point les vertus que je tiens de vous ; ce sont les enfans de votre ame, la mienne les adopte, et rien ne les lui peut ravir.

Parlez-moi sans détour, Julie. A présent que je vous ai bien expliqué ce que je sens et ce que je pense, dites-moi ce qu'il faut que je fasse. Vous savez à quel point mon fort est lié à celui de mon illustre ami. Je ne l'ai point consulté dans cette occasion ; je ne lui ai montré ni cette lettre ni la vôtre. S'il apprend que vous désapprouviez son projet, ou plutôt celui de votre époux, il le désapprouvera lui-même, et je suis bien éloigné d'en vouloir tirer une objection contre vos scrupules : il convient seulement qu'il les ignore jusqu'à votre entière décision. En attendant je trouverai, pour différer notre départ, des prétextes qui pourront le surprendre, mais auxquels il acquiescera sûrement.

Pour moi j'aime mieux ne vous plus voir , que de vous revoir pour vous dire un nouvel adieu. Apprendre à vivre chez vous en étranger , est une humiliation que je n'ai pas méritée.



L E T T R E V I I I .

DE MADAME DE WOLMAR
A SAINT-PREUX.

HÉ bien ! ne voilà-t-il pas encore votre imagination effarouchée ? Et sur quoi , je vous prie ? Sur les plus vrais témoignages d'estime et d'amitié que vous ayez jamais reçus de moi ; sur les paisibles réflexions que le soin de votre vrai bonheur m'inspire ; sur la proposition la plus obligeante ; la plus avantageuse , la plus honorable qui vous ait jamais été faite ; sur l'empressement indiscret , peut-être , de vous unir à ma famille par des nœuds indissolubles ; sur le désir de faire mon allié , mon parent , d'un ingrat qui croit ou qui feint de croire que je ne veux plus de lui pour ami. Pour vous tirer de l'inquiétude où vous paraissez être , il ne falloit que prendre ce que je vous écris dans son sens le plus naturel. Mais il y a long-temps que vous aimez à vous

tourmenter par vos injustices. Votre lettre est comme votre vie, sublime et rampante, pleine de force et de puérités. Mon cher philosophe, ne cesserez-vous jamais d'être enfant ?

Où avez-vous donc pris que je songeasse à vous imposer des lois, à rompre avec vous, et pour me servir de vos termes, à vous renvoyer au bout du monde ? De bonne foi, trouvez-vous là l'esprit de ma lettre ? Tout au contraire. En jouissant d'avance du plaisir de vivre avec vous, j'ai craint les inconvéniens qui pouvoient le troubler ; je me suis occupée des moyens de prévenir ces inconvéniens d'une manière agréable et douce, en vous faisant un sort digne de votre mérite et de mon attachement pour vous. Voilà tout mon crime ; il n'y avoit pas là, ce me semble, de quoi vous alarmer si fort.

Vous avez tort, mon ami, car vous n'ignorez pas combien vous m'êtes cher ; mais vous aimez à vous le faire redire, et comme je n'aime guère moins à le répéter, il vous est aisé d'obtenir ce que vous voulez, sans que la plainte et l'humeur s'en mêlent.

Soyez donc bien sûr que si votre séjour ici vous est agréable, il me l'est tout autant qu'à vous, et que de tout ce que M. de Wolmar a fait pour moi, rien ne m'est plus sensible.

que le soin qu'il a pris de vous appeler dans sa maison , et de vous mettre en état d'y rester. J'en conviens avec plaisir, nous sommes utiles l'un à l'autre. Plus propres à recevoir de bons avis qu'à les prendre de nous-mêmes , nous avons tous deux besoin de guider ; et qui saura mieux ce qui convient à l'un , que l'autre qui le connoît si bien ? Qui sentira mieux le danger de s'égarer par tout ce que coûte un retour pénible ? Quel objet peut mieux nous rappeler ce danger ? Devant qui rougirions-nous autant d'avilir un si grand sacrifice ! Après avoir rompu de tels liens , ne devons-nous pas à leur mémoire de ne rien faire d'indigne du motif qui nous les fit rompre ? Oui , c'est une fidélité que je veux vous garder toujours , de vous prendre à témoin de toutes les actions de ma vie , et de vous dire à chaque sentiment qui m'anime : voilà ce que je vous ai préféré. Ah ! mon ami , je fais rendre honneur à ce que mon cœur a si bien senti : je puis être foible devant toute la terre , mais je réponds de moi devant vous.

C'est dans cette délicatesse qui survit toujours au véritable amour , plutôt que dans les subtiles distinctions de M. de Wolmar , qu'il faut chercher la raison de cette élévation d'ame , et de cette force intérieure que nous éprouvons l'un près de l'autre , et que je crois sentir

comme vous. Cette explication du moins est plus naturelle, plus honorable à nos cœurs que la sienne, et vaut mieux pour s'encourager à bien faire; ce qui suffit pour la préférer. Ainsi croyez que loin d'être dans la disposition bizarre où vous me supposez, celle où je suis est directement contraire. Que s'il falloit renoncer au projet de nous réunir, je regarderois ce changement comme un grand malheur pour vous, pour moi, pour mes enfans, et pour mon mari même, qui, vous le savez, entre pour beaucoup dans les raisons que j'ai de vous désirer ici. Mais pour ne parler que de mon inclination particulière, souvenez-vous du moment de votre arrivée; marquai-je moins de joie à vous voir, que vous n'en eûtes en m'abordant? Vous a-t-il paru que votre séjour à Clarens me fût ennuyeux ou pénible? avez-vous jugé que je vous en visse partir avec plaisir? Faut-il aller jusqu'au bout, et vous parler avec ma franchise ordinaire? Je vous avouerai sans détour que les six derniers mois que nous avons passés ensemble, ont été le temps le plus doux de ma vie, et que j'ai goûté dans ce court espace tous les biens dont ma sensibilité m'ait fourni l'idée.

Je n'oublierai jamais un jour de cet hiver; où, après avoir fait en commun la lecture de

vos voyages , et celle des aventures de votre ami , nous soupâmes dans la salle d'Apollon ; et où , songeant à la félicité que Dieu m'envoyoit en ce monde , je vis tout autour de moi mon père , mon mari , mes enfans , ma cousine , milord Édouard ; vous , sans compter la Fanchon , qui ne gâtoit rien au tableau ; et tout cela rassemblé pour l'heureuse Julie. Je me disois , cette petite chambre contient tout ce qui est cher à mon cœur ; et peut-être tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre. Je suis environnée de tout ce qui m'intéresse , tout l'univers est ici pour moi ; je jouis à la fois de l'attachement que j'ai pour mes amis , de celui qu'ils me rendent , de celui qu'ils ont l'un pour l'autre ; leur bienveillance mutuelle , ou vient de moi , ou s'y rapporte ; je ne vois rien qui n'étende mon être et rien qui le divise ; il est dans tout ce qui m'environne , il n'en reste aucune portion loin de moi : mon imagination n'a plus rien à faire , je n'ai rien à désirer ; sentir et jouir sont pour moi la même chose ; je vis à la fois dans tout ce que j'aime , je me rassasie de bonheur et de vie. O mort ! viens quand tu voudras , je ne te crains plus ; j'ai vécu ; je t'ai prévenue , je n'ai plus de nouveaux sentimens à connoître , tu n'as plus rien à me dérober.

Plus j'ai senti le plaisir de vivre avec vous ;

plus il m'étoit doux d'y compter , et plus aussi tout ce qui pouvoit troubler ce plaisir m'a donné d'inquiétude. Laissons un moment à part cette morale craintive et cette prétendue dévotion que vous me reprochez. Convenez du moins , que tout le charme de la société qui regnoit entre nous , est dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens , toutes les pensées , et qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être , se montre à nous tel qu'il est. Supposez un moment quelqu'intrigue secrète , quelque liaison qu'il faille cacher , quelque raison de réserve et de mystère , à l'instant tout le plaisir de se voir s'évanouit , on est contraint l'un devant l'autre , on cherche à se dérober , quand on se rassemble on voudroit se fuir : la circonspection , la bienséance amènent la défiance et le dégoût. Le moyen d'aimer long-temps ceux qu'on craint ? On se devient importun l'un à l'autre.... Julie importune ! importune à son ami ! non , non , cela ne sauroit être ; on n'a jamais de maux à craindre pour ceux qu'on peut supporter.

En vous exposant naïvement mes scrupules ; je n'ai point prétendu changer vos résolutions , mais les éclairer , de peur que , prenant un parti dont vous n'auriez pas prévu toutes les suites , vous n'eussiez peut-être à vous en re-

pentir quand vous n'oseriez plus vous en dédire. A l'égard des craintes que M. de Wolmar n'a pas eues , ce n'est pas à lui de les avoir , c'est à vous ; nul n'est juge du danger qui vient de vous que vous-même. Réfléchissez-y bien , puis dites-moi qu'il n'existe pas , et je n'y pense plus ; car je connois votre droiture , et ce n'est pas de vos intentions que je me défie. Si votre cœur est capable d'une faute imprévue , très-sûrement le mal prémédité n'en approcha jamais. C'est ce qui distingue l'homme fragile du méchant homme.

D'ailleurs , quand mes objections auroient plus de solidité que je n'aime à le croire , pourquoi mettre d'abord la chose au pis comme vous faites ? Je n'envisage point les précautions à prendre aussi sévèrement que vous. S'agit-il pour cela de rompre aussi-tôt tous vos projets et de nous fuir pour toujours ? Non , mon aimable ami , de si tristes ressources ne sont point nécessaires. Encore enfant par la tête , vous êtes déjà vieux par le cœur. Les grandes passions usées dégoûtent des autres ; la paix de l'ame qui leur succède est le seul sentiment qui s'accroît par la jouissance. Un cœur sensible craint le repos qu'il ne connoît pas ; qu'il le sente une fois , il ne voudra plus le perdre. En comparant deux états si contraires , on apprend à préférer le

meilleur ; mais pour les comparer il les faut connoître. Pour moi , je vois le moment de votre sûreté plus près , peut-être , que vous ne le voyez vous-même. Vous avez trop senti pour sentir long-temps , vous avez trop aimé pour ne pas devenir indifférent ; on ne rallume plus la cendre qui sort de la fournaise ; mais il faut attendre que tout soit consumé. Encore quelques années d'attention sur vous-même , et vous n'avez plus de risque à courir.

Le sort que je voulois vous faire eût anéanti ce risque ; mais indépendamment de cette considération , ce sort étoit assez doux pour devoir être envié pour lui-même , et si votre délicatesse vous empêche d'oser y prétendre , je n'ai pas besoin que vous me disiez ce qu'une telle retenue a pu vous coûter. Mais j'ai peur qu'il ne se mêle à vos raisons des prétextes plus spécieux que solides ; j'ai peur qu'en vous piquant de tenir des engagements dont tout vous dispense , et qui n'intéressent plus personne , vous ne vous fassiez une fausse vertu de je ne sais quelle vaine constance plus à blâmer qu'à louer , et désormais tout-à-fait déplacée. Je vous l'ai déjà dit autrefois , c'est un second crime de tenir un serment criminel : si le vôtre ne l'étoit pas , il l'est devenu ; c'en est assez pour l'annuller. Je

promesse qu'il faut tenir sans cesse, est celle d'être honnête homme et toujours ferme dans son devoir; changer quand il change, ce n'est pas légèreté, c'est constance. Vous fîtes bien peut-être alors de promettre ce que vous feriez mal aujourd'hui de tenir. Faites dans tous le temps ce que la vertu demande, vous ne vous démentirez jamais.

Que s'il y a parmi vos scrupules quelque objection solide, c'est ce que nous pourrons examiner à loisir. En attendant, je ne suis pas trop fâchée que vous n'avez pas fait mon idée avec la même avidité que moi, afin que mon étourderie vous soit moins cruelle, si j'en ai fait une. J'avois médité ce projet durant l'absence de ma cousine. Depuis son retour et le départ de ma lettre, ayant eu avec elle quelques conversations générales sur un second mariage, elle m'en a paru si éloignée, que, malgré tout le penchant que je lui connois pour vous, je craindrois qu'il ne fallût user de plus d'autorité qu'il ne me convient pour vaincre sa répugnance, même en votre faveur; car il est un point où l'empire de l'amitié doit respecter celui des inclinations, et les principes que chacun se fait sur les devoirs arbitraires en eux-mêmes, mais relatifs à l'état du cœur qui se les impose.

Je vous avoue pourtant que je tiens encore

à mon projet: il nous convient si bien à tous, il vous tireroit si honorablement de l'état précaire où vous vivez dans le monde, il confondroit tellement nos intérêts, il nous feroit un devoir si naturel de cette amitié qui nous est si douce, que je n'y puis renoncer tout-à-fait. Non, mon ami, vous ne m'appartiendrez jamais de trop près: ce n'est pas même assez que vous soyez mon cousin. Ah! je voudrois que vous fussiez mon frère!

Quoi qu'il en soit de toutes ces idées, rendez plus de justice à mes sentimens pour vous. Jouissez sans réserve de mon amitié, de ma confiance, de mon estime. Souvenez-vous que je n'ai plus rien à vous prescrire, et que je ne crois point en avoir besoin. Ne m'ôtez pas le droit de vous donner des conseils; mais n' imaginez jamais que j'en fasse des ordres. Si vous sentez pouvoir habiter Clarens sans danger, venez-y, demeurez-y, j'en serai charmée. Si vous croyez devoir donner encore quelques années d'absence aux restes toujours suspects d'une jeunesse impétueuse, écrivez-moi souvent, venez nous voir quand vous voudrez, entretenons la correspondance la plus intime. Quelle peine n'est pas adoucie par cette consolation? quel éloignement ne supporte-t-on pas par l'espoir de finir ses jours ensemble? je

ferai plus ; je suis prête à vous confier un de mes enfans : je le croirai mieux dans vos mains que dans les miennes. Quand vous me le ramenez, je ne fais duquel des deux le retour me touchera le plus. Si tout-à-fait devenu raisonnable, vous bannissez enfin vos chimères, et voulez mériter ma cousine, venez, aimez-la, servez-la, achevez de lui plaire : en vérité, je crois que vous avez déjà commencé ; triomphez de son cœur et des obstacles qu'il vous oppose, je vous aiderai de tout mon pouvoir ; faites enfin le bonheur l'un de l'autre, et rien ne manquera plus au mien. Mais quelque parti que vous puissiez prendre, après y avoir sérieusement pensé, prenez-le en toute assurance, et n'outragez plus votre amie en l'accusant de se défier de vous.

A force de songer à vous, je m'oublie. Il faut pourtant que mon tour vienne ; car vous faites avec vos amis dans la dispute, comme avec votre adversaire aux échecs, vous attaquez en vous défendant. Vous vous excusez d'être philosophe en m'accusant d'être dévote : c'est comme si j'avois renoncé au vin lorsqu'il vous eût enivré. Je suis donc dévote à votre compte, ou prête à le devenir ? soit ; les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne, où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot

est-il trop bas pour vous. La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement : elle porte jusqu'au Ciel même ses prétentions et sa fierté. O mes pauvres philosophes !... Revenons à moi.

J'aimai la vertu dès mon enfance, et cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment et des lumières j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelqu'autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami ! toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse : c'est lui qui vous élève, et c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avoient donc des ressources que je n'avois pas. Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie ? Pourquoi haïsois-je le mal que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoissois que ma force ; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir fait, et toutefois j'ai succombé. Comment font celles qui résistent ? elles ont un meilleur appui.

Après l'avoir pris, à leur exemple, j'ai trouvé dans ce choix un autre avantage auquel je n'avois pas pensé. Dans le règne des passions, elles aident à supporter les tourmens qu'elles donnent ; elles tiennent l'espérance à

été du désir. Tant qu'on désire on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir ; si le bonheur ne vient point , l'espoir se prolonge , et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui la cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même , et l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité , qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère , et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet , l'homme avide et borné , fait pour tout vouloir et peu obtenir , a reçu du Ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire , qui le soumet à son imagination ; qui le lui rend présent , sensible , qui le lui livre en quelque sorte , et pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce , le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même : rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède ; l'illusion cesse , où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité , et tel est le néant des choses humaines , qu'hors (1) l'être existant par lui-

(1) Il falloit que hors , et sûrement madame de

même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infail-
lible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi, c'est être mort. Celui qui pourroit tout, sans être Dieu, seroit une misérable créature ; il seroit privé du plaisir de désirer : toute autre privation seroit plus supportable (1).

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, et depuis votre retour. Je ne vois par-tout que sujets de contentement, et je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur ; je

Wolmar ne l'ignoroit pas. Mais outre les fautes qui lui échappoient par ignorance ou par inadvertance ; il paroît qu'elle avoit l'oreille trop délicate pour s'asservir toujours aux règles mêmes qu'elle savoit. On peut employer un style plus pur, mais non pas plus doux ni plus harmonieux que le sien.

(1) D'où il suit que tout prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays ? allez toujours directement au souverain, sur-tout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables ! ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais :

le sens vide et gonflé ; comme vous disiez autrefois du vôtre, l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper, il lui reste une force inutile dont il ne fait que faire. Cette peine est bizarre ; j'en conviens, mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse ; le bonheur m'ennuie (1).

Concevez-vous quelque remède à ce dégoût du bien-être ? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable et si peu volontaire, a beaucoup ôté du prix que je donnois à la vie, et je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver, qui me manque, ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi ? aimera-t-elle mieux son père, son mari, ses enfans, ses amis, ses proches ? en sera-t-elle mieux aimée ? mènera-t-elle une vie plus de son goût ? sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre ? jouira-t-elle d'une meilleure santé ? aura-t-elle plus de ressource contre l'ennui ; plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y vis inquiète ; mon cœur ignore

(1) Quoi, Julie ! aussi des contradictions ! Ah ! je crains bien, charmante dévote, que vous ne soyez pas non plus trop d'accord avec vous-même ! Au reste, j'avoue que cette lettre me paroit le chant du cygne.

ce qui lui manque : il désire fans favoir
quoi.

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise ;
mon ame avide cherche ailleurs de quoi la
remplir ; en s'élevant à la source du senti-
ment et de l'être, elle y perd sa fécheresse
et sa langueur ; elle y renaît, elle s'y ranime,
elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise
une nouvelle vie, elle y prend une autre exis-
tence qui ne tient point aux passions du corps,
ou plutôt elle n'est plus en moi-même ; elle est
toute dans l'être immense qu'elle contemple ;
et dégagée un moment de ses entraves, elle
se console d'y rentrer, par cet essai d'un état
plus sublime, qu'elle espère être un jour le
sien.

Vous souriez ; je vous entends, mon bon
ami : j'ai prononcé mon propre jugement en
blâmant autrefois cet état d'oraison que je
confesse aimer aujourd'hui. A cela je n'ai
qu'un mot à vous dire, c'est que je ne l'avois
pas éprouvé. Je ne prétends pas même le
justifier de toutes manières. Je ne dis pas que
ce goût soit sage ; je dis seulement, qu'il est
doux, qu'il supplée au sentiment du bonheur
qui s'épuise, qu'il remplit le vide de l'ame,
et qu'il jette un nouvel intérêt sur la vie passée
à le mériter. S'il produit quelque mal, il faut
le rejeter sans doute ; s'il abuse le cœur pas

une fausse jouissance, il faut encore le rejeter. Mais enfin lequel tient mieux à la vertu, du philosophe avec ses grands principes, ou du chrétien dans sa simplicité? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévot dans son délire? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées? L'ivresse a ses plaisirs: ce délire, disiez-vous si bien, en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux.

J'ai blâmé les extases des mystiques. Je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, et que, nous dégoûtant de la vie active par les charmes de la contemplation, elles nous mènent à ce quietisme dont vous me croyez si proche, et dont je crois être aussi loin que vous.

Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, je le fais bien; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis:

il cor gradisce;

E serve a lui ch' l suo dover compisce (1).

(1) Le cœur lui suffit, et qui fait son devoir le prie. M É T A S T O

Il faut premièrement faire ce qu'on doit ; et puis prier quand on le peut. Voilà la règle que je tâche de suivre : je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme une occupation , mais comme une récréation¹³ ; et je ne vois pas pourquoi , parmi les plaisirs qui sont à ma portée , je m'interdirois le plus sensible et le plus innocent de tous.

Je me suis examinée avec plus de soin depuis votre lettre. J'ai étudié les effets que produit sur mon ame ce penchant qui semble si fort vous déplaire , et je n'y fais rien voir jusqu'ici qui me fasse craindre , au moins fitôt , l'abus d'une dévotion mal entendue.

Premièrement , je n'ai point pour cet exercice un goût trop vif qui me fasse souffrir quand j'en suis privée , ni qui me donne de l'humeur quand on m'en distrait. Il ne me donne point non plus de distractions dans la journée , et ne jette ni dégoût ni impatience sur la pratique de mes devoirs. Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire , c'est quand quelque émotion m'agite , et que je serois moins bien par-tout ailleurs. C'es-là que , rentrant en moi-même , j'y retrouve le calme de la raison. Si quelque souci me trouble , si quelque peine m'afflige , c'est là que je les vais déposer. Toutes ces misères s'évanouissent de-

vant

vant un plus grand objet. En songeant à tous
 les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être
 sensible à de si foibles chagrins, et d'oublier
 de si grandes grâces. Il ne me faut des larmes
 si fréquentes ni longues. Quand la tris-
 tesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs
 versés devant celui qui console, soulagent
 mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont
 jamais amères ni douloureuses; mon repentir
 est même exempt d'alarmes, mes fautes me
 donnent moins d'effroi que de honte: j'ai des
 regrets et non des remords. Le Dieu que je
 sers est un Dieu clément, un père, ce qui me
 touche est sa bonté: elle efface à mes yeux
 tous ses autres attributs; elle est le seul que
 je conçois. Sa puissance m'étonne, son im-
 mensité me confond, sa justice..... Il a fait
 l'homme foible; puisqu'il est juste, il est clé-
 ment. Le Dieu vengeur est le Dieu des mé-
 chans; je ne puis ni le craindre pour moi, ni
 l'implorer contre un autre. O Dieu de paix,
 Dieu de bonté, c'est toi que j'adore! c'est de
 toi, je le sens, que je suis l'ouvrage, et j'es-
 père te retrouver au dernier jugement tel que
 tu parles à mon cœur durant ma vie.

Je ne saurois vous dire combien ces idées
 jettent de douceur sur mes jours, et de joie
 au fond de mon cœur. En sortant de mon
 cabinet ainsi disposée, je me sens plus légère

et plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras disparaissent ; rien de rude, rien d'anguleux ; tout devient facile et coulant ; tout prend à mes yeux une face plus riante ; la complaisance ne me coûte plus rien ; j'en aime encore mieux ceux que j'aime, et leur en suis plus agréable. Mon mari même en est plus content de mon humeur. La dévotion, prétend-il, est un opium pour l'âme. Elle égale, anime et soutient quand on en prend peu ; une trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue ; j'espère ne pas aller jusque-là.

Vous voyez que je ne m'offense pas de ce titre de dévote, autant peut-être que vous l'auriez voulu ; mais je ne lui donne pas non plus tout le prix que vous pourriez croire. Je n'aime point, par exemple, qu'on affiche cet état par un extérieur affecté, et comme une espèce d'emploi qui dispense de tout autre. Ainsi cette madame Guyon, dont vous me parlez, eût mieux fait, ce me semble, de remplir avec soin ses devoirs de mère de famille ; d'élever chrétiennement ses enfans, de gouverner sagement sa maison, que d'aller composer des livres de dévotion, disputer avec des évêques, et se faire mettre à la Bastille pour des rêveries où l'on ne comprend rien. Je n'aime pas non plus ce langage

mystique et figuré , qui nourrit le cœur des chimères de l'imagination , et substitue au véritable amour de Dieu des sentimens imités de l'amour terrestre , et trop propres à le réveiller. Plus on a le cœur tendre et l'imagination vive , plus on doit éviter ce qui tend à les émouvoir : car enfin , comment voir les rapports de l'objet mystique , si l'on ne voit aussi l'objet sensuel , et comment une honnête femme ose-t-elle imaginer avec assurance des objets qu'elle n'oseroit regarder (1) ?

Mais ce qui m'a donné le plus d'éloignement pour les devoirs de profession , c'est cet apprêt de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité , c'est cet orgueil excessif qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime , s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté , c'est d'une manière si humiliante , ils plaignent les autres d'un ton si cruel , leur justice est si rigoureuse , leur charité est si dure , leur zèle est si amer , leur mépris ressemble si fort à la haine , que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert

(1) Cette objection me paroît tellement solide et sans réplique , que , si j'avois le moindre pouvoit dans l'église , je l'emploierois à faire retrancher de nos livres sacrés le cantique des cantiques : j'aurois bien du regret d'avoir attendu si tard.

d'excuse pour n'aimer personne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre : vit-on jamais d'amitié véritable entre les dévots ? Mais plus ils se détachent des hommes , et plus ils en exigent ; et l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu que pour exercer son autorité sur la terre.

Je me sens pour tous ces abus une aversion qui doit naturellement m'en garantir. Si j'y tombe , ce sera sûrement sans le vouloir , et j'espère de l'amitié de tous ceux qui m'environnent , que ce ne sera pas sans être avertie. Je vous avoue que j'ai été long-temps , sur le fort de mon mari , d'une inquiétude qui m'eût peut-être altéré l'humeur à la longue. Heureusement la sage lettre de milord Édouard , à laquelle vous me renvoyez avec grande raison , ses entretiens consolans et sensés , les vôtres , ont tout-à-fait dissipé ma crainte et changé mes principes. Je vois qu'il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'ame. Comment chérir tendrement les gens qu'on réproûve ? Quelle charité peut-on conserver parmi des damnés ? les aimer , ce seroit haïr Dieu , qui les punit. Voulons-nous donc être humains ? jugeons les actions , et non les hommes. N'empiétons point sur l'horrible fonction des démons. N'ouvrons point si légèrement l'enfer à nos frères. Eh ! s'il étoit destiné pour ceux qui se trompent , quel mortel pourroit l'éviter ?

Ô mes amis ! de quel poids vous avez soulagé mon cœur ! En m'apprenant que l'erreur n'est point un crime , vous m'avez délivrée de mille inquiétans scrupules. Je laisse la subtile interprétation des dogmes que je n'entends pas. Je m'en tiens aux vérités lumineuses qui frappent mes yeux et convainquent ma raison ; aux vérités de pratique , qui m'instruisent de mes devoirs : sur tout le reste , j'ai pris pour règle votre ancienne réponse à M. de Wolmar (1). Est-on maître de croire ou de ne pas croire ? Est-ce un crime de n'avoir pas su bien argumenter ? Non ; la conscience ne nous dit point la vérité des choses , mais la règle de nos devoirs ; elle ne nous dicte point ce qu'il faut penser , mais ce qu'il faut faire ; elle ne nous apprend point à bien raisonner , mais à bien agir. En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu ? détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité , c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point. Il ne veut égarer personne. Il est bien aise qu'on ne pense pas comme lui. Il aime nos sentimens ; il voudroit les avoir , il ne peut. Notre espoir , nos consolations , tout lui échappe. Il fait le bien sans attendre de récompense. Il est plus vertueux , plus désin-

(1) Voyez tome III, let. XXVI.

ressé que nous. Hélas ! il est à plaindre. Mais de quoi sera-il puni ? Non , non , la bonté , la droiture , les mœurs , l'honnêteté , la vertu , voilà ce que le Ciel exige , et qu'il récompense ; voilà le véritable culte que Dieu veut de nous , et qu'il reçoit de lui tous les jours de sa vie. Si Dieu juge la foi par les œuvres , c'est croire en lui que d'être homme de bien. Le vrai chrétien , c'est l'homme juste ; les vrais incrédules sont les méchans.

Ne foyez donc pas étonné , mon aimable ami , si je ne dispute pas avec vous sur plusieurs points de votre lettre où nous ne sommes pas de même avis : je fais trop bien ce que vous êtes , pour être en peine de ce que vous croyez. Que m'importent toutes ces questions oiseuses sur la liberté ? Que je sois libre de vouloir le bien par moi-même , ou que j'obtienne en priant cette volonté , si je trouve enfin le moyen de bien faire , tout cela ne revient-il pas au même ? Que je me donne ce qui me manque en le demandant , ou que Dieu l'accorde à ma prière , s'il faut toujours pour l'avoir que je lui demande , ai-je besoin d'autre éclaircissement ? Trop heureux de convenir sur les points principaux de notre croyance , que cherchons-nous au-delà ? Voulons-nous pénétrer dans ces abysses de métaphysique , qui n'ont ni fond ni rive , et perdre à disputer sur

l'essence divine , ce temps si court qui nous est donné pour l'honorer ? Nous ignorons ce qu'elle est , mais nous savons qu'elle est : que cela nous suffise. Elle se fait voir dans ses œuvres ; elle se fait sentir au-dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contr'elle ; mais non pas la méconnoître de bonne foi. Elle nous a donné ce degré de sensibilité qui l'aperçoit et la touche : plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi , sans nous flatter de les éclairer à son défaut. Qui de nous fera ce qu'elle n'a pas voulu faire ! Respectons ses décrets en silence , et faisons notre devoir ; c'est le meilleur moyen d'apprendre le leur aux autres.

Connoissez-vous quelqu'un plus plein de sens et de raison que M. de Wolmar ? quelqu'un plus sincère , plus droit , plus juste , plus vrai , moins livré à ses passions , qui ait plus à gagner à la justice divine et à l'immortalité de l'ame ? Connoissez-vous un homme plus fort , plus élevé , plus grand , plus foudroyant dans la dispute que Milord Edouard ? plus digne par sa vertu de défendre la cause de Dieu , plus certain de son existence , plus pénétré de sa majesté suprême , plus zélé pour sa gloire , et plus fait pour la soutenir ? Vous avez vu ce qui s'est passé durant trois mois à Clarens ; vous avez vu deux hommes pleins d'estime et de respect l'un pour l'autre , éloignés par leur état

et par leur goût des pointilleries de collège ; passer un hiver entier à chercher dans les disputes sages et paisibles , mais vives et profondes , à s'éclairer mutuellement , s'attaquer , se défendre , se saisir par toutes les prises que peut avoir l'entendement humain , et sur une matière où tous deux , n'ayant que le même intérêt , ne demandoient pas mieux que d'être d'accord.

Qu'est-il arrivé ! Ils ont redoublé d'estime l'un pour l'autre ; mais chacun est resté dans son sentiment. Si cet exemple ne guérit pas à jamais un homme sage de la dispute , l'amour de la vérité ne le touche guère , il cherche à briller.

Pour moi , j'abandonne à jamais cette arme inutile , et j'ai résolu de ne plus dire à mon mari un seul mot de religion , que quand il s'agira de rendre raison de la mienne ; non que l'idée de la tolérance divine m'ait rendue indifférente sur le besoin qu'il en a : je vous avoue même que , tranquilisée sur son sort à venir , je ne sens point pour cela diminuer mon zèle pour sa conversion. Je voudrois au prix de mon sang le voir une fois convaincu ; si ce n'est pour son bonheur dans l'autre monde , c'est pour son bonheur dans celui-ci ; car , de combien de douceurs n'est-il point privé ? quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? quel spectateur anime les bonnes

actions qu'il fait en secret quelle voix peut parler au fond de son ame ? quel prix peut-il attendre de sa vertu ? comment doit-il envisager la mort ? Non , je l'espère , il ne l'attendra pas dans cet état horrible. Il me reste une ressource pour l'en tirer , et j'y consacre le reste de ma vie : ce n'est plus de le convaincre , mais de le toucher ; c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne , et de lui rendre la religion si aimable , qu'il ne puisse lui résister. Ah , mon ami ! quel argument contre l'incrédule , que la vie du vrai chrétien ! Croyez-vous qu'il y ait quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Voilà désormais la tâche que je m'impose ; aidez-moi tous à la remplir. Wolmar est froid , mais il n'est pas insensible. Quel tableau nous pouvons offrir à son cœur , quand ses amis , ses enfans , sa femme , concourront tous à l'instruire en l'édifiant ! quand , sans lui prêcher Dieu dans leurs discours , ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire , dans les vertus dont il est l'auteur , dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! quand il verra briller l'image du Ciel dans sa maison ! quand cent fois le jour il sera forcé de se dire : non , l'homme n'est pas ainsi par lui-même , quelque chose de plus qu'humain règne ici !

Si cette entreprise est de votre goût , si vous

vous sentez-digne d'y concourir, venez, passons nos jours ensemble, et ne nous quittons plus qu'à la mort. Si le projet vous déplaît ou vous épouvante, écoutez votre conscience, elle vous dicte votre devoir. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Selon ce que milord Édouard nous marque, je vous attends tous deux vers la fin du mois prochain. Vous ne reconnoîtrez pas votre appartement; mais dans les changemens qu'on y a faits, vous reconnoîtrez les soins et le cœur d'une bonne amie, qui s'est fait un plaisir de l'orner. Vous y trouverez aussi un petit assortiment de livres qu'elle a choisis à Genève: meilleur et de meilleur goût que *l'Adone*, quoiqu'il y soit aussi par plaisanterie. Au reste, soyez discret; car comme elle ne veut pas que vous sachiez que tout ceia vient d'elle, je me dépêche de vous l'écrire, avant qu'elle me défende de vous en parler.

Adieu, mon ami. Cette partie du château de Chillon (1), que nous devons tous faire

(1) Le château de Chillon, ancien séjour des baillis de Vevai, est situé dans le lac, sur un rocher qui forme une presqu'île, et autour duquel j'ai vu sonder à plus de cent cinquante brasses, qui font près de huit cens pieds, sans trouver le fond. On a creusé dans ce rocher des caves et des cuisines au-dessous du niveau de l'eau, qu'on

ensemble , se fera demain sans vous. Elle n'en vaudra pas mieux , quoiqu'on la fasse avec plaisir. M. le bailli nous a invités avec nos enfans , ce qui ne m'a point laissé d'excuse ; mais je ne fais pourquoi je voudrois être déjà de retour.

LETTRE IX.

DE FANCHON ANET
A SAINT-PREUX.

AH, monsieur ! Ah, mon bienfaiteur, que me charge-t-on de vous apprendre..... ? Madame ... ma pauvre maîtresse ... O Dieu ! je vois déjà votre frayeur.... Mais vous ne voyez

y introduit quand on veut par des robinets. C'est-là que fut détenu six ans prisonnier François Bonhvard, prieur de Saint-Victor, homme d'un mérite rare, d'une droiture et d'une fermeté à toute épreuve ; ami de la liberté, quoique Savoyard, et tolérant, quoique prêtre. Au reste, l'année où ces dernières lettres paroissent avoir été écrites, il y avoit très-long-temps que les baillis de Vevai n'habitoient plus le château de Challon. On supposera si l'on veut que celui de ce temps-là y étoit allé passer quelques jours.

pas notre désolation.... Je n'ai pas un moment à perdre. Il faut vous dire.... Il faut courir... Je voudrais déjà vous avoir tout dit.... Ah! que deviendrez-vous quand vous saurez notre malheur?

Toute la famille alla hier dîner à Chillon. M. le baron , qui alloit en Savoie passer quelques jours au château de Blonay , partit après le diné. On l'accompagna quelques pas , puis on se promena le long de la digue. Madame d'Orbe et madame la baillive marchoient-devant avec monsieur. Madame suivoit tenant d'une main Henriette , et de l'autre Marcellin. J'étois derrière avec l'ainé. Monseigneur le bailli , qui s'étoit arrêté pour parler à quelqu'un , vint rejoindre la compagnie , et offrit le bras à madame. Pour le prendre , elle me renvoie Marcellin. Il court à moi , je cours à lui. En courant , l'enfant fait un faux pas , le pied lui manque , il tombe dans l'eau. Je pousse un cri perçant. Madame se retourne , voit tomber son fils , part comme un trait et s'élançe après lui....

Ah , misérable ! que n'en fis-je autant ! Que n'y suis-je restée !... Hélas ! je retenois l'ainé , qui vouloit sauter après sa mère.... elle se débattoit en serrant l'autre dans ses bras.... On n'avoit là ni gens , ni bateau. Il fallut du temps pour les retirer.... L'enfant est remis ,
mais

mais la mère.... Le faissement, la chute, l'état où elle étoit.... qui fait mieux que moi combien cette chute est dangereuse.... ! Elle resta très-long-temps sans connoissance. A peine l'eut-elle reprise, qu'elle demanda son fils.... Avec quels transports de joie elle l'embrassa ! Je la crus sauvée ; mais sa vivacité ne dura qu'un moment. Elle voulut être ramenée ici. Durant la route elle s'est trouvée mal plusieurs fois. Sur quelques ordres qu'elle m'a donnés, je vois qu'elle ne croit pas en revenir. Je suis trop malheureuse, elle n'en reviendra pas. Madame d'Orbe est plus changée qu'elle. Tout le monde est dans une agitation..... Je suis la plus tranquille de toute la maison.... de quoi m'inquiétero-je ?... Ma bonne maîtresse ! ah ! si je vous perds, je n'aurai plus besoin de personne.... Oh, mon cher monsieur ! que le bon Dieu vous soutienne dans cette épreuve... Adieu.... le médecin sort de la chambre. Je cours au-devant de lui.... s'il nous donne quelque bonne espérance, je vous le marquerai. Si je ne dis rien....



L E T T R E X.

A S A I N T - P R E U X ,

Commencée par Madame d'ORBE, et achevée
par M. de WOLMAR.

Mort de Julie.

C'EN est fait. Homme imprudent, homme infortuné, malheureux visionnaire ! Jamais vous me la reverrez... le voile... Julie n'est...

Elle vous a écrit. Attendez sa lettre : honorez ses dernières volontés. Il vous reste de grands devoirs à remplir sur la terre.



L E T T R E X I.

D E M. D E W O L M A R

A S A I N T - P R E U X .

J'AI laissé passer vos premières douleurs en silence ; ma lettre n'avoit fait que les aigrir : vous n'étiez pas plus en état de supporter ces détails que moi de les faire. Aujourd'hui peut-être nous seront-ils doux à tous deux. Il ne me reste d'elle que des souvenirs, mon cœur

se plaît à les recueillir. Vous n'avez plus que de pleurs à lui donner : vous aurez la consolation d'en verser pour elle. Ce plaisir des infortunés m'est refusé dans ma misère ; je suis plus malheureux que vous.

Ce n'est point de sa maladie, c'est d'elle que je veux vous parler. D'autres mères peuvent se jeter après leur enfant. L'accident, la fièvre, la mort, font de la nature : c'est le sort commun des mortels ; mais l'emploi de ses derniers momens, ses discours, ses sentimens, son ame, tout cela n'appartient qu'à Julie. Elle n'a point vécu comme une autre ; personne, que je sache, n'est mort comme elle. Voilà ce que j'ai pu seul observer, et que vous n'apprendrez que de moi.

Vous savez que l'effroi, l'émotion, la chute, l'évacuation de l'eau, lui laissèrent une longue foiblesse dont elle ne revint tout-à-fait qu'ici. En arrivant, elle redemanda son fils, il vint, à peine le vit-elle marcher et répondre à ses caresses, qu'elle devint tout-à-fait tranquille, et consentir à prendre un peu de repos. Son sommeil fut court, et comme le médecin n'arrivoit point encore, en l'attendant elle nous fit assieoir autour de son lit, la Fanchon, sa cousine et moi. Elle nous parla de ses enfans, des soins assidus qu'exigeoit auprès d'eux la forme d'éducation qu'elle avoit prise, et de

danger de les négliger un moment. Sans donner une grande importance à sa maladie, elle prévoyoit qu'elle l'empêcheroit quelque temps de remplir sa part des mêmes soins, et nous chargeoit tous de répartir cette part sur les nôtres.

Elle s'étendit sur tous ses projets, sur les vôtres, sur les moyens les plus propres à les faire réussir, sur les observations qu'elle avoit faites, et qui pouvoient les favoriser ou leur nuire; enfin sur tout ce qui devoit nous mettre en état de suppléer à ses fonctions de mère aussi long-temps qu'elle seroit forcée à les suspendre. C'étoit, pensois-je, bien des précautions pour quelqu'un qui ne se croyoit privé que durant quelques jours d'une occupation si chère; mais ce qui m'effraya tout-à-fait, ce fut de voir qu'elle entroit pour Henriette dans un bien plus grand détail encore. Elle s'étoit bornée à ce qui regardoit la première enfance de ses fils, comme se déchargeant sur un autre du soin de leur jeunesse; pour sa fille, elle embrassa tous les temps, et sentant bien que personne ne suppléeroit sur ce point aux réflexions que sa propre expérience lui avoit fait faire, elle nous exposa en abrégé, mais avec force et clarté, le plan d'éducation qu'elle avoit fait pour elle, employant près de la mère les raisons les plus vives et les plus touchantes exhortations pour l'engager à le faire.

Toutes ces idées sur l'éducation des jeunes personnes et sur les devoirs des mères, mêlées de fréquens retours sur elle-même, ne pouvoient manquer de jeter de la chaleur dans l'entretien ; je vis qu'il s'animoit trop. Claire tenoit une des mains de sa cousine , et la pressoit à chaque instant contre sa bouche , en sanglotant pour toute réponse ; la Fanchon n'étoit pas plus tranquille , et pour Julie , je remarquai que les larmes lui rouloient aussi dans les yeux , mais qu'elle n'osoit pleurer , de peur de nous alarmer davantage. Aussitôt je me dis : elle se voit morte. Le seul espoir qui me resta fut que la frayeur pouvoit l'abuser sur son état , et lui montrer le danger plus grand qu'il n'étoit peut-être. Malheureusement je la connoissois trop pour compter beaucoup sur cette erreur. J'avois essayé plusieurs fois de la calmer ; je la priai de rechef de ne pas s'agiter hors de propos par des discours qu'on pouvoit reprendre à loisir. Ah ! dit-elle , rien ne fait tant de mal aux femmes que le silence ! et puis je me sens un peu de fièvre ; autant vaut employer le babil qu'elle donne à des sujets utiles , qu'à battre sans raison la campagne.

L'arrivée du médecin causa dans la maison un trouble impossible à peindre. Tous les domestiques l'un sur l'autre à la porte de la chambre attendoient , l'œil inquiet et les mains

ver un ton ferme et sérieux dans les occasions importantes.

La nuit fut cruelle et décisive. Étouffement, oppression, syncope, la peau sèche et brûlante, une fièvre ardente, durant laquelle on l'entendoit souvent appeler vivement Marcellin, comme pour le retenir, et prononcer aussi quelquefois un autre nom, jadis si répété dans une occasion pareille. Le lendemain le médecin me déclara sans détour qu'il n'estimoit pas qu'elle eût trois jours à vivre. Je fus seul dépositaire de cet affreux secret, et la plus terrible heure de ma vie fut celle où je le portai dans le fond de mon cœur, sans savoir quel usage j'en devois faire. J'allai seul errer dans les bosquets, rêvant au parti que j'avois à prendre; non sans quelques tristes réflexions sur le sort qui me ramenoit dans ma vieillesse à cet état solitaire dont je m'ennuyois même avant d'en connoître un plus doux.

La veille j'avois promis à Julie de lui rapporter fidèlement le jugement du médecin; elle m'avoit intéressé par tout ce qui pouvoit toucher mon cœur à lui tenir parole. Je sentoient cet engagement sur ma conscience: mais quoi! pour un devoir chimérique, et sans utilité, falloit-il contrister son ame, et lui faire à longs traits favoriser la mort? Quel pouvoit être à mes yeux l'objet d'une précaution si

truelle ? Lui annoncer sa dernière heure , n'étoit-ce pas l'avancer ? Dans un intervalle si court , que deviennent les désirs , l'espérance , élémens de la vie ? Est-ce en jouir encore que de se voir si près du moment de la perdre ? Étoit-ce à moi de lui donner la mort ?

Je marchois à pas précipités , avec une agitation que je n'avois jamais éprouvée. Cette longue et pénible anxiété me suivoit partout ; j'en traînois après moi l'insupportable poids. Une idée vint enfin me déterminer. Ne vous efforcez pas de la prévoir ; il faut vous la dire.

Pour qui est-ce que je délibère , est-ce pour elle ou pour moi ? Sur quel principe est-ce que je raisonne , est-ce sur son système ou sur le mien ? Qu'est-ce qui m'est démontré sur l'un ou sur l'autre ? Je n'ai pour croire ce que je crois que mon opinion armée de quelques probabilités. Nulle démonstration ne la renverse , il est vrai ; mais quelle démonstration l'établit ? Elle a pour croire ce qu'elle croit son opinion de même , mais elle y voit l'évidence ; cette opinion à ses yeux est une démonstration. Quel droit ai-je de préférer , quand il s'agit d'elle , ma simple opinion , que je reconnois douteuse , à son opinion qu'elle tient pour démontrée ? Comparons les conséquences de deux sentimens. Dans le sien ;

la disposition de sa dernière heure doit décider de son sort durant l'éternité. Dans le mien, les ménagemens que je veux avoir pour elle lui seront indifférens dans trois jours. Dans trois jours, selon moi, elle ne sentira plus rien : mais si peut-être elle avoit raison, quelle différence ! Des biens ou des maux éternels !... Peut-être !... ce mot est terrible.... malheureux ! risque ton ame et non la sienne.

Voilà le premier doute qui m'ait rendu suspecte l'incertitude que vous avez si souvent attaquée. Ce n'est pas la dernière fois qu'il est revenu depuis ce temps-là. Quoi qu'il en soit, ce doute me délivra de celui qui me tourmentoit. Je pris sur-le-champ mon parti, et de peur d'en changer, je courus en hâte au lit de Julie. Je fis sortir tout le monde, et je m'assis : vous pouvez juger avec quelle contenance. Je n'employai point auprès d'elle les précautions nécessaires pour les petites ames. Je ne dis rien ; mais elle me vit, et me comprit à l'instant. Croyez-vous me l'apprendre, dit-elle en me tendant la main ? non, mon ami, je me sens bien : la mort me presse, il faut nous quitter.

Alors elle me tint un long discours dont j'aurai à vous parler quelque jour, et durant lequel elle écrivit son testament dans mon cœur. Si j'avois moins connu le Gen., ses

dernières dispositions auroient suffi pour me le faire connoître.

Elle me demanda si son état étoit connu dans la maison. Je lui dis que l'alarme y régnoit , mais que l'on ne savoit rien de positif , et que du Bosson s'étoit ouvert à moi seul. Elle me conjura que le secret fût soigneusement gardé le reste de la journée. Claire , ajouta-t-elle , ne supportera jamais ce coup que de ma main ; elle en mourra s'il lui vient d'une autre. Je destine la nuit prochains à ce triste devoir. C'est pour cela sur-tout que j'ai voulu avoir l'avis du médecin , afin de ne pas exposer sur mon seul sentiment cette infortunée à recevoir à faux une si cruelle atteinte. Faites qu'elle ne soupçonne rien avant le temps , ou vous risquez de rester sans amie , et de laisser vos enfans sans mère.

Elle me parla de son père. J'avouai lui avoir envoyé un exprès ; mais je me gardai d'ajouter que cet homme , au lieu de se contenter de donner ma lettre comme je lui avois ordonné , s'étoit hâté de parler , et si lourdement , que mon vieil ami , croyant sa fille noyée , étoit tombé d'effroi sur l'escalier , et s'étoit fait une blessure qui le retenoit à Blonay dans son lit. L'espoir de revoir son père la toucha sensiblement , et la certitude que cette espérance étoit vaine , ne fut pas

le moindre des maux qu'il me fallut dévorer.

Le redoublement de la nuit précédente l'avoit extrêmement affoiblie. Ce long entretien n'avoit pas contribué à la fortifier; dans l'accablement où elle étoit, elle essaya de prendre un peu de repos durant la journée; je n'appris que le surlendemain qu'elle ne l'avoit pas passée toute entière à dormir.

Cependant la consternation régnoit dans la maison. Chacun dans un morne silence attendoit qu'on le tirât de peine, et n'osoit interroger personne, crainte d'apprendre plus qu'il ne vouloit savoir. On se disoit, s'il y a quelque bonne nouvelle, on s'empressera de la dire; s'il y en a de mauvaises, on ne les saura toujours que trop tôt. Dans la frayeur dont ils étoient saisis, c'étoit assez pour eux qu'il n'arrivât rien qui fît nouvelle. Au milieu de ce morne repos, madame d'Orbe étoit la seule active et parlante. Sitôt qu'elle étoit hors de la chambre de Julie, au lieu de s'aller reposer dans la sienne, elle parcouroit toute la maison, elle arrêtoit tout le monde, demandant ce qu'avoit dit le médecin, ce qu'on disoit. Elle avoit été témoin de la nuit précédente, elle ne pouvoit ignorer ce qu'elle avoit vu; mais elle cherchoit à se tromper elle-même, et à récuser le témoignage de ses yeux. Ceux qu'elle questionnoit ne lui

répondant rien que de favorable, cela l'encourageoit à questionner les autres, et toujours avec une inquiétude si vive, avec un air si effrayant, qu'on eût su la vérité mille fois sans être tenté de la lui dire.

Auprès de Julie elle se contraignoit, et l'objet touchant qu'elle avoit sous les yeux la dispoit plus à l'affliction qu'à l'emportement. Elle craignoit sur-tout de lui laisser voir ses alarmes, mais elle réussissoit mal à les cacher. On apercevoit son trouble dans son affectation même à paroître tranquille. Julie de son côté n'épargnoit rien pour l'abuser. Sans exténuer son mal, elle en parloit presque comme d'une chose passée, et ne sembloit en peine que du temps qu'il lui faudroit pour se remettre. C'étoit encore un de mes supplices de les voir chercher à se rassurer mutuellement, moi qui favois si bien qu'aucune des deux n'avoit dans l'ame l'espoir qu'elle s'efforçoit de donner à l'autre.

Madame d'orbe avoit veillé les deux nuits précédentes; il y avoit trois jours qu'elle ne s'étoit déshabillée. Julie lui proposa de s'aller coucher; elle n'en voulut rien faire. Hé bien donc, dit Julie, qu'on lui tende un petit lit dans ma chambre, à moins, ajouta-t-elle comme par réflexion, quelle ne veuille partager le mien. Qu'en dis-tu, cousine? mon mal

230 LA NOUVELLE

ne se gagne pas, tu ne te dégoûtes pas de moi, couche dans mon lit. Le parti fut accepté. Pour moi, l'on me renvoya, et véritablement j'avois besoin de repos.

Je fus levé de bonne heure. Inquiet de ce qui s'étoit passé durant la nuit, au premier bruit que j'entendis j'entrai dans la chambre. Sur l'état où madame d'Orbe étoit la veille, je jugeai du désespoir où j'allois la trouver et des fureurs dont je serois le témoin. En entrant je la vis assise dans un fauteuil, défaite et pâle, ou plutôt livide, les yeux plombés et presque éteints; mais douce, tranquille, parlant peu, et faisant tout ce qu'on lui disoit sans répondre. Pour Julie, elle paroissoit moins foible que la veille; sa voix étoit plus ferme, son geste plus animé; elle sembloit avoir pris la vivacité de sa cousine. Je connus aisément à son teint que ce mieux apparent étoit l'effet de la fièvre; mais je vis aussi briller dans ses regards je ne sais quelle secrète joie qui pouvoit y contribuer, et dont je ne démêlois pas la cause. Le médecin n'en confirma pas moins son jugement de la veille; la malade n'en continua pas moins de penser comme lui, et il ne me resta plus aucune espérance.

Ayant été forcé de m'absenter pour quelque temps, je remarquai en rentrant, que

L'appartement étoit arrangé avec soin : il y régnoit de l'ordre et de l'élégance : elle avoit fait mettre des pots de fleurs sur la cheminée ; ses rideaux étoient entr'ouverts et rattachés ; l'air avoit été changé ; on y sentoit une odeur agréable ; on n'eût jamais cru être dans la chambre d'un malade. Elle avoit fait sa toilette avec le même soin ; la grâce et le goût se montrôient encore dans sa parure négligée. Tout cela lui donnoit plutôt l'air d'une femme du monde qui attend compagnie , que d'une campagnarde qui attend sa dernière heure. Elle vit ma surprise , elle en sourit , et lisant dans ma pensée , elle alloit me répondre quand on amena les enfans. Alors il ne fut plus question que d'eux , et vous pouvez juger si se sentant prête à les quitter , ses caresses furent tièdes et modérées ! j'observai même qu'elle revenoit plus souvent et avec des étreintes encore plus ardentes à celui qui lui couïtoit la vie , comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

Tous ces embrassemens , ces soupirs , ces transports étoient des mystères pour ces pauvres enfans. Ils l'aimoient tendrement , mais c'étoit la tendresse de leur âge ; ils ne comprenoient rien à son état , au redoublement de ses caresses , à ses regrets de ne les voir plus ; ils nous voyoient tristes , et ils pleuroient : ils

n'en favoient pas davantage. Quoiqu'on apprenne aux enfans le nom de la mort , ils n'en ont aucune idée ; ils ne la craignent ni pour eux ni pour les autres ; ils craignent de souffrir , et non de mourir. Quand la douleur arrachoit quelque plainte à leur mère , ils perçoient l'air de leurs cris ; quand on leur parloit de la perdre , on les auroit crus stupides. La seule Henriette , un peu plus âgée , et d'un sexe où le sentiment et les lumières se développent plutôt , paroissoit troublée et alarmée de voir sa petite maman dans un lit, elle qu'on voyoit toujours levée avec ses enfans. Je me souviens qu'à ce propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans son caractère , sur l'imbécille vanité de Vespasien , qui resta couché tandis qu'il pouvoit agir , et se leva lorsqu'il ne put plus rien faire (1). Je ne fais pas , dit-eile , s'il faut qu'un empereur meure

(1) Ceci n'est pas bien exact. Suétone dit que Vespasien travailloit comme à l'ordinaire dans son lit de mort , et donnoit même ses audiences ; mais peut-être , en effet , eût-il mieux valu se lever pour donner ses audiendes , et se recoucher pour mourir. Je fais que Vespasien , sans être un grand homme , étoit au moins un grand prince. N'importe , quelque rôle qu'on ait pu faire durant sa vie , on ne doit point jouer la comédie à sa mort.

debout ; mais je fais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que pour mourir.

Après avoir épanché son cœur sur ses enfans , après les avoir pris chacun à part , surtout Henriette , qu'elle tint fort long-temps , et qu'on entendoit plaindre et sangloter en recevant ses baisers , elle les appela tous trois , leur donna sa bénédiction , et leur dit en leur montrant madame d'Orbe : allez , mes enfans , allez vous jeter aux pieds de votre mère : voilà celle que Dieu vous donne ; il ne vous a rien ôté. A l'instant ils courent à elle , se mettent à ses genoux , lui prennent les mains , l'appellent leur bonne maman , leur seconde mère. Claire se pencha sur eux ; mais en les serrant dans ses bras , elle s'efforça vainement de parler , elle ne trouva que des gémissemens : elle ne put jamais prononcer un seul mot , elle étouffoit. Jugez si Julie étoit émue ! Cette scène commençoit à devenir trop vive , je la fis cesser.

Ce moment d'attendrissement passé , l'on se remit à causer autout du lit , et quoique la vivacité de Julie se fût un peu éteinte avec le redoublement , on voyoit le même air de contentement sur son visage ; elle parloit de tout avec une attention et un intérêt qui montroient un esprit très-libre de soins ; rien ne lui échappoit , elle étoit à la conversation comme si

elle n'avoit eu autre chose à faire. Elle nous proposa de diner dans sa chambre , pour nous quitter le moins qu'il se pourroit ; vous pouvez croire que cela ne fut pas refusé. On servit sans bruit , sans confusion , sans désordre , d'un air aussi rangé que si l'on eût été dans le salon d'Apollon. La Fanchon , les enfans dînèrent à table. Julie , voyant qu'on manquoit d'appétit , trouva le secret de faire manger de tout , tantôt prétextant l'instruction de sa cuisinière , tantôt voulant savoir si elle oseroit en goûter , tantôt nous intéressant par notre santé même dont nous avons besoin pour la servir , toujours montrant le plaisir qu'on pouvoit lui faire , de manière à ôter tout moyen de s'y refuser , et mêlant à tout cela un enjouement propre à nous distraire du triste objet qui nous occupoit. Enfin une maîtresse de maison , attentive à faire ses honneurs , n'auroit pas en pleine santé pour des étrangers des soins plus marqués , plus obligeans , plus aimables que ceux que Julie mourante avoit pour sa famille. Rien de tout ce que j'avois cru prévoir n'arrivoit , rien de ce que je voyois ne s'arrangeoit dans ma tête. Je ne savois plus qu'imaginer ; je n'y étois plus.

Après le dîné , on annonça M. le ministre. Il venoit comme ami de la maison , ce qui lui arrivoit fort souvent. Quoique je ne l'eusse

point fait appeler, parce que Julie ne l'avoit pas demandé, je vous avoue que je fus charmé de son arrivée, et je ne crois pas qu'en pareille circonstance le plus zélé croyant l'eût pu voir avec plus de plaisir. Sa présence alloit éclaircir bien des doutes, et me tirer d'une étrange perplexité.

Rappelez-vous le motif qui m'avoit porté à lui annoncer sa fin prochaine. Sur l'effet qu'auroit dû, selon moi, produire cette affreuse nouvelle, comment concevoir celui qu'elle avoit produit réellement? Quoi! cette femme dévote qui, dans l'état de santé, ne passe pas un jour sans se recueillir, qui fait un de ses plaisirs de la prière, n'a plus que deux jours à vivre, elle se voit prête à paroître devant le juge redoutable; et au lieu de se préparer à ce moment terrible, au lieu de mettre ordre à sa conscience, elle s'amuse à parer sa chambre, à faire sa toilette, à causer avec ses amis, à égayer leurs repas; et dans tous ses entretiens pas un seul mot de Dieu ni du salut! Que devois-je penser d'elle et de ses vrais sentimens? comment arranger sa conduite avec les idées que j'avois de sa piété? comment accorder l'usage qu'elle faisoit des derniers momens de sa vie avec ce qu'elle avoit dit au médecin de leur prix? Tout cela formoit à mon sens une énigme inexplicable. Car en-

fin, quoique je ne m'attendisse pas à lui trouver toute la petite cagoterie des dévotes, il me sembloit pourtant que c'étoit le temps de songer à ce qu'elle estimoit d'une si grande importance, et qui ne souffroit aucun retard. Si l'on est dévot durant le tracas de cette vie, comment ne le sera-t-on pas au moment qu'il la faut quitter, et qu'il ne reste plus qu'à penser à l'autre ?

Ces réflexions m'amènèrent à un point où je ne me serois guère attendu d'arriver. Je commençai presque d'être inquiet que mes opinions, indiscrètement soutenues, n'eussent enfin trop gagné sur elle. Je n'avois pas adopté les siennes, et pourtant je n'aurois pas voulu qu'elle y eût renoncé. Si j'eusse été malade, je serois certainement dans mon sentiment; mais je desirois qu'elle mourût dans le sien, et je trouvois, pour ainsi dire, qu'en elle je risquois plus qu'en moi. Ces contradictions vous paroîtront extravagantes : je ne les trouve pas raisonnables, et cependant elles ont existé. Je ne me charge pas de les justifier; je vous les rapporte.

Enfin le moment vint où mes doutes alloient être éclaircis; car il étoit aisé de prévoir que tôt ou tard le pasteur ameneroit la conversation sur ce qui fait l'objet de son ministère; et quand Julie eût été capable de déguisement

dans ses réponses, il lui eût été bien difficile de se déguiser assez pour qu'attentif et prévenu, je n'eusse pas démêlé ses vrais sentimens.

Tout arriva comme je l'avois prévu. Je laisse à part les lieux communs, mêlés d'éloges qui servirent de transitions au ministre pour venir à son sujet : je laisse encore ce qu'il lui dit de touchant sur le bonheur de couronner une bonne vie par une fin chrétienne. Il ajouta qu'à la vérité il lui avoit quelquefois trouvé, sur certains points, des sentimens qui ne s'accordoient pas entièrement avec la doctrine de l'Église, c'est-à-dire, avec celle que la plus saine raison pouvoit déduire de l'Écriture; mais comme elle ne s'étoit jamais aheurtée à les défendre, il espéroit qu'elle vouloit mourir ainsi qu'elle avoit vécu, dans la communion des fidèles, et acquiescer en tout à la commune profession de foi.

Comme la réponse de Julie étoit décisive sur mes doutes, et n'étoit pas, à l'égard des lieux communs, dans le cas de l'exhortation, je vais vous la rapporter presque mot à mot, car je l'avois bien écoutée, et j'allai l'écrire dans le moment.

« Permettez-moi, Monsieur, de commencer par vous remercier de tous les soins que vous avez pris de me conduire dans la droite route

de la morale et de la foi chrétienne , et de la douceur avec laquelle vous avez corrigé ou supporté mes erreurs quand je me suis égarée. Pénétrée de respect pour votre zèle , et de reconnaissance pour vos bontés , je déclare avec plaisir que je vous dois toutes mes bonnes résolutions , et que vous m'avez toujours portée à faire ce qui est bien , et à croire ce qui étoit vrai.

» J'ai vécu , et je meurs dans la communion protestante , qui tire son unique règle de l'Écriture sainte et de la raison. Mon cœur a toujours confirmé ce que prononçoit ma bouche ; et quand je n'ai pas eu pour vos lumières toute la docilité qu'il eût fallu , peut-être c'étoit un effet de mon aversion pour toute espèce de déguisement. Ce qu'il m'étoit impossible de croire , je n'ai pu dire que je le croyois. J'ai toujours cherché sincèrement ce qui étoit conforme à la gloire de Dieu et à la vérité. J'ai pu me tromper dans ma recherche. Je n'ai pas l'orgueil de penser avoir toujours eu raison : j'ai peut-être eu toujours tort ; mais mon intention a toujours été pure , et j'ai toujours cru ce que je disois croire : c'étoit sur ce point tout ce qui dépendoit de moi. Si Dieu n'a pas éclairé ma raison au-delà , il est clément et juste : pourroit-il me demander compte d'un don qu'il ne m'a pas fait ? Voilà

Monsieur , ce que j'avois d'essentiel à vous dire sur les sentimens que j'ai professés : sur tout le reste , mon état présent vous répond pour moi. Distracte par le mal , livrée au délire de la fièvre , est-il temps d'essayer de raisonner mieux que je n'ai fait , jouissant d'un entendement aussi sain que je l'ai reçu ? Si je me suis trompée alors , me tromperois-je moins aujourd'hui ? Et dans l'abattement où je suis dépend-il de moi de croire autre chose que ce que j'ai cru étant en santé ? C'est la raison qui décide du sentiment qu'on préfère , et la mienne ayant perdu ses meilleures fonctions , quelle autorité peut donner ce qui m'en reste aux opinions que j'adopterois sans elle ? Que me reste-t-il donc désormais à faire ? c'est de m'en rapporter à ce que j'ai cru ci-devant ; car la droiture d'intention est la même , et j'ai le jugement de moins. Si je suis dans l'erreur , c'est sans l'aimer : cela suffit pour me tranquilliser sur ma croyance.

» Quant à la préparation à la mort , Monsieur , elle est faite ; mal , il est vrai , mais de mon mieux , et mieux du moins que je ne la pourrois faire à présent. J'ai tâché de ne pas attendre , pour remplir cet important devoir , que j'en fusse incapable. Je priois en santé , maintenant je me résigne. La prière du malade est la patience ; la préparation à la mort

passé. Souffrir et mourir est tout ce qui me reste à faire ; c'est l'affaire de la nature. Mais moi j'ai tâché de vivre de manière à n'avoir pas besoin de songer à la mort ; et maintenant qu'elle approche , je la vois venir sans effroi. Qui s'endort dans le sein d'un père , n'est pas en souci du réveil. »

Ce discours prononcé d'abord d'un ton grave et posé , puis avec plus d'accent et d'une voix plus élevée , fit sur tous les assistans , sans m'en excepter , une impression d'autant plus vive , que les yeux de celle qui les prononça brilloient d'un feu surnaturel. Un nouvel éclat animoit son teint : elle paroissoit rayonnante ; et s'il y a quelque chose au monde qui mérite le nom de céleste , c'étoit son visage tandis qu'elle parloit.

Le pasteur lui-même , faisi , transporté de ce qu'il venoit d'entendre , s'écria , en levant les yeux et les mains au Ciel : grand Dieu ! voilà le culte qui t'honore ! Daigne t'y rendre propice , les humains t'en offrent peu de pareil.

Madame , dit-il en s'approchant du lit , je croyois vous instruire , et c'est vous qui m'instruisez. Je n'ai plus rien à vous dire. Vous avez la véritable foi , celle qui fait aimer Dieu. Emportez ce précieux repos d'une bonne conscience , il ne vous trompera pas. J'ai vu

bien des chrétiens dans l'état où vous êtes, je ne l'ai trouvé qu'en vous seule. Quelle différence d'une fin si paisible à celle de ces pécheurs bourrelés, qui n'accumulent tant de vaines et seches prières, que parce qu'ils sont indignes d'être exaucés ! Madame, votre mort est aussi belle que votre vie. Vous avez vécu pour la charité, vous mourrez martyre de l'amour maternel. Soit que Dieu vous rende à nous pour nous servir d'exemple, soit qu'il vous appelle à lui pour couronner vos vertus, puissions-nous, tous tant que nous sommes, vivre et mourir comme vous ! nous serons bien sûrs du bonheur de l'autre vie.

Il voulut s'en aller, elle le retint. Vous êtes de mes amis, lui dit-elle, et l'un de ceux que je vois avec le plus de plaisir : c'est pour eux que mes derniers momens me sont précieux. Nous allons nous quitter pour si long-temps, qu'il ne faut pas nous quitter si vite. Il fut charmé de rester, et je sortis là-dessus.

En rentrant, je vis que la conversation avoit continué sur le même sujet, mais d'un autre ton, et comme sur une matière indifférente. Le pasteur parloit de l'esprit faux qu'on donnoit au christianisme, en n'en faisant que la religion des mourans, et de ses ministres des hommes de mauvais augure. On nous

LA NOUVELLE

regarde, disoit-il, comme des messagers de mort, parce que, dans l'opinion commune, qu'un quart-d'heure de repentir suffit pour effacer cinquante ans de crimes, on n'aime à nous voir que dans ce temps-là. Il faut nous vêtir d'une couleur lugubre; il faut affecter un air sévère; on n'épargne rien pour nous rendre effrayans: dans les autres cultes, c'est pis encore. Un catholique mourant n'est environné que d'objets qui l'épouvantent, et de cérémonies qui l'enterrent tout vivant. Au soim qu'on prend d'écarter de lui les démons, il croit en voir sa chambre pleine; il meurt cent fois de terreur avant qu'on l'achève; et c'est dans cet état d'effroi que l'église aime à le plonger pour avoir meilleur marché de sa bourse. Rendons grâces au Ciel, dit Julie, de n'être point nés dans ces religions vénales, qui tuent les gens pour en hériter, et qui, vendant le paradis aux riches, portent jusq'en l'autre monde l'injuste inégalité qui règne dans celui-ci. Je ne doute point que toutes ces sombres idées ne fomentent l'incrédulité, et ne donnent une aversion naturelle pour le culte qui les nourrit. J'espère, dit-elle en me regardant, que celui qui doit élever nos enfans prendra des maximes toutes opposées, et qu'il ne leur rendra point la religion lugubre et triste, en y mêlant incessamment des pensées de mort.

S'il leur apprend à bien vivre , ils sauroient assez bien mourir.

Dans la suite de cet entretien , qui fut moins ferré et plus interrompu que je ne vous le rapporte , j'achevai de concevoir les maximes de Julie , et la conduite qui m'avoit scandalisé. Tout cela tenoit à ce que sentant son état parfaitement désespéré , elle ne songeoit plus qu'à en écarter l'inutile et funèbre appareil dont l'effroi des mourans les environne ; soit pour donner le change à notre affliction , soit pour s'ôter à elle - même un spectacle attristant à pure perte. La mort , disoit-elle , est déjà si pénible ! pourquoi la rendre encore hideuse ? Les soins que les autres perdent à vouloir prolonger leur vie , je les emploie à jouir de la mienne jusqu'au bout : il ne s'agit que de savoir prendre son parti , tout le reste va de lui-même. Ferai-je de ma chambre un hôpital , un objet de dégoût et d'ennui , tandis que mon dernier soin est d'y rassembler tout ce qui m'est cher ? Si j'y laisse croupir le mauvais air , il en faudra écarter mes enfans , ou exposer leur santé. Si je reste dans un équipage à faire peur , personne ne me reconnoitra plus ; je ne serai plus la même ; vous vous souviendrez tous de m'avoir aimée , et ne pourrez plus me souffrir. J'aurai , moi vivante , l'affreux spectacle de l'horreur que

je ferai même à mes amis, comme si j'étois déjà morte. Au lieu de cela, j'ai trouvé l'art d'étendre ma vie sans la prolonger. J'existe, j'aime, je suis aimée, je vis jusqu'à mon dernier soupir. L'instant de la mort n'est rien, le mal de la nature est peu de chose; j'ai banni tous ceux de l'opinion.

Tous ces entretiens et d'autres semblables se passaient entre la malade, le pasteur, quelquefois le médecin, la Fançon et moi. Madame d'Orbe y étoit toujours présente, et ne s'y mêloit jamais. Attentive aux besoins de son amie, elle étoit prompte à la servir. Le reste du temps, immobile et presque inanimée, elle la regardoit sans rien dire, et sans rien entendre de ce qu'on disoit.

Pour moi, craignant que Julie ne parlât jusqu'à s'épuiser, je pris le moment que le ministre et le médecin s'étoient mis à causer ensemble, et m'approchant d'elle, je lui dis à l'oreille : voilà bien des discours pour une malade ! voilà bien de la raison pour quelqu'un qui se croit hors d'état de raisonner !

Oui, me dit-elle tout bas, je parle trop pour une malade, mais non pas pour une mourante; bientôt je ne dirai plus rien. A l'égard des raisonnemens, je n'en fais plus; mais j'en ai fait. Je savois en santé qu'il falloit mourir. J'ai souvent réfléchi sur ma des-

nière maladie ; je profite aujourd'hui de ma prévoyance. Je ne suis plus en état de penser ni de résoudre ; je ne fais que dire ce que j'avois pensé , et pratiquer ce que j'avois résolu.

Le reste de la journée , à quelques accidens près , se passa avec la même tranquillité , et presque de la même manière que quand tout le monde se portoit bien. Julie étoit , comme en pleine santé , douce et caressante : elle parloit avec le même sens , avec la même liberté d'esprit , même d'un air sérieux qui alloit quelquefois jusqu'à la gaieté : enfin je continuois de démêler dans ses yeux un certain mouvement de joie qui m'inquiétoit de plus en plus , et sur lequel je résolus de m'éclaircir avec elle.

Je n'attendis pas plus tard que le même soir. Comme elle vit que je m'étois ménagé un tête-à-tête , elle me dit : vous m'avez prévenue , j'avois à vous parler. Fort bien , lui dis-je ; mais puisque j'ai pris les devans , laissez-moi m'expliquer le premier.

Alors m'étant assis auprès d'elle , et la regardant fixement , je lui dis : Julie , ma chère Julie ! vous avez navré mon cœur ; hélas ! vous avez attendu bien tard ! Oui , continuai-je , voyant qu'elle me regardoit avec surprise ; je vous ai négligée , vous vous réjouissez de mourir , vous êtes bien aise de me quitter. Rappelez-vous la

conduite de votre époux depuis que nous vivons ensemble ; ai-je mérité de votre part un sentiment si cruel ? A l'instant elle me prit les mains , et de ce ton qui savoit aller chercher l'ame : qui , moi ? je veux vous quitter ? est-ce ainsi que vous lisez dans mon cœur ? avez-vous sitôt oublié notre entretien d'hier ? Cependant , repris-je , vous mourez contente..... je l'ai vu..... je le vois..... Arrêtez , dit-elle ; il est vrai , je meurs contente ; mais c'est de mourir comme j'ai vécu , digne d'être votre épouse. Ne m'en demandez pas davantage , je ne vous dirai rien de plus ; mais voici , continua-t-elle en tirant un papier de dessous son chevet , où vous achèverez d'éclaircir ce mystère. Ce papier étoit une lettre , et je vis qu'elle vous étoit adressée. Je vous la remets ouverte , ajouta-t-elle en me la donnant , afin qu'après l'avoir lue , vous vous déterminiez à l'envoyer ou à la supprimer , selon ce que vous trouverez le plus convenable à votre sagesse et à mon honneur. Je vous prie de ne la lire que quand je ne ferai plus , et je suis si sûre de ce que vous ferez à ma prière , que je ne veux pas même que vous me le promettiez. Cette lettre ; cher Saint-Preux , est celle que vous trouverez ci-jointe. J'ai beau savoir que celle qui l'a écrite est morte , j'ai peine à croire qu'elle n'est plus rien.

Elle me parla ensuite de son père avec inquiétude. Quoi ! dit-elle , il fait sa fille en danger , et je n'entends point parler de lui ? Lui seroit-il arrivé quelque malheur ? Auroit-il cessé de m'aimer ? Quoi ! mon père !.... ce père si tendre... m'abandonner ainsi !.... me laisser mourir sans le voir !.... sans recevoir sa bénédiction ses derniers embrassemens !.... O Dieu ! quels reproches amers il se fera quand il ne me trouvera plus !.... Cette réflexion lui étoit douloureuse. Je jugeai qu'elle supporteroit plus aisément l'idée de son père malade , que celle de son père indifférent. Je pris le parti de lui avouer la vérité. En effet , l'alarme qu'elle en conçut se trouva moins cruelle que ses premiers soupçons. Cependant la pensée de ne plus le voir l'affecta vivement. Hélas , dit-elle , que deviendra-t-il après moi ? à quoi tiendra-t-il ? Survivre à à toute sa famille !.... Quelle vie sera la sienne ? il sera seul ; il ne vivra plus. Ce moment fut un de ceux où l'horreur de la mort se faisoit sentir , et où la nature reprenoit son empire. Elle soupira , joignit les mains , leva les yeux , et je vis qu'en effet elle employoit cette difficile prière qu'elle avoit dit être celle du malade.

Elle revint à moi. Je me sens faible , dit-elle ; je prévois que cet entretien pourroit être

le dernier que nous aurons ensemble. Au nom de notre union, au nom de nos chers enfans qui en font le gage, ne soyez plus injuste envers votre épouse. Moi, me réjouir de vous quitter ! vous qui n'avez vécu que pour me rendre heureuse et sage ; vous de tous les hommes celui qui me convenoit le plus ; le seul, peut-être, avec qui je pouvois faire un bon ménage, et devenir une femme de bien ! Ah ! croyez que si je mettois un prix à la vie, c'étoit pour la passer avec vous ! Ces mots, prononcés avec tendresse, m'émurent au point qu'en portant fréquemment à ma bouche ses mains que je tenois dans les miennes, je les sentis se mouiller de mes pleurs. Je ne croyois pas mes yeux faits pour en répandre. Ce furent les premiers depuis ma naissance : ce seront les derniers jusqu'à ma mort. Après en avoir versé pour Julie, il n'en faut plus verser pour rien.

Ce jour fut pour elle un jour de fatigue. La préparation de madame d'Orbe durant la nuit, la scène des enfans le matin, celle du ministre l'après-midi, l'entretien du soir avec moi, l'avoient jetée dans l'épuisement. Elle eut un peu plus de repos cette nuit-là que les précédentes, soit à cause de sa foiblesse, soit qu'en effet la fièvre et le redoublement fussent moindres.

Le lendemain dans la matinée on vint me dire qu'un homme très-mal mis demandoit avec beaucoup d'empressement à voir madame en particulier. On lui avoit dit l'état où elle étoit ; il avoit insisté , disant qu'il s'agissoit d'une bonne action , qu'il connoissoit bien madame de Wolmar , et qu'il favoit que tant qu'elle respireroit elle aimeroit à en faire de telles. Comme elle avoit établi pour règle inviolable de ne jamais rebuter personne , et sur-tout les malheureux , on me parla de cet homme avant de le renvoyer. Je le fis venir. Il étoit presque en guenilles , il avoit l'air et le ton de la misère ; au reste , je n'aperçus rien dans sa physiologie et dans ses propos qui me fit mal augurer de lui. Il s'obstinoit à ne vouloir parler qu'à Julie. Je lui dis que s'il ne s'agissoit que de quelque secours pour lui aider à vivre , sans importuner pour cela une femme à l'extrémité , je ferois ce qu'elle auroit pu faire. Non , dit-il , je ne demande point d'argent , quoique j'en aie grand besoin : je demande un bien qui m'appartient , un bien que j'estime plus que tous les trésors de la terre , un bien que j'ai perdu par ma faute , et que madame seule , de qui je le tiens , peut me rendre une seconde fois.

Ce discours , auquel je ne compris rien , me déterminâ pourtant. Un mal-honnête homme eût pu dire la même chose , mais il ne l'eût

jamais dite du même ton. Il exigeoit du mystère, ni laquais, ni femme-de-chambre. Ces précautions me sembloient bizarres; toutefois je les pris. Enfin je le lui menai. Il m'avoit dit être connu de madame d'Orbe; il passa devant elle, elle ne le reconnut point, et j'en fus peu surpris. Pour Julie, elle le reconnut à l'instant, et le voyant dans ce triste équipage, elle me reprocha de l'y avoir laissé. Cette reconnoissance fut touchante. Claire, éveillée par le bruit, s'approche, et le reconnoit à la fin, non sans donner aussi quelques signes de joie; mais les témoignages de son bon cœur s'éteignoient dans sa profonde affliction: un seul sentiment absorboit tout; elle n'étoit plus sensible à rien.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous dire qui étoit cet homme. Sa présence rappela bien des souvenirs. Mais tandis que Julie le consolait et lui donnoit de bonnes espérances, elle fut saisie d'un violent étouffement, et se trouva si mal, qu'on crut qu'elle alloit expirer. Pour ne pas faire scène, et prévenir les distractions dans un moment où il ne falloit songer qu'à la secourir, je fis passer l'homme dans le cabinet, l'avertissant de le fermer sur lui; la Fanchon fut appelée, et à force de temps et de soins la malade revint enfin de sa pamoison. En nous voyant tous consternés autour d'elle, elle

nous

nous dit : mes enfans , ce n'est qu'un essai , cela n'est pas si cruel qu'on pense.

Le calme se rétablit ; mais l'alarme avoit été si chaude , qu'elle me fit oublier l'homme dans le cabinet , et quand Julie me demanda tout bas ce qu'il étoit devenu , le couvert étoit mis & tout le monde étoit là. Je voulus entrer pour lui parler , mais il avoit fermé la porte en dedans , comme je lui avois dit ; il fallut attendre après le dîné pour le faire sortir.

Durant le repas , du Bosson , qui s'y trouvoit , parlant d'une jeune veuve qu'on disoit se remarier , ajouta quelque chose sur le triste sort des veuves. Il y en a , dis-je , de bien plus à plaindre encore ; ce sont les veuves dont les maris sont vivans. Cela est vrai , reprit Fanchon , qui vit que ce discours s'adressoit à elle , sur-tout quand ils leur sont chers. Alors l'entretien tomba sur le sien , et comme elle en avoit parlé avec affection dans tous les temps , il étoit naturel qu'elle en parlât de même au moment où la perte de sa bienfaitrice alloit lui rendre la sienne encore plus rude. C'est aussi ce qu'elle fit en termes très-touchans , louant son bon naturel , déplorant les mauvais exemples qui l'avoient séduit , et le regrettant si sincèrement , que déjà disposée à la tristesse , elle s'émut jusqu'à pleurer. Tout-à-coup le cabinet s'ouvre , l'homme en guenilles en sort

impétueusement, se précipite à ses genoux, les embrasse, et fond en larmes. Elle tenoit un verre, il lui échappe : Ah ! malheureux, d'où viens-tu ? elle se laisse aller sur lui, et seroit tombée en foiblesse, si l'on n'eût été prompt à la secourir.

Le reste est facile à imaginer. En un moment on fut par toute la maison que Claude Anet étoit arrivé. Le mari de la bonne Fanchon ! quelle fête ! A peine étoit-il hors de la chambre, qu'il fut équipé. Si chacun n'avoit eu que deux chemises, Anet en auroit autant eu lui tout seul, qu'il en seroit resté à tous les autres. Quand je sortis pour le faire habiller, je trouvai qu'on m'avoit si bien prévenu, qu'il fallut user d'autorité pour faire tout reprendre à ceux qui l'avoient fourni.

Cependant Fanchon ne vouloit point quitter sa maîtresse. Pour lui faire donner quelques heures à son mari, on prétextâ que les enfans avoient besoin de prendre l'air, et tous deux furent chargés de les conduire.

Cette scène n'incommoda point la malade comme les précédentes ; elle n'avoit rien eu que d'agréable, et ne lui fit que du bien. Nous passâmes l'après-midi, Claire et moi, seuls auprès d'elle, et nous eûmes deux heures d'un entretien paisible, qu'elle rendit le plus intéressant, le plus charmant que nous eussions jamais eu.

Elle commença par quelques observations sur le touchant spectacle qui venoit de nous frapper, et qui lui rappeloit si vivement les premiers temps de sa jeunesse. Puis, suivant le fil des événemens, elle fit une courte récapitulation de sa vie entière, pour montrer qu'à tout prendre elle avoit été douce et fortunée, que de degrés en degrés elle étoit montée au comble du bonheur permis sur la terre, et que l'accident qui terminoit ses jours au milieu de leur course, marquoit, selon toute apparence, dans sa carrière naturelle, le point de séparation des biens et des maux.

Elle remercia le Ciel de lui avoir donné un cœur sensible et porté au bien, un entendement sain, une figure prévenante; de l'avoir fait naître dans un pays de liberté, et non parmi des esclaves; d'une famille honorable, et non d'une race de malfaiteurs; dans une honnête fortune, et non dans les grandeurs du monde, qui corrompent l'ame, ou dans l'indigence qui l'avilit. Elle se félicita d'être née d'un père et d'une mère tous deux vertueux et bons, pleins de droiture et d'honneur, et qui, tempérant les défauts l'un de l'autre, avoient formé sa raison sur la leur, sans lui donner leurs foiblesses ou leurs préjugés. Elle vanta l'avantage d'avoir été élevée

dans une religion raisonnable et sainte , qui loin d'abrutir l'homme , l'anoblit et l'élève , qui ne favorisant ni l'impiété ni le fanatisme , permet d'être sage et de croire , d'être humain et pieux tout à la fois.

Après cela , ferrant la main de sa cousine ; qu'elle tenoit dans la sienne , et la regardant de cet œil que vous devez connoître , et que la langueur rendoit encore plus touchant , tous ces biens , dit-elle , ont été donnés à mille autres ; mais celui-ci !.... le Ciel ne l'a donné qu'à moi. J'étois femme , et j'eus une amie. Il nous fit naître en même temps ; il mit dans nos inclinations un accord qui ne s'est jamais démenti ; il fit nos cœurs l'un pour l'autre : il nous unit dès le berceau , je l'ai conservés tout le temps de ma vie , et sa main me ferme les yeux. Trouvez un autre exemple pareil au monde , et je ne me vante plus de rien. Quels sages conseils ne m'a-t-elle pas donnés ? de quels périls ne m'a-t-elle pas sauvés ? de quels maux ne me consolait-elle pas ? qu'eussé-je été sans elle ? que n'eût-elle pas fait de moi , si je l'avois mieux écoutée ? je la voudrois peut-être aujourd'hui ! Claire , pour toute réponse , baissa la tête sur le sein de son amie , et voulut soulager ses sanglots par des pleurs : il ne fut pas possible , Julie la pressa long-temps contre sa poi-

trine, en silence. Ces momens n'ont ni maux ni larmes.

Elles se remirent, et Julie continua. Ces biens étoient mêlés d'inconvéniens; c'est le sort des choses humaines. Mon cœur étoit fait pour l'amour, difficile en mérite personnel, indifférent sur tous les biens de l'opinion. Il étoit presque impossible que les préjugés de mon père s'accordassent avec mon penchant. Il me falloit un amant que j'eusse choisi moi-même. Il s'offrit; je crus le choisir: sans doute le Ciel le choisit pour moi, afin que livrée aux erreurs de ma passion, je ne le fusse pas aux horreurs du crime, et que l'amour de la vertu restât au moins dans mon ame après elle. Il prit le langage honnête et insinuant avec lequel mille fourbes séduisent tous les jours autant de filles bien nées: mais seul parmi tant d'autres il étoit honnête homme, et pensoit ce qu'il disoit. Étoit-ce ma prudence qui l'avoit discerné? non, je ne connus d'abord de lui que son langage, et je fus séduite. Je fis par désespoir ce que d'autres font par effronterie: je me jetai, comme disoit mon père, à sa tête: il me respecta: ce fut alors seulement que je pus le connoître. Tout homme capable d'un pareil trait a l'ame belle. Alors on y peut compter; mais j'y comptois auparavant, ensuite j'osa

compter sur moi-même, et voilà comment on se perd.

Elle s'étendit avec complaisance sur le mérite de cet amant : elle lui rendoit justice , mais on voyoit combien son cœur se plaisoit à la lui rendre. Elle le louoit même à ses propres dépens. A force d'être équitable envers lui , elle étoit inique envers elle , et se faisoit tort pour lui faire honneur. Elle alla jusqu'à soutenir qu'il eut plus d'honneur qu'elle de l'adultère , sans se souvenir qu'il avoit lui-même réfuté cela.

Tous les détails du reste de sa vie furent suivis dans le même esprit. Milord Édouard , son mari , ses enfans , votre retour , notre amitié , tout fut mis sous un jour avantageux. Ses malheurs mêmes lui en avoient épargné de plus grands. Elle avoit perdu sa mère au moment que cette perte lui pouvoit être la plus cruelle ; mais si le Ciel la lui eût conservée , bientôt il fût survenu du désordre dans sa famille. L'appui de sa mère , quelque foible qu'il fût , eût suffi pour la rendre plus courageuse à résister à son père , et de-là seroient fortis la discorde et les scandales ; peut-être les désastres et le déshonneur ; peut-être pis encore , si son frère avoit vécu. Elle avoit épousé malgré elle un homme qu'elle n'aimoit point ; mais elle soutint qu'elle n'auroit pu

jamais être aussi heureuse avec un autre, pas même avec celui qu'elle avoit aimé. La mort de M. d'Orbe lui avoit ôté un ami, mais en lui rendant son amie. Il n'y avoit pas jusqu'à ses chagrins et ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avoient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne fait pas, disoit-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux et sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune et des événemens. Que j'ai gémi ! que j'ai versé des larmes ! Hé bien, s'il falloit renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis seroit le seul que je voudrois retrancher : celui que j'ai souffert me seroit agréable encore. Saint-Preux, je vous rends ses propres mots, quand vous aurez lu sa lettre, vous les comprendrez peut-être mieux.

Voyez donc, continuoit-elle, à quelle félicité je suis parvenue. J'en avois beaucoup, j'en attendois davantage. La prospérité de ma famille, une bonne éducation pour mes enfans, tout ce qui m'étoit cher rassemblé autour de moi, ou prêt à l'être. Le présent, l'avenir me flattoient également ; la jouissance et l'espoir se réunissoient pour me rendre heureuse : mon bonheur, monté par degrés, étoit

au comble ; il ne pouvoit plus que décroître : il étoit venu sans être attendu ; il se fût enfui quand je l'aurois cru durable. Qu'eût fait le sort pour me soutenir à ce point ? Un état permanent est-il fait pour l'homme ? Non , quand on a tout acquis , il faut perdre , ne fût-ce que le plaisir de la possession , qui s'use par elle. Mon père est déjà vieux , mes enfans sont dans l'âge tendre où la vie est encore mal assurée ; que de pertes pouvoient m'affliger , sans qu'il me restât plus rien à pouvoir acquérir ! L'affection maternelle augmente sans cesse , la tendresse filiale diminue à mesure que les enfans vivent plus loin de leur mère. En avançant en âge , les miens se feroient plus séparés de moi. Ils auroient vécu dans le monde ; ils m'auroient pu négliger. Vous en voulez envoyer un en Russie : que de pleurs son départ m'anroit coûtés ! tout se feroit détaché de moi peu-à-peu , et rien n'eût suppléé aux pertes que j'aurois faites. Combien de fois j'aurois pu me trouver dans l'état où je vous laisse ! Enfin n'eût-il pas fallu mourir ! peut-être mourir la dernière de tous ! peut-être seule et abandonnée ! Plus on vit , plus on aime à vivre , même sans jouir de rien : j'aurois eu l'ennui de la vie , et la terreur de la mort , suite ordinaire de la vieillesse. Au lieu de cela , mes derniers instans

sont encore agréables , et j'ai de la vigueur pour mourir ; si même on peut appeler mourir que laisser vivant ce qu'on aime. Non , mes amis , non , mes enfans , je ne vous quitte pas , pour ainsi dire , je reste avec vous ; en vous laissant tous unis , mon esprit , mon cœur vous demeurent. Vous me verrez sans cesse entre vous ; vous vous sentirez sans cesse environnés de moi ... Et puis nous nous rejoindrons , j'en suis sûre ; le bon Wolmar lui-même ne m'échappera pas. Mon retour à Dieu tranquillise mon ame , et m'adoucit un moment pénible : il me promet pour vous le même destin qu'à moi. Mon sort me suit et s'assure. Je fus heureuse , je le suis , je vais l'être : mon bonheur est fixé , je l'arrache à la fortune , il n'a plus de bornes que l'éternité.

Elle en étoit là quand le ministre entra. Il l'honoroit et l'estimoit véritablement. Il savoit mieux que personne combien sa foi étoit vive et sincère. Il n'en avoit été que plus frappé de l'entretien de la veille , et en tout de la contenance qu'il lui avoit trouvée. Il avoit vu souvent mourir avec ostentation , jamais avec sérénité. Peut-être à l'intérêt qu'il prenoit à elle , se joignoit-il un désir secret de voir si ce calme se soutiendrait jusqu'au bout.

Elle n'eut pas besoin de changer beaucoup

le sujet de l'entretien pour en amener un convenable au caractère du survenant. Comme ses conversations en pleine santé n'étoient jamais frivoles , elle ne faisoit alors que continuer à traiter dans son lit avec la même tranquillité des sujets intéressans pour elle et pour ses amis ; elle agitoit indifféremment des questions qui n'étoient pas indifférentes.

En suivant le fil de ses idées sur ce qui pouvoit rester d'elle avec nous , elle nous parloit de ses anciennes réflexions sur l'état des ames séparées des corps. Elle admiroit la simplicité des gens qui promettoient à leurs amis de venir leur donner des nouvelles de l'autre monde. Cela , disoit-elle , est aussi raisonnable que les contes de revenans qui font mille désordres , et tourmentent les bonnes femmes , comme si les esprits avoient des voix pour parler , et des mains pour battre (1).

(1) Platon dit qu'à la mort les ames des justes qui n'ont point contracté de souillure sur la terre , se dégagent seules de la matière dans toute leur pureté. Quant à ceux qui sont ici-bas asservis à leurs passions , il ajoute que leurs ames ne reprennent point sitôt leur pureté primitive , mais qu'elles entraînent avec elles des parties terrestres qui les tiennent comme enchaînées autour des débris de leurs corps : voilà , dit-il , ce qui produit ces simulacres sensibles qu'on voit quelquefois errans sur les ci-

Comment un pur esprit agiroit-il sur une ame enfermée dans un corps, et qui, en vertu de cette union, ne peut rien apercevoir que par l'entremise de ses organes ? Il n'y a pas de sens à cela. Mais j'avoue que je ne vois point ce qu'il y a d'absurde à supposer qu'une ame, libre d'un corps qui jadis habita la terre, puisse y revenir encore errer, demeurer peut-être autour de ce qui lui fut cher ; non pas pour nous avertir de sa présence, elle n'a nul moyen pour cela ; non pas pour agir sur nous, et nous communiquer ses pensées, elle n'a point de prises pour ébranler les organes de notre cerveau ; non pas pour apercevoir non plus ce que nous faisons, car il faudroit qu'elle eût des sens, mais pour connoître elle-même ce que nous pensons et ce que nous sentons, par une communication immédiate, semblable à celle par laquelle Dieu lit nos pensées dès cette vie, et par laquelle nous lisons réciproquement les siennes dans l'autre, puisque nous le verrons face à face (1) : car enfin, ajouta-t-elle

metières, en attendant de nouvelles transmigrations. C'est une manie commune aux philosophes de tous les âges, de nier ce qui est, et d'expliquer ce qui n'est pas.

(1) Cela me paroît très-bien dit ; car qu'est-ce que voir Dieu face à face, si ce n'est lire dans la suprême intelligence ?

en regardant le ministre , à quoi serviroient des sens lorsqu'ils n'auroient plus rien à faire ? L'être éternel ne se voit ni ne s'entend ; il se fait sentir ; il ne parle ni aux yeux ni aux oreilles , mais au cœur ,

Je compris , à la réponse du pasteur , et à quelques signes d'intelligence , qu'un des points ei-devant contestés entr'eux étoit la résurrection des corps. Je m'aperçus aussi que je commençois à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie , où la foi se rapprochoit de la raison ,

Elle se complaisoit tellement à ces idées , que quand elle n'eût pas pris son parti sur ses anciennes opinions , c'eût été une cruauté d'en détruire une qui lui sembloit si douce dans l'état où elle se trouvoit. Cent fois , disoit-elle , j'ai pris plus de plaisir à faire quelque bonne œuvre , en imaginant ma mère présente , qui lisoit dans le cœur de sa fille , et l'applaudissoit. Il y a quelque chose de si consolant à vivre encore sous les yeux de ce qui nous fut cher ! Cela fait qu'il ne meurt qu'à moitié pour nous. Vous pouvez juger , si durant ces discours la main de Claire étoit souvent ferrée.

Quoique le pasteur répondit à tout avec beaucoup de douceur et de modération , et qu'il affectât même de ne la contrarier en

rien , de peur qu'elle ne prit son silence sur d'autres points pour un aveu , il ne laissa pas d'être ecclésiastique un moment , et d'exposer sur l'autre vie une doctrine opposée , Il dit que l'immensité , la gloire et les attributs de Dieu seroient le seul objet dont l'ame des bienheureux seroit occupée , et que cette contemplation sublime effaceroit tout autre souvenir ; qu'on ne se verroit point , qu'on ne se reconnoitroit point même dans le Ciel , et qu'à cet aspect rayissant on ne songeroit plus à rien de terrestre.

Cela peut être , reprit Julie ; il y a si loin de la bassesse de nos pensées à l'essence divine , que nous ne pouvons juger des effets qu'elle produira sur nous que quand nous serons en état de la contempler. Toutefois ne pouvant maintenant raisonner que sur mes idées , j'avoue que je me sens des affections si chères , qu'il m'en coûteroit de penser que je ne les aurai plus. Je me suis même fait une espèce d'argument qui flatte mon espoir. Je me dis qu'une partie de mon bonheur consistera dans le témoignage d'une bonne conscience. Je me souviendrai donc de ce que j'aurai fait sur la terre : je me souviendrai donc aussi des gens qui m'y ont été chers ; ils me le feront donc encore : ne les voir plus (1) seroit une

(1) Il est aisé de comprendre que par ce mot

peine, et le séjour des bienheureux n'en admet point. Au reste, ajouta-t-elle en regardant le ministre d'un air assez gai, si je me trompe, un jour ou deux d'erreur seront bientôt passés. Dans peu j'en saurai là-dessus plus que vous-même. En attendant, ce qu'il y a pour moi de très-sûr, c'est que tant que je me souviendrai d'avoir habité la terre, j'aimerai ceux que j'y ai aimés, et mon pasteur n'aura pas la dernière place. Ainsi se passèrent les entretiens de cette journée où la sécurité, l'espérance, le repos de l'ame brillèrent plus que jamais dans celle de Julie, et lui donnoient d'avance, au jugement du ministre, la paix des bienheureux, dont elle alloit augmenter le nombre. Jamais elle ne fut plus tendre, plus vraie, plus caressante, plus aimable, en un mot, plus elle-même. Toujours du sens, toujours du sentiment, toujours la fermeté du sage, et toujours la douceur du chrétien. Point de prétention, point d'apprêt, point de sentence; par-tout la naïve expres-

voir, elle entend un pur acte de l'entendement semblable à celui par lequel Dieu nous voit et par lequel nous verrons Dieu. Les sens ne peuvent imaginer l'immédiate communication des esprits; mais la raison la conçoit très-bien, et mieux ce me semble que la communication du mouvement dans les corps.

sion de ce quelle sentoit , par-tout la simplicité de son cœur. Si quelquefois elle contraignoit les plaintes que la souffrance auroit dû lui arracher, ce n'étoit point jouer l'intrépidité stoïque, c'étoit de peur de navrer ceux qui étoient autour d'elle ; et quand les horreurs de la mort faisoient quelqu'instant pâtir la nature, elle ne cachoit point ses frayeurs, elle se laissoit consoler. Sitôt qu'elle étoit remise, elle consoloit les autres. On voyoit, on sentoit son retour, son air caressant le disoit à tout le monde. Sa gaieté n'étoit point contrainte, sa plaisanterie même étoit touchante ; on avoit le sourire à la bouche, et les yeux en larmes. Otez cet effroi qui ne permet pas de jouir de ce qu'on va perdre, elle plaisoit plus, elle étoit plus aimable qu'en santé même, et le dernier jour de sa vie en fut aussi le plus charmant.

Vers le soir elle eut encore un accident, qui, bien moindre que celui du matin, ne lui permit pas de voir long-temps ses enfans. Cependant elle remarqua qu'Henriette étoit changée ; on lui dit quelle pleuroit beaucoup et ne mangeoit point. On ne la guérira pas de cela, dit-elle en regardant Claire : la maladie est dans le sang.

Se sentant bien revenue, elle voulut qu'on soupât dans sa chambre. Le médecin s'y trouva

comme le matin. La Fanchon, qu'il falloit toujours avertir, quand elle devoit venir manger à notre table, vint ce soir-là sans se faire appeler. Julie s'en aperçut et sourit. Oui, mon enfant, lui dit-elle, soupe encore avec moi ce soir, tu auras plus long-temps ton mari que ta maîtresse. Puis elle me dit : je n'ai pas besoin de vous recommander Claude Anet? Non, repris-je, tout ce que vous avez honoré de votre bienveillance n'a pas besoin de m'être recommandé.

Le souper fut encore plus agréable que je ne m'y étois attendu. Julie voyant qu'elle pouvoit soutenir la lumière, fit approcher la table, et ce qui sembloit inconcevable dans l'état où elle étoit, elle eut appétit. Le médecin, qui ne voyoit plus d'inconvénient à la satisfaire, lui offrit un blanc de poulet. Non, dit-elle, mais je mangerois bien de cette ferra (1). On lui en donna un petit morceau; elle le mangea avec un peu de pain, et le trouva bon. Pendant qu'elle mangeoit, il falloit voir madame d'Orbe la regarder; il falloit le voir, car cela ne peut se dire. Loin que ce qu'elle avoit mangé lui fit mal, elle en parut mieux le reste du souper. Elle se

(1) Excellent poisson particulier au lac de Genève, et qu'on n'y trouve qu'en certains temps.

trouva même de si bonne humeur, qu'elle s'avisa de remarquer, par forme de reproche, qu'il y avoit long-temps que je n'avois bu de vin étranger. Donnez, dit-elle, une bouteille de vin d'Espagne à ces messieurs. A la contenance du médecin, elle vit qu'il s'attendoit à boire du vrai vin d'Espagne, et fourit encore en regardant sa cousine. J'aperçus aussi que, sans faire attention à tout cela, Claire, de son côté, commençoit de temps à autre à élever les yeux avec un peu d'agitation, tantôt sur Julie, et tantôt sur Fañchon, à qui ses yeux sembloient dire ou demander quelque chose.

Le vin tarδοit à venir, On eut beau chercher la clef de la cave, on ne la trouva point, et l'on jugea, comme il étoit vrai, que le valet-de-chambre du baron, qui en étoit chargé, l'avoit emportée par mégarde. Après quelques autres informations, il fut clair que la provision d'un seul jour en avoit duré cinq, et que le vin manquoit sans que personne s'en fût aperçu, malgré plusieurs nuits de veille (1). Le médecin tomboit des nues.

(1) Lecteurs à beaux laquais, ne demandez point avec un ris moqueur où l'on avoit pris ces gens-là. On vous a répondu d'avance, on ne les avoit point pris, on les avoit faits. Le problème entier dépend

Pour moi, soit qu'il fallût attribuer cet oubli à la tristesse ou à la sobriété des domestiques, j'eus honte d'user avec de telles gens des précautions ordinaires. Je fis enfoncer la porte de la cave, et j'ordonnai que désormais tout le monde eût du vin à discrétion.

La bouteille arrivée, on en but. Le vin fut trouvé excellent. La malade en eut envie. Elle en demanda une cueillerée avec de l'eau; le médecin le lui donna dans un verre, et voulut qu'elle le bût pur. Ici les coups d'œil devinrent plus fréquens entre Claire et la Fanchon, mais comme à la dérobée, et craignant toujours d'en trop dire.

Le jeûne, la foiblesse, le régime ordinaire à Julie, donnèrent au vin une grande activité. Ah! dit-elle, vous m'avez enivrée! Après avoir attendu si tard, ce n'étoit pas la peine de commencer, car c'est un objet bien odieux qu'une femme ivre. En effet, elle se mit à babiller très-sensément pourtant, à son ordinaire, mais avec plus de vivacité qu'auparavant. Ce qu'il y avoit d'étonnant, c'est que son teint n'étoit point allumé, ses yeux ne brilloient que d'un feu modéré, par la langueur

d'un point unique. Trouvez seulement Julie, et tout le reste est trouvé. Les hommes en général ne sont point ceci ou cela, ils sont ce qu'on les fait être.

de la maladie ; à la pâleur près on l'auroit crue en santé. Pour alors l'émotion de Claire devint tout-à-fait visible. Elle élevoit un œil craintif alternativement sur Julie , sur moi , sur la Fanchon , mais principalement sur le médecin : tous ces regards étoient autant d'interrogations qu'elle vouloit et n'osoit faire. On eût dit toujours qu'elle alloit parler, mais que la peur d'une mauvaise réponse la retenoit ; son inquiétude étoit si vive qu'elle en paroissoit oppressée.

Fanchon , enhardie par tous ces signes , hasarda de dire , mais en tremblant et à demi-voix , qu'il sembloit que madame avoit un peu moins souffert aujourd'hui... que la dernière convulsion avoit été moins forte... que la soirée... Elle resta interdite. Et Claire , qui , pendant qu'elle avoit parlé , trembloit comme la feuille , éleva des yeux craintifs sur le médecin , les regards attachés aux siens , l'oreille attentive , et n'osant respirer , de peur de ne pas bien entendre ce qu'il alloit dire.

Il eût fallu être stupide pour ne pas concevoir tout cela. Du Bosson se lève , va tâter le pouls de la malade , et dit : il n'y a point là d'ivresse ni de fièvre ; le pouls est fort bon. A l'instant Claire s'écrie en tendant à demi les deux bras : Hé bien , monsieur !... le pouls ?... la fièvre ?... La voix lui manquoit ; mais ses mains écartées restoient toujours en avant ;

ses yeux pétilloient d'impatience ; il n'y avoit pas un muscle à son visage qui ne fût en action. Le médecin ne répond rien , reprend le poignet , examine les yeux , la langue , reste un moment pensif , et dit : Madame , je vous entends bien. Il m'est impossible de dire à présent rien de positif ; mais si demain matin , à pareille heure , elle est encore dans le même état , je réponds de sa vie. A ce mot , Claire part comme un éclair , renverse deux chaises , et presque la table , faute au cou du médecin , l'embrasse , le baise mille fois en sanglotant et pleurant à chaudes larmes , et toujours avec la même impétuosité s'ôte du doigt une bague de prix , la met au sien malgré lui , et lui dit hors d'haleine : ah ! monsieur , si vous nous la rendez , vous ne la sauverez pas seule.

Julie vit tout cela. Ce spectacle la déchira. Elle regarde son amie , et lui dit d'un ton tendre et douloureux : ah ! cruelle ! que tu me fais regretter la vie ! veux-tu me faire mourir désespérée ? faudra-t-il te préparer deux fois ? Ce peu de mots fut un coup de foudre : il amortit aussi-tôt les transports de joie ; mais il ne put étouffer tout-à-fait l'espoir renaissant. En un instant la réponse du médecin fut sue par toute la maison. Ces bonnes gens crurent déjà leur maîtresse guérie. Ils résolurent tout d'une voix de faire au médecin , si elle en re-

venoit, un présent en commun, pour lequel chacun donna trois mois de ses gages, et l'argent fut sur-le-champ consigné dans les mains de la Fanchon, les uns prêtant aux autres ce qui leur manquoit pour cela. Cet accord se fit avec tant d'empressement, que Julie entendoit de son lit le bruit de leurs acclamations. Jugez de l'effet dans le cœur d'une femme qui se sent mourir ! Elle me fit signe, et me dit à l'oreille : on m'a fait boire jusqu'à la lie la coupe amère et douce de la sensibilité.

Quand il fut question de se retirer, madame d'Orbe qui partagea le lit de sa cousine comme les deux nuits précédentes, fit appeler sa femme-de-chambre pour relayer cette nuit la Fanchon ; mais celle-ci s'indigna de cette proposition, plus même, ce me semble, qu'elle n'eût fait, si son mari ne fût pas arrivé. Madame d'Orbe s'opiniâtra de son côté ; et les deux femmes-de-chambre passèrent la nuit ensemble dans le cabinet. Je la passai dans la chambre voisine, et l'espoir avoit tellement ranimé le zèle, que, ni par ordre ni par menaces, je ne pus envoyer coucher un seul domestique. Ainsi toute la maison resta sur pied cette nuit, avec une telle impatience, qu'il y avoit peu de ses habitans qui n'eussent donné beaucoup de leur vie pour être à neuf heures du matin.

Pentendis durant la nuit quelques allées et

venues qui ne m'alarmèrent pas : mais sur le matin que tout étoit tranquille , un bruit sourd frappa mon oreille. J'écoute , je crois distinguer des gémissemens. J'accours , j'entre , j'ouvre le rideau... St. Preux !..... cher St. Preux !... je vois les deux amies sans mouvement et se tenant embrassées ; l'une évanouie , et l'autre expirante. Je m'écrie , je veux retarder ou recueillir son dernier soupir , je me précipite. Elle n'étoit plus.

Adorateur de Dieu , Julie n'étoit plus..... Je ne vous dirai pas ce qui se fit durant quelques heures. J'ignore ce que je devins moi-même. Revenu du premier faisissement , je m'informai de madame d'Orbe. J'appris qu'il avoit fallu la porter dans sa chambre et même l'y renfermer : car elle rentroit à chaque instant dans celle de Julie , se jetoit sur son corps , le réchauffoit du sien , s'efforçoit de le ranimer , le pressoit , s'y colloit avec une espèce de rage , l'appeloit à grands cris de mille noms passionnés , et nourrissoit son désespoir de tous ces efforts inutiles.

En entrant , je la trouvai tout-à-fait hors de sens , ne voyant rien , n'entendant rien , ne connoissant personne , et roulant par la chambre en se tordant les mains , en mordant les pieds des chaises , murmurant d'une voix sourde quelques paroles extravagantes , puis

poussant par longs intervalles des cris aigus qui faisoient tressaillir. Sa femme-de-chambre au pied de son lit, consternée, épouvantée, immobile, n'osant souffler, cherchoit à se cacher d'elle, et trembloit de tout son corps. En effet les convulsions dont elle étoit agitée avoient quelque chose d'effrayant. Je fis signe à la femme-de-chambre de se retirer, car je craignois qu'un seul mot de consolation lâché mal-à-propos ne la mît en fureur.

Je n'essayai pas de lui parler; elle ne m'eût point écouté, ni même entendu; mais au bout de quelques temps, la voyant épuisée de fatigue, je la pris et la portai dans un fauteuil. Je m'assis auprès d'elle, en lui tenant les mains; j'ordonnai qu'on amenât les enfans, et les fis venir autour d'elle. Malheureusement le premier qu'elle aperçut fut précisément la cause innocente de la mort de son amie. Cet aspect la fit frémir. Je vis ses traits s'altérer, ses regards s'en détourner avec une espèce d'horreur, et ses bras en contraction se roidir pour le repousser. Je tirai l'enfant à moi. Infortuné, lui dis-je! pour avoir été trop cher à l'une, tu deviens odieux à l'autre! elles n'eurent pas en tout le même cœur! Ces mots l'irritèrent violemment, et m'en attirèrent de très-piquans. Ils ne laissèrent pourtant pas de faire impression. Elle prit l'enfant dans ses bras,

et s'efforça de le caresser : ce fut en vain ; elle le rendit presque au même instant. Elle continue même à le voir avec moins de plaisir que l'autre, et je suis bien aise que ce ne soit pas celui-là qu'on a destiné à sa fille.

Gens sensibles, qu'eussiez-vous fait à ma place ? ce que faisoit madame d'Orbe. Après avoir mis ordre aux enfans, à madame d'Orbe, aux funérailles de la seule personne que j'aie aimé, il fallut monter à cheval, et partir, la mort dans le cœur, pour la porter au plus déplorable père. Je le trouvai souffrant de sa chute, agité, troublé de l'accident de sa fille. Je le laissai accablé de douleurs, de ces douleurs de vieillard, qu'on n'aperçoit pas au dehors, qui n'excitent ni gestes ni cris, mais qui tuent. Il n'y résistera jamais, j'en suis sûr, et je prévois de loin le dernier coup qui manque au malheur de son ami. Le lendemain je fis toute la diligence possible pour être de retour de bonne heure, et rendre les derniers honneurs à la plus digne des femmes : mais tout n'étoit pas dit encore. Il falloit qu'elle ressuscitât pour me donner l'horreur de la perdre une seconde fois.

En approchant du logis, je vois un de mes gens accourir à perte d'haleine, et s'écrier d'aussi loin que je pus l'entendre : Monsieur, Monsieur, hâtes-vous ; madame n'est pas morte.

Je

Je ne compris rien à ce propos insensé ; j'accours toutefois. Je vois la cour pleine de gens qui versaient des larmes de joie , en donnant à grands cris des bénédictions à madame de Wolmar. Je demande ce que c'est ; tout le monde est dans le transport , personne ne peut me répondre : la tête avoit tourné à mes propres gens. Je monte à pas précipités dans l'appartement de Julie. Je trouve plus de vingt personnes à genoux autour de son lit , et les yeux fixés sur elle. Je m'approche , je la vois sur ce lit habillée et parée ; le cœur me bat , je l'examine..... Hélas ! elle étoit morte ! Ce moment de fausse joie fitôt et si cruellement éteinte , fut le plus amer de ma vie. Je ne suis pas colère : je me sentis vivement irrité. Je voulus savoir le fond de cette extravagante scène. Tout étoit déguisé , altéré , changé : j'eus toute la peine du monde à démêler la vérité. Enfin j'en vins à bout , et voici l'histoire du prodige.

Mon beau-père , alarmé de l'accident qu'il avoit appris , et croyant pouvoir se passer de son valet-de-chambre auprès de lui , l'avoit envoyé , un peu avant mon arrivée , savoir des nouvelles de sa fille. Le vieux domestiques , fatigué du cheval , avoit pris un bateau , et traversant le lac pendant la nuit , étoit arrivé à Clarens le matin même de mon retour

En arrivant il voit la consternation, il en apprend le sujet, il monte en gémissant à la chambre de Julie; il se met à genoux aux pieds de son lit, il la regarde, il la pleure, il la contemple. Ah! ma bonne maîtresse! ah! que Dieu ne m'a-t-il pris au lieu de vous, moi qui suis vieux, qui ne tiens à rien, qui ne suis bon à rien: que fais-je sur la terre? Et vous qui étiez jeune, qui faisiez la gloire de votre famille, le bonheur de votre maison, l'espoir des malheureux.... hélas! quand je vous vis naître, étoit-ce pour vous voir mourir?....

Au milieu des exclamations que lui arrachent son zèle et son bon cœur, les yeux toujours collés sur le visage, il crut apercevoir un mouvement: son imagination se frappe; il voit Julie tourner les yeux, le regarder, lui faire un signe de tête. Il se lève avec un transport, et court par toute la maison, en criant que madame n'est pas morte, qu'elle l'a reconnu, qu'il en est sûr, qu'elle en reviendra. Il n'en fallut pas davantage; tout le monde accourut: les voisins, les pauvres qui faisoient retentir l'air de leurs lamentations, tous s'écrient, elle n'est pas morte! Le bruit s'en répand et augmente: le peuple, ami du merveilleux, se prête avidement à la nouvelle, on la croit comme on la désire; chacun

cherche à se faire fête en appuyant la crédulité commune. Bientôt la défunte n'avoit pas seulement fait signe, elle avoit agi, elle avoit parlé, et il y avoit vingt témoins oculaires de faits circonstanciés qui n'arrivèrent jamais.

Sitôt qu'on crut qu'elle vivoit encore, on fit mille efforts pour la ranimer; on s'empressoit autour d'elle, on lui parloit, on l'inondoit d'eaux spiritueuses, on touchoit si le pouls ne revenoit point. Ses femmes, indignées que le corps de leur maîtresse restât environné d'hommes dans un état si négligé, firent sortir tout le monde, et ne tardèrent pas à connoître combien on s'abusoit. Toutefois ne pouvant se résoudre à détruire une erreur si chère, peut-être espérant encore elles-mêmes quelque événement miraculeux, elles vêtirent le corps avec soin, et quoique sa garde-robe leur eût été laissée, elles lui prodiguèrent la parure. Ensuite l'exposant sur un lit, et laissant les rideaux ouverts, elles se remirent à la pleurer au milieu de la joie publique.

C'étoit au plus fort de cette fermentation que j'étois arrivé. Je reconnus bientôt qu'il étoit impossible de faire entendre raison à la multitude, que si je faisois fermer la porte, et porter le corps à la sépulture, il pourroit arriver du tumulte, que je passerois au moins pour un mari parricide qui faisoit enterrer sa

femme en vie , et que je serois en horreur dans tout le pays. Je résolus d'attendre. Cependant après plus de trente-six heures , par l'extrême chaleur qu'il faisoit , les chairs commençoient à se corrompre , et quoique le visage eût gardé ses traits et sa douceur , on y voyoit déjà quelques signes d'altération. Je le dis à madame d'Orbe qui restoit demi-morte au chevet du lit. Elle n'avoit pas le bonheur d'être la dupe d'une illusion si grossière ; mais elle feignoit de s'y prêter pour avoir un prétexte d'être incessamment dans la chambre , d'y navrer son cœur à plaisir , de l'y repaître de ce mortel spectacle , de s'y rassasier de douleur.

Elle m'entendit , et prenant son parti sans rien dire , elle sortit de la chambre. Je la vis rentrer un moment après tenant un voile d'or , brodé de perles , que vous lui aviez apporté des Indes (1). Puis s'approchant du lit , elle baisa le voile , en couvrit en pleurant la face de son amie , et s'écria d'une voix éclatante : « Mau-

(1) On voit assez que c'est le songe de Saint-Preux dont madame d'Orbe avoit l'imagination toujours pleine , qui lui suggère l'expédient de ce voile : je crois que si l'on y regardoit de bien près , on trouveroit ce même rapport dans l'accomplissement de beaucoup de prédictions. L'événement n'est pas prédit , parce qu'il arrivera ; mais il arrive , parce qu'il a été prédit.

dite soit l'indigne main qui jamais lèvera ce voile ! maudit soit l'œil impie qui verra ce visage défiguré ! » Cette action , ces mots frappèrent tellement les spectateurs , qu'aussi-tôt , comme par une inspiration soudaine , la même imprécation fut répétée par mille cris. Elle a fait tant d'impression sur tous nos gens et sur tout le peuple , que la défunte ayant été mise au cercueil dans ses habits , et avec les plus grandes précautions , elle a été portée et inhumée dans cet état , sans qu'il se soit trouvé personne assez hardi pour toucher au voile (1).

Le sort du plus à plaindre est d'avoir encore à consoler les autres. C'est ce qui me reste à faire auprès de mon beau-père , de madame d'Orbe , des amis , des parens , des voisins , et de mes propres gens. Le reste n'est rien ; mais mon vieux ami ! mais madame d'Orbe ! Il faut voir l'affliction de celle-ci pour juger de ce qu'elle ajoute à la mienne. Loin de me savoir gré de mes soins , elle me les reproche ; mes attentions l'irritent , ma froide tristesse l'aigrit , il lui faut des regrets amers , semblables aux siens , et sa douleur barbare voudroit voir tout le monde au désespoir. Ce qu'il y a de plus

(1) Le peuple du pays de Vaud , quoique protestant , ne laisse pas d'être extrêmement superstitieux.

et elle leur avoit apporté de Geneve plusieurs ajustemens semblables , dont elles se paroient les mêmes jours. Je fis donc habiller Henriette le plus à l'imitation de Julie qu'il fut possible , et après l'avoir bien instruite , je lui fis occuper à table le troisième couvert qu'on avoit mis comme la veille.

Claire , au premier coup-d'œil , comprit mon intention ; elle en fut touchée : elle me jeta un regard tendre et obligeant. Ce fut là le premier de mes soins auquel elle parut sensible ; et j'augurai bien d'un expédient qui la dispoit à l'attendrissement.

Henriette , fière de représenter sa petite mamam , joua parfaitement son rôle , et si parfaitement , que je vis pleurer les domestiques. Cependant elle donnoit toujours à sa mère le nom de mamam , et lui parloit avec le respect convenable. Mais enhardie par le succès et par mon approbation , qu'elle remarquoit fort bien , elle s'avisa de porter la main sur une cuiller , et de dire dans une faillie : Claire , veüx-tu de cela ? Le geste et le ton de voix furent imités au point que sa mère en tressaillit. Un moment après elle part d'un grand éclat de rire , tend son assiette en disant : oui , mon enfant , donne ; tu es charmante : et puis elle se mit à manger avec une avidité qui me surprit. En la considérant avec attention , je vis

de l'égarément dans ses yeux , et dans son geste un mouvement plus brusque et plus décidé qu'à l'ordinaire. Je l'empêchai de manger davantage , et je fis bien , car une heure après elle eut une violente indigestion , qui l'eût infailliblement étouffée , si elle eût continué de manger. Dès ce moment , je résolus de supprimer tous ces jeux qui pouvoient allumer son imagination au point qu'on n'en seroit plus maître. Comme on guérit plus aisément de l'affliction que de la folie , il vaut mieux la laisser souffrir davantage , et ne pas exposer sa raison.

Voilà , mon cher , à-peu-près où nous en sommes. Depuis le retour du baron , Claire monte chez lui tous les matins , soit tandis que j'y suis , soit quand j'en fors : ils passent une heure ou deux ensemble , et les soins qu'elle lui rend facilitent un peu ceux qu'on prend d'elle. D'ailleurs , elle commence à se rendre plus assidue auprès des enfans. Un des trois a été malade , précisément celui qu'elle aime le moins. Cet accident lui a fait sentir qu'il lui reste des pertes à faire , et lui a rendu le zèle de ses devoirs. Avec tout cela , elle n'est pas encore au point de la tristesse , les larmes ne coulent pas encore ; on vous attend pour en répandre : c'est à vous de les essuyer. Vous devez m'entendre. Pensez au dernier conseil

de Julie : il est venu de moi le premier, et je le crois plus que jamais utile et sage. Venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Son père, son amie, son mari, ses enfans, tout vous attend, tout vous désire, vous êtes nécessaire à tous. Enfin, sans m'expliquer davantage, venez partager et guérir mes ennuis : je vous devrai peut-être plus que personne.



L E T T R E X I I.

D E J U L I E A S A I N T - P R E U X .

Cette lettre étoit incluse dans la précédente.

IL faut renoncer à nos projets. Tout est changé, mon bon ami : souffrons ce changement sans murmure ; il vient d'une main plus sage que nous. Nous songions à nous réunir ; cette réunion n'étoit pas bonne. C'est un bienfait du Ciel de l'avoir prévenu ; sans doute il prévient des malheurs.

Je me suis long-temps fait illusion. Cette illusion me fut salutaire ; elle se détruit au moment que je n'en ai plus besoin. Vous m'avez cru guérie, et j'ai cru l'être. Rendons grâces à celui qui fit durer cette erreur autant qu'elle étoit utile : qui fait si me voyant si

près de l'abyme, la tête ne m'eût point tournée ! Oui , j'eus beau vouloir étouffer le premier sentiment qui m'a fait vivre il s'est concentré dans mon cœur. Il s'y réveille au moment qu'il n'est plus à craindre. Il me soutient quand mes forces m'abandonnent ; il me ranime quand je me meurs. Mon ami , je fais cet aveu sans honte , ce sentiment resté malgré moi fut involontaire : il n'a rien coûté à mon innocence ; tout ce qui dépend de ma volonté fut pour mon devoir. Si le cœur qui n'en dépend pas fut pour vous , ce fut mon tourment et non pas mon crime. J'ai fait ce que j'ai dû faire : la vertu me reste sans tache , et l'amour m'est resté sans remords.

J'ose m'honorer du passé ; mais qui m'eût pu répondre de l'avenir ? Un jour de plus , peut-être , et j'étois coupable ! Qu'étoit-ce de la vie entière passée avec vous ? quels dangers j'ai courus sans le savoir ! à quels dangers plus grands j'allois être exposée ? Sans doute je sentois pour moi les craintes que je croyois sentir pour vous. Toutes les épreuves ont été faites ; mais elles pouvoient trop revenir. N'ai-je pas assez vécu pour le bonheur et pour la vertu ? Que me restoit-il d'utile à tirer de la vie ? En me l'ôtant le Ciel ne m'ôte plus rien de regrettable , et met

mon honneur à couvert. Mon ami, je pars au moment favorable, contente de vous et de moi : je pars avec joie, et ce départ n'a rien de cruel. Après tant de sacrifices je compte pour peu celui qui me reste à faire : ce n'est que mourir une fois de plus.

Je prévois vos douleurs, je les sens : vous restez à plaindre, je le fais trop ; et le sentiment de votre affliction est la plus grande peine que j'emporte avec moi ; mais voyez aussi que de consolations je vous laisse ! Que de soins à remplir envers celle qui vous fut chère, vous font un devoir de vous conserver pour elle ! il vous reste à la servir dans la meilleure partie d'elle-même. Vous ne perdez de Julie que ce que vous en avez perdu depuis long-temps. Tout ce qu'elle eut de meilleur vous reste. Venez vous réunir à sa famille. Que son cœur demeure au milieu de vous. Que tout ce qu'elle aimait se rassemble pour lui donner un nouvel être. Vos soins, vos plaisirs, votre amitié, tout fera son ouvrage. Le nœud de votre union formé par elle, la fera revivre : elle ne mourra qu'avec le dernier de tous.

Songez qu'il vous reste une autre Julie, et n'oubliez pas ce que vous lui devez. Chacun de vous va perdre la moitié de sa vie, unissez-vous pour conserver l'autre ; c'est le
seul.

leul moyen qui vous reste à tous deux de me survivre, en servant ma famille et mes enfans. Que ne puis-je inventer des nœuds plus étroits encore pour unir tout ce qui m'est cher ! Combien vous devez l'être l'un à l'autre ! combien cette idée doit renforcer votre attachement mutuel ! Vos objections contre cet engagement vont être de nouvelles raisons pour le former. Comment pourrez-vous jamais vous parler de moi sans vous attendrir ensemble ? Non, Claire et Julie seront si bien confondues, qu'il ne sera plus possible à votre cœur de les séparer. Le sien vous rendra tout ce que vous aurez senti pour son amie, elle en sera la confidente et l'objet ; vous ferez heureux par celle qui vous restera, sans cesser d'être fidelle à celle que vous aurez perdue ; et après tant de regrets et de peines, avant que l'âge de vivre et d'aimer se passe, vous aurez brûlé d'un feu légitime, et joui d'un bonheur innocent.

C'est dans ce chaste lien que vous pourrez, sans distraction et sans crainte, vous occuper des soins que je vous laisse, et après lesquels vous ne serez plus en peine de dire quel bien vous aurez fait ici-bas. Vous le savez, il existe un homme digne du bonheur auquel il ne fait pas aspirer. Cet homme est votre libérateur, le mari de l'amie qu'il vous a rendue. Seul,

sans intérêt à la vie , sans attente de celle qui la suit , sans plaisirs , sans consolation , sans espoir , il sera bientôt le plus infortuné des mortels. Vous lui devez les soins qu'il a pris de vous , et vous savez ce qui peut les rendre utiles. Souvenez-vous de ma lettre précédente. Passez vos jours avec lui. Que rien de ce qui m'aime ne le quitte. Il vous a rendu le goût de la vertu , montrez-lui-en l'objet et le prix. Soyez chrétien pour l'engager à l'être. Le succès est plus près que vous ne pensez : il a fait son devoir , je ferai le mien , faites le vôtre. Dieu est juste ; ma confiance ne me trompera pas.

Je n'ai qu'un mot à vous dire sur mes enfans. Je fais quels soins va vous coûter leur éducation : mais je fais bien aussi que ces soins ne vous seront pas pénibles. Dans les momens de dégoût inséparables de cet emploi ; dites-vous : ils sont les enfans de Julie , il ne vous coûtera plus rien. M. de Wolmar vous remettra les observations que j'ai faites sur votre mémoire et sur le caractère de mes deux fils. Cet écrit n'est que commencé : je ne vous le donne pas pour règle , je le soumets à vos lumières. N'en faites point de savans , faites-en des hommes bienfaisans et justes. Parlez-leur quelquefois de leur mère.... vous savez s'ils lui étoient chers. Dites à Marcellin qu'il ne m'en coûte

pas de mourir pour lui. Dites à son frère que c'étoit pour lui que j'aurois aimé la vie. Dites-leur.... Je me sens fatiguée; il faut finir cette lettre. En vous laissant mes enfans, je m'en sépare avec moins de peine; je crois rester avec eux.

Adieu, adieu, mon doux ami..... Hélas! j'achève de vivre comme j'ai commencé. J'en dis trop, peut-être, en ce moment où le cœur ne déguise plus rien.... Eh! pourquoi craindrois-je d'exprimer tout ce que je sens? Ce n'est plus moi qui te parle, je suis déjà dans les bras de la mort. Quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le visage de ton amant et son cœur où tu ne seras plus. Mais mon ame existeroit-elle sans toi? sans toi quelle félicité goûterois-je? Non, je ne te quitte pas, je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre, nous unira dans le séjour éternel. Je meurs dans cette douce attente, trop heureuse d'acheter au prix de ma vie le droit de t'aimer toujours sans crime, et de te le dire encore une fois.





L E T T R E X I I I .

D E M A D A M E D ' O R B E
A S A I N T - P R E U X .

J'APPRENDS que vous commencez à vous remettre assez pour qu'on puisse espérer de vous voir bientôt ici. Il faut, mon ami, faire effort sur votre foiblesse ; il faut tâcher de passer les monts avant que l'hiver achève de vous les fermer. Vous trouverez en ce pays l'air qui vous convient. Vous n'y verrez que douleur et tristesse , et peut-être l'affliction commune sera-t-elle un soulagement pour la vôtre. La mienne , pour s'exhaler , a besoin de vous. Moi seule je ne puis ni pleurer , ni parler , ni me faire entendre. Wolmar m'entend , et ne me répond pas. La douleur d'un père infortuné se concentre en lui-même ; il n'en imagine pas une plus cruelle ; il ne la fait ni voir ni sentir ; il n'y a plus d'épanchement pour les vieillards. Mes enfans m'attendrissent , et ne savent pas s'attendrir. Je suis seule au milieu de tout le monde. Un morne silence règne autour de moi. Dans mon stupide abattement je n'ai plus de commerce avec personne.

Je n'ai qu'assez de force et de vie pour sentir les horreurs de la mort. O venez, vous qui partagez ma perte ! venez partager mes douleurs ; venez nourrir mon cœur de vos regrets, venez l'abreuver de vos larmes ! C'est la seule consolation que je puisse attendre ; c'est le seul plaisir qui me reste à goûter.

Mais avant que vous arriviez, et que j'apprenne votre avis sur un projet dont je fais qu'on vous a parlé, il est bon que vous sachiez le mien d'avance. Je suis ingénue et franche. Je ne veux rien vous dissimuler. J'ai eu de l'amour pour vous, je l'avoue ; peut-être en ai-je encore ; peut-être en aurai-je toujours, je ne le fais ni le veux savoir ; on s'en doute, je ne l'ignore pas. Je ne m'en fâche ni ne m'en soucie ; mais voici ce que j'ai à vous dire, et que vous devez bien retenir : c'est qu'un homme qui fut aimé de Julie d'Étange, et pourroit se résoudre à en épouser une autre, n'est à mes yeux qu'un indigne et un lâche, que je tiendrois à déshonneur d'avoir pour ami ; et, quant à moi, je vous déclare que tout homme, quel qu'il puisse être, qui désormais m'osera parler d'amour, ne m'en reparlera de sa vie.

Songez aux soins qui vous attendent, aux devoirs qui vous sont imposés, à celle à qui vous les avez promis. Ses enfans se forment

et grandissent ; son père se consume insensiblement ; son mari s'inquiète et s'agite : il a beau faire , il ne peut la croire anéantie ; son cœur , malgré qu'il en ait , se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle ; il lui parle , il soupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois , et c'est à vous d'achever ce grand ouvrage. Quels motifs pour vous attirer ici l'un et l'autre ! Il est bien digne du généreux Édouard , que nos malheurs ne lui aient pas fait changer de résolution.

Venez donc , chers et respectables amis , venez vous réunir à tout ce qui reste d'elle. Rassemblons tout ce qui lui fut cher. Que son esprit nous anime ; que son cœur joigne tous les nôtres : vivons toujours sous ses yeux. J'aime à croire que du lieu qu'elle habite , du séjour de l'éternelle paix , cette ame , encore aimante et sensible , se plaît à revenir parmi nous , à retrouver ses amis , pleins de sa mémoire , à les voir imiter ses vertus , à s'entendre honorer par eux , à les sentir embrasser sa tombe , et gémir en prononçant son nom. Non , elle n'a point quitté ces lieux qu'elle nous rendit si charmans ; ils sont encore tout remplis d'elle. Je la vois sur chaque objet ; je la sens à chaque pas ; à chaque instant du jour j'entends les accens de sa voix. C'est ici qu'elle a vécu ; c'est ici que repose sa cendre.

la moitié de sa cendre. Deux fois la semaine, en allant au temple. ... j'aperçois.... j'aperçois le lieu triste et respectable.... Beauté, c'est donc là ton dernier asile!... Confiance, amitié, vertus, plaisirs, folâtres jeux, la terre a tout englouti..... Je me sens entraînée.... J'approche en frissonnant.... Je crains de fouler cette terre sacrée.... Je crois la sentir palpiter et frémir sous mes pieds,.... J'entends murmurer une voix plaintive..... Claire, ô ma Claire! où es-tu! Que fais-tu loin de ton amie?..... Son cercueil ne la contient pas toute entière.... il attend le reste de sa proie.... il ne l'attendra pas long-temps (1).

(1) En achevant de relire ce recueil, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout foible qu'il est, m'en est si agréable, et le sera, je pense, à tout lecteur d'un bon naturel : c'est qu'au moins ce foible intérêt est pur et sans mélange de peine; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurois concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer et composer le personnage d'un scélérat, à se mettre à sa place, tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir et parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devroit

gémir d'être condamné à un travail si cruel ; ceux qui s'en font un amusement doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'aime de bon cœur leurs talens et leurs beaux génies ; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés.

Fin de la sixième et dernière Partie.



LES AMOURS

DE MILORD

ÉDOUARD BOMSTON (*).

LES bizarres aventures de milord Édouard à Rome étoient trop romanesques pour pouvoir être mêlées avec celles de Julie sans en gâter la simplicité. Je me contenterai donc d'en extraire et abrégé ce qui sert à l'intelligence de deux ou trois lettres où il en est question.

Milord Édouard dans ses tournées d'Italie avoit fait connoissance, à Rome, avec une femme de qualité, Napolitaine, dont il ne tarda pas à devenir fortement amoureux; elle de son côté conçut pour lui une passion violente qui la dévora le reste de sa vie, et finit par la mettre au tombeau. Cet homme après et

(*) Cette pièce a été copiée sur le manuscrit original et unique de la main de l'auteur, qui existe entre les mains de madame la maréchale de Luxembourg, qui a bien voulu le confier.

peu galant, mais ardent et sensible, extrême et grand en tout, ne pouvoit guère inspirer ni sentir d'attachement médiocre.

Les principes stoïques de ce vertueux Anglois inquiétoient la marquise. Elle prit le parti de se faire passer pour veuve durant l'absence de son mari, ce qui lui fut aisé, parce qu'ils étoient tous deux étrangers à Rome, et que le marquis servoit dans les troupes de l'empereur. L'amoureux Édouard ne tarda pas à parler de mariage; la marquise alléqua la différence de religion et d'autres prétextes. Enfin ils lièrent ensemble un commerce intime et libre, jusqu'à ce qu'Édouard ayant découvert que le mari vivoit, voulut rompre avec elle, après l'avoir accablée des plus vifs reproches, outré de se trouver coupable, sans le savoir, d'un crime qu'il avoit en horreur.

La marquise, femme sans principes, mais adroite et pleine de charmes, n'épargna rien pour le retenir et en vint à bout. Le commerce adultère fut supprimé, mais les liaisons continuèrent. Toute indigne qu'elle étoit d'aimer, elle aimoit pourtant: il fallut consentir à voir sans fruit un homme adoré, qu'elle ne pouvoit conserver autrement, et cette barrière volontaire irritant l'amour des deux côtés, il en devint plus ardent par la contrainte. La marquise ne négligea pas les soins

qui pouvoient faire oublier à son amant ses résolutions : elle étoit séduisante et belle ; tout fut inutile. L'Anglois resta ferme ; sa grande ame étoit à l'épreuve. La première de ses passions étoit la vertu. Il eût sacrifié sa vie à sa maîtresse , et sa maîtresse à son devoir. Une fois la séduction devint trop pressante ; le moyen qu'il alloit prendre pour s'en délivrer retint la marquise et rendit vains tous ses pièges. Ce n'est point parce que nous sommes foibles , mais parce que nous sommes lâches que nos sens nous subjuguent toujours. Quiconque craint moins la mort que le crime s'est jamais forcé d'être criminel.

Il y a peu de ces ames fortes qui entraînent les autres et les élèvent à leur sphère ; mais il y en a. Celle d'Édouard étoit de ce nombre. La marquise espéroit le gagner ; c'étoit lui qui la gagnoit insensiblement. Quand les leçons de la vertu prénoient dans sa bouche les accents de l'amour , il la touchoit ; il la faisoit pleurer ; ses feux sacrés animoient cette ame rampante ; un sentiment de justice et d'honneur y portoit son charme étranger ; le vrai beau commençoit à lui plaire : si le méchant pouvoit changer de nature , le cœur de la marquise en auroit changé.

L'amour seul profita de ces émotions légères ; il en acquit plus de délicatesse : elle

à l'autre. C'est à cette soirée que se rapporte, à la fin de la quatrième partie de Julie, l'admiration de Saint-Preux pour la force de son ami.

Édouard étoit vertueux mais homme. Il avoit toute la simplicité du véritable honneur, et rien de ces fausses bienséances qu'on lui substitue, et dont les gens du monde font si grand cas. Après plusieurs jours passés dans les mêmes transports près de la marquise, il sentit augmenter le péril; et prêt à se laisser vaincre, il aima mieux manquer de délicatesse que de vertu; il fut voir Laure.

Elle tressaillit à sa vue: il la trouva triste; il entreprit de l'égayer, et ne crut pas avoir besoin de beaucoup de soins pour y réussir. Cela ne lui fut pas aussi facile qu'il l'avoit cru. Ses caresses furent mal reçues, ses offres furent rejetées d'un air qu'on ne prend point en disputant ce qu'on veut accorder.

Un accueil aussi ridicule ne le rebuta pas, il l'irrita. Devoit-il des égards d'enfant à une fille de cet ordre? il usa sans ménagement de ses droits: Laure, malgré ses cris, ses pleurs, sa résistance, se sentant vaincue, fait un effort, s'élança à l'autre extrémité de la chambre, et lui crie d'une voix animée: tuez-moi, si vous voulez; jamais vous ne me toucherez vivante. Le geste, le regard, le ton, n'étoient pas

équivoques. Édouard, dans un étonnement qu'on ne peut concevoir, se calma, la prend par la main, la fait rasseoir, s'assied à côté d'elle, et la regardant sans parler, attend froidement le dénouement de cette comédie.

Elle ne disoit rien; elle avoit les yeux baissés, sa respiration étoit inégale; son cœur palpitait; et tout marquoit en elle une agitation extraordinaire. Édouard rompit enfin le silence pour lui demander ce que signifioit cette étrange scène. Me serois-je trompé; lui dit-il? ne seriez-vous point Lauretta Pisanna? Plût à Dieu, dit-elle d'une voix tremblante. Quoi donc? reprit-il avec un sourire moqueur, auriez-vous par hasard changé de métier? Non, dit Laure; je suis toujours la même: on ne revient plus de l'état où je suis. Il trouva dans ce tour de phrase, et dans l'accent dont il fut prononcé, quelque chose de si extraordinaire qu'il ne savoit plus que penser, et qu'il crut que cette fille étoit devenue folle. Il continua: Pourquoi donc, charmante Laure, m'avez-vous l'exclusion? dites-moi ce qui m'attire votre haine. Ma haine? s'écria-t-elle d'un ton plus vif? Je n'ai point aimé vous que j'ai repris le pois souffrir tout le monde hors vous seul.

Mais pourquoi cela? Laure, expliquez-vous mieux, je ne vous entends point. Eh! m'entends-je moi-même? tout ce que je fais, dans

que vous ne me toucherez jamais. . . . Non ; s'écria-t-elle encore avec emportement ; jamais vous ne me toucherez. En me sentant dans vos bras , je songerois que vous n'y teniez qu'une fille publique , et j'en mourrois de rage.

Elle s'animoit en parlant. Édouard aperçut dans ses yeux des signes de douleur et de désespoir qui l'attendrirent. Il prit , avec des manières moins méprisantes , un ton plus honnête et plus caressant. Elle se cachoit le visage ; elle évitoit ses regards. Il lui prit la main d'un air affectueux. A peine elle sentit cette main qu'elle y porta la bouche , et la pressa de ses lèvres en poussant des sanglots et versant des torrens de larmes.

Ce langage , quoiqu'assez clair , n'étoit pas précis. Édouard ne l'amena qu'avec peine à lui parler plus nettement. La pudeur éteinte étoit revenue avec l'amour ; et Laure n'avoit jamais prodigué sa personne avec tant de honte qu'elle en eut d'avouer qu'elle aimoit.

A peine cet amour étoit-il né qu'il étoit déjà dans toute sa force. Laure étoit vive et sensible , assez belle pour faire une passion ; assez tendre pour la partager ; mais vendue par d'indignes parens dès sa première jeunesse , ses charmes soûillés par la débaûche avoient perdu leur empire. Au sein des honnêtes plaisirs , l'amour faisoit devant elle de

malheureux corrupteurs ne pouvoient ni le sentir ni l'inspirer. Les corps combustibles ne brûlent point d'eux-mêmes ; qu'une étincelle approche , et tout part. Ainsi prit feu le cœur de Laure aux transports de ceux d'Édouard et de la marquise. A ce nouveau langage , elle sentit un frémissement délicieux ; elle prêtoit une oreille attentive ; ses avides regards ne laissoient rien échapper. La flamme humide qui sortoit des yeux de l'amant pénéroit par les siens jusqu'au fond du cœur ; un sang plus brûlant couroit dans ses veines ; la voix d'Édouard avoit un accent qui l'agitoit ; le sentiment lui sembloit peint dans tous ses gestes ; tous ses traits animés par la passion la lui faisoient ressentir. Ainsi la première image de l'amour lui fit aimer l'objet qui la lui avoit offerte. S'il n'eût rien senti pour une autre , peut-être n'eût-elle rien senti pour lui.

Toute cette agitation la suivit chez elle. Le trouble de l'amour naissant est toujours doux. Son premier mouvement fut de se livrer à ce nouveau charme ; le second fut d'ouvrir les yeux sur elle. Pour la première fois de sa vie elle vit son état ; elle en eut horreur. Tout ce qui nourrit l'espérance et les desirs des amans , se tournoit en désespoir dans son ame. La possession de ce qu'elle aimoit n'offroit à ses yeux que l'opprobre d'une abjecte et vile créature ,

à laquelle on prodigue son mépris avec ses caresses; dans le prix d'un amour heureux, elle ne vit que l'infame prostitution. Ses tourmens les plus insupportables lui venoient ainsi de ses propres désirs. Plus il lui étoit aisé de les satisfaire, plus son sort lui sembloit affreux; sans honneur, sans espoir, sans ressources, elle ne connut l'amour que pour en regretter les délices. Ainsi commencèrent ses longues peines, et finit son bonheur d'un moment.

La passion naissante qui l'humilioit à ses propres yeux, l'élevoit à ceux d'Édouard. La voyant capable d'aimer, il ne la méprisa plus. Mais quelles consolations pouvoit-elle attendre de lui? Quel sentiment pouvoit-il lui marquer, si ce n'est le foible intérêt qu'un cœur honnête qui n'est pas libre peut prendre à un objet de pitié, qui n'a plus d'honneur qu'assez pour sentir sa honte?

Il la consola comme il put, et promit de la venir revoir. Il ne lui dit pas un mot de son état, pas même pour l'exhorter d'en sortir. Que seroit d'augmenter l'effroi qu'elle avoit, puisque cet effroi même la faisoit désespérer d'elle? Un seul mot sur un tel sujet tiroit à conséquence et sembloit la rapprocher de lui: c'étoit ce qui ne pouvoit jamais être. Le plus grand malheur des métiers infames est qu'on ne gagne rien à les quitter.

Après une seconde visite , Édouard n'oubliant pas la magnificence angloise , lui envoya un cabinet de lacque et plusieurs bijoux d'Angleterre. Elle lui renvoya le tout avec ce billet.

« J'ai perdu le droit de refuser des présens.
» J'ose pourtant vous renvoyer le vôtre ; car
» peut-être n'aviez-vous pas dessein d'en faire
» un signe de mépris. Si vous le renvoyez
» encore , il faudra que je l'accepte : mais vous
» avez une bien cruelle générosité. »

Édouard fut frappé de ce billet , il le trouvoit à-la-fois humble et fier. Sans sortir de la bassesse de son état , Laure y montrait une sorte de dignité. C'étoit presque effacer son opprobre à force de s'en avilir. Il avoit cessé d'avoir du mépris pour elle ; il commença de l'estimer. Il continua de la voir sans plus parler de présent ; et s'il ne s'honora pas d'être aimé d'elle , il ne put s'empêcher de s'en applaudir.

Il ne cacha pas ses visites à la marquise. Il n'avoit nulle raison de les lui cacher ; et ç'eût été de sa part une ingratitude. Elle en voulut savoir davantage. Il jura qu'il n'avoit point touché Laure. Sa modération eut un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit. Quoi ! s'écria la marquise en fureur , vous la voyez et ne la touchez point ? Qu'allez-vous donc faire chez elle ? Alors s'éveilla cette jalousie infernale qui la fit cent fois attenter à la vie

de l'un et de l'autre, et la consuma de rage jusqu'au moment de sa mort.

D'autres circonstances achevèrent d'allumer cette passion furieuse et rendirent cette femme à son vrai caractère. J'ai déjà remarqué que dans son intègre probité Édouard manquoit de délicatesse. Il fit à la marquise le même présent que lui avoit renvoyé Laure. Elle l'accepta, non par avarice, mais parce qu'ils étoient sur le pied de s'en faire l'un à l'autre; échange auquel à la vérité la marquise ne perdoit pas. Malheureusement elle vint à savoir la première destination de ce présent, et comment il lui étoit revenu. Je n'ai pas besoin de dire qu'à l'instant tout fut brisé et jeté par les fenêtres. Qu'on juge de ce que dut sentir en pareil cas une maîtresse jalouse et une femme de qualité.

Cependant plus Laure sentoit sa honte; moins elle tentoit de s'en délivrer; elle y restoit par désespoir, et le dédain qu'elle avoit pour elle-même rejaillissoit sur ses corrupteurs. Elle n'étoit pas fière; quel droit eût-elle eu de l'être? mais un profond sentiment d'ignominie qu'on voudroit en vain repousser; l'affreuse tristesse de l'opprobre qui se sent et ne peut se fuir; l'indignation d'un cœur qui s'honore encore, et se sent à jamais deshonoré, tout versoit le remords et l'ennui sur

des plaisirs abhorrés par l'amour. Un respect étranger à ces ames viles leur faisoit oublier le ton de la débauche ; un trouble involontaire empoisonnoit leurs transports , et touchés du sort de leur victime , ils s'en retournoient pleurant sur elle et rougissant d'eux.

La douleur la consumoit. Édouard , qui peu-à-peu la prenoit en amitié , vit qu'elle n'étoit que trop affligée , et qu'il falloit plutôt la ranimer que l'abattre. Il la voyoit ; c'étoit déjà beaucoup pour la consoler. Ses entretiens firent plus ; ils l'encouragèrent. Ses discours élevés et grands rendoient à son ame accablée le ressort qu'elle avoit perdu. Quel effet ne faisoient-ils point partant d'une bouche aimée , et pénétrant dans un cœur bien né que le sort livroit à la honte , mais que la nature avoit fait pour l'honnêteté ? C'est dans ce cœur qu'ils trouvoient de la prise , et qu'ils portoient avec fruit les leçons de la vertu.

Par ces soins bienfaisans , il la fit enfin mieux penser d'elle. S'il n'y a de flétrissure éternelle que celle d'un cœur corrompu , je sens en moi de quoi pouvoir effacer ma honte. Je serai toujours méprisée , mais je ne mériterai plus de l'être ; je ne me mépriserai plus. Échappée à l'outrage du vice , celle du mépris m'en sera moins amère. Eh ! que m'importent les dédains de toute la terre , quand Édouard

m'estimera ? Qu'il voie son ouvrage et qu'il s'y complaise ; seul il me dédommagera de tout. Quand l'honneur n'y gagneroit rien , du moins l'amour y gagnera. Oui, donnons au cœur qu'il enflamme une habitation plus pure. Sentiment délicieux ! je ne profanerais plus ces transports. Je ne puis être heureuse ; je ne la ferai jamais , je le fais. Hélas ! je suis indigne des caresses de l'amour , mais je n'en souffrirai jamais d'autres.

Son état étoit trop violent pour pouvoir durer ; mais quand elle tenta d'en sortir , elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit pas prévues. Elle éprouva que celle qui renonce au droit sur sa personne ne le recouvre pas comme il lui plaît , et que l'honneur est une sauve-garde civile qui laisse bien foibles ceux qui l'ont perdu. Elle ne trouva d'autre parti , pour se retirer de l'oppression , que d'aller brusquement se jeter dans un couvent et d'abandonner sa maison presque au pillage ; car elle vivoit dans une opulence commune à ses pareilles , sur-tout en Italie , quand l'âge et la figure les font valoir. Elle n'avoit rien dit à Bomston de son projet , trouvant une sorte de bassesse à en parler avant l'exécution. Quand elle fut dans son asile , elle le lui marqua par un billet , le priant de la protéger contre les gens puissans qui s'intéressoient à

son désordre , et que sa retraite alloit offenser. Il courut chez elle assez tôt pour sauver les effets. Quoiqu'étranger dans Rome , un grand seigneur considéré , riche , et plaidant avec force la cause de l'honnêteté , y trouva bientôt assez de crédit pour la maintenir dans son couvent , et même l'y faire jouir d'une pension que lui avoit laissée le cardinal auquel ses parens l'avoient vendue.

Il fut la voir. Elle étoit belle ; elle aimoit ; elle étoit pénitente ; elle lui devoit tout ce qu'elle alloit être. Que de titres pour toucher un cœur comme le sien ! il vint plein de tous les senimens qui peuvent porter au bien les cœurs sensibles ; il n'y manquoit que celui qui pouvoit la rendre heureuse , et qui ne dépendoit pas de lui. Jamais elle n'en avoit tant espéré ; elle étoit transportée : elle se sentoit déjà dans l'état auquel on remonte si rarement. Elle disoit : Je suis honnête ; un homme vertueux s'intéresse à moi : Amour , je ne regrette plus les pleurs , les soupirs que tu me coûtes ; tu m'as déjà payé de tout. Tu fis ma force , et tu fais ma récompense ; en me faisant aimer mes devoirs , tu deviens le premier de tous. Ce bonheur n'étoit réservé qu'à moi seule. C'est l'amour qui m'élève et m'honore ; c'est lui qui m'arrache au crime , à l'opprobre ; il ne peut plus sortir de mon cœur qu'avec

la vertu. O Édouard ! quand je redeviendrai méprisable, j'aurai cessé de t'aimer.

Cette retraite fit du bruit : les ames basses, qui jugent des autres par elles-mêmes, ne purent imaginer qu'Édouard n'eût mis à cette affaire que de l'intérêt et de l'honnêteté. Laure étoit trop aimable pour que les soins qu'un homme prenoit d'elle ne fussent pas toujours suspects. La marquise, qui avoit ses espions, fut instruite de tout la première, et ses emportemens, qu'elle ne put contenir, achevèrent de divulguer son intrigue. Le bruit en parvint au marquis jusqu'à Vienne ; et l'hiver suivant il vint à Rome chercher un coup d'épée pour rétablir son honneur qui n'y gagna rien.

Ainsi commencèrent ces doubles liaisons, qui, dans un pays comme l'Italie, exposèrent Édouard à mille périls de toute espèce ; tantôt de la part d'un militaire outragé, tantôt de la part d'une femme jalouse et vindicative ; tantôt de la part de ceux qui s'étoient attachés à Laure et que sa perte mit en fureur. Liaisons bizarres s'il en fut jamais, qui l'environnant de périls sans utilité, le partageoient entre deux maîtresses passionnées, sans en pouvoir posséder aucune ; refusé de la courtisane qu'il n'aimoit pas, refusant l'honnête femme qu'il adoroit ; toujours vertueux, il est vrai, mais
croyant

croyant toujours servir la sagesse en n'écoulant que ses passions.

Il n'est pas aisé de dire quelle espèce de sympathie pouvoit unir deux caractères si opposés que ceux d'Édouard et de la marquise; mais malgré la différence de leurs principes, ils ne purent jamais se détacher parfaitement l'un de l'autre. On peut juger du désespoir de cette femme emportée quand elle crut s'être donnée une rivale, et quelle rivale! par son imprudente générosité. Les reproches, les dédains, les outrages, les menaces, les tendres caresses, tout fut employé tour-à-tour pour détacher Édouard de cet indigne commerce; où jamais elle ne put croire que son cœur n'eût point de part. Il demeura ferme; il l'avoit promis. Laure avoit borné son espérance et son bonheur à le voir quelquefois. Sa vertu naissante avoit besoin d'appui, elle tenoit à celui qui l'avoit fait naître; c'étoit à lui de la soutenir. Voilà ce qu'il disoit à la marquise, à lui-même; et peut-être ne se disoit-il pas tout: Où est l'homme assez sévère pour fuir les regards d'un objet charmant, qui ne lui demande que de se laisser attirer? où est celui dont les larmes de deux beaux yeux n'enflent pas un peu le cœur honnête? où est l'homme bienfaisant dont l'utile amour-propre n'aime pas à jouir du fruit de ses soins? Il avoit rendu Laure

trop estimable pour ne faire que l'estimer. La marquise n'ayant pu obtenir qu'il cessât de voir cette infortunée, devint furieuse; sans avoir le courage de rompre avec lui, elle le prit dans une espèce d'horreur. Elle frémissait en voyant son carrosse; le bruit de ses pas en montant l'escalier la faisoit palpiter d'effroi. Elle étoit prête à se trouver mal à sa vue. Elle avoit le cœur ferré tant qu'il restoit auprès d'elle; quand il partoit, elle l'accabloit d'imprécations; sitôt qu'elle ne le voyoit plus, elle pleuroit de rage; elle ne parloit que de vengeance: son dépit sanguinaire ne lui dictoit que des projets dignes d'elle. Elle fit plusieurs fois attaquer Édouard sortant du couvent de Laure. Elle lui tendit des pièges à elle-même pour l'en faire sortir et l'enlever. Tout cela ne put le guérir. Il retournoit le lendemain chez celle qui l'avoit voulu faire assassiner la veille, et toujours avec son chimérique projet de la rendre à la raison, il exposoit la sienne, et nourrissoit sa foiblesse du zèle de sa vertu.

Au bout de quelques mois le marquis malgré guéri de sa blessure mourut en Allemagne, peut-être de douleur de la mauvaise conduite de sa femme. Cet événement qui devoit rapprocher Édouard de la marquise, ne servit qu'à l'en éloigner encore plus. Il lui trouva tant d'em-

pressement à mettre à profit sa liberté recouvrée qu'il frémit de s'en prévaloir. Le seul doute si la blessure du marquis n'avoit point contribué à sa mort effraya son cœur, et fit taire ses désirs. Il se disoit : Les droits d'un époux meurent avec lui pour tout autre ; mais pour son meurtrier ils lui survivent et deviennent inviolables. Quand l'humanité, la vertu, les lois ne prescriraient rien sur ce point, la raison seule ne nous dit-elle pas que les plaisirs attachés à la reproduction des hommes ne doivent point être le prix de leur sang ; sans quoi les moyens destinés à nous donner la vie seroient des sources de mort, et le genre humain périroit par les soins qui doivent le conserver.

Il passa plusieurs années ainsi partagé entre deux maîtresses ; flottant sans cesse de l'une à l'autre ; souvent voulant renoncer à toutes deux et n'en pouvant quitter aucune, repoussé par cent raisons, rappelé par mille sentimens, et chaque jour plus serré dans ses liens par ses vains efforts pour les rompre ; cédant tantôt au penchant, et tantôt au devoir ; allant de Londres à Rome et de Rome à Londres, sans pouvoir se fixer nulle part ; toujours ardent, vif, passionné, jamais foible ni coupable, et fort de son ame grande et belle quand il pensoit ne l'être que de sa raison ; enfin

tous les jours méditant des folies, et tous les jours revenant à lui, prêt à briser ses indignes fers. C'est dans ses premiers momens de dégoût qu'il faillit s'attacher à Julie, et il paroît sûr qu'il l'eût fait, s'il n'eût pas trouvé la place prise.

Cependant la marquise perdoit toujours du terrain par ses vices; Laure en gagnoit par ses vertus. Au surplus la constance étoit égale des deux côtés; mais le mérite n'étoit pas le même; et la marquise avilie, dégradée par tant de crimes, finit par donner à son amour sans espoir les supplémens que n'avoit pu supporter celui de Laure. A chaque voyage, Bomston trouvoit à celle-ci de nouvelles perfections. Elle avoit appris l'anglois, elle savoit par cœur tout ce qu'il lui avoit conseillé de lire; elle s'instruisoit dans toutes les connoissances qu'il paroïssoit aimer; elle cherchoit à mouler son ame sur la sienne, et ce qu'il y restoit de son fond ne la déparoit pas. Elle étoit encore dans l'âge où la beauté croît avec les années. La marquise étoit dans celui où elle ne fait plus que décliner; et quoiqu'elle eût ce ton du sentiment qui plaît et qui touche, qu'elle parlât d'humanité, de fidélité, de vertus avec grâce; tout cela devenoit ridicule par sa conduite, et sa réputation démentoît tous ces beaux discours. Édouard la connoissoit trop pour n'en espérer plus rien.

Il s'en détachoit insensiblement sans pouvoir s'en détacher tout-à-fait, il s'approchoit toujours de l'indifférence sans pouvoir jamais y arriver. Son cœur le rappeloit sans cesse chez la marquise; ses pieds l'y portoient sans qu'il y songeât. Un homme sensible n'oublie jamais, quoi qu'il fasse, l'intimité dans laquelle il a vécu. A force d'intrigues, de ruses, de noirceurs, elle parvint enfin à s'en faire mépriser; mais il la méprisa sans cesser de la plaindre, sans pouvoir jamais oublier ce qu'elle avoit fait pour lui ni ce qu'il avoit senti pour elle.

Ainsi dominé par ses habitudes encore plus que par ses penchans, Édouard ne pouvoit rompre les attachemens qui l'attiroient à Rome. Les douceurs d'un ménage heureux lui firent désirer d'en établir un semblable avant de vieillir. Quelquefois il se taxoit d'injustice, d'ingratitude même envers la marquise, et n'imputoit qu'à sa passion les vices de son caractère. Quelquefois il oublioit le premier état de Laure, et son cœur franchissoit sans y songer la barrière qui le séparoit d'elle. Toujours cherchant dans sa raison des excuses à son penchant, il se fit de son dernier voyage un motif pour éprouver son ami, sans songer qu'il s'exposoit lui-même à une épreuve dans laquelle il auroit succombé sans lui.

Le succès de cette entreprise, et le dénoue

318 LA NOUVELLE HÉLOÏSE.
ment des scènes qui s'y rapportent, sont détaillées dans la XII^e lettre de la V^e partie et dans la III^e de la VI^e, de manière à n'avoir plus rien d'obscur à la suite de l'abrégé précédent. Edouard aimé de deux maîtresses, sans en posséder aucune, paroît d'abord dans une situation risible: mais sa vertu lui donnoit en lui-même une jouissance plus douce que celle de la beauté, et qui ne s'épuise pas comme elle. Plus heureux des plaisirs qu'il se refusoit que le voluptueux ne l'est de ceux qu'il goûte, il aima plus long-temps, resta libre et jouit mieux de la vie que ceux qui l'usent. Aveugles que nous sommes, nous la passons tous à courir après nos chimères. Eh! ne saurons-nous jamais que de toutes les folies des hommes, il n'y a que celles du juste qui le rendent heureux?

P I N.



T A B L E

DES LETTRES

ET MATIÈRES

Contenues en ce Volume.

LETTRE QUATRIÈME, de milord Édouard à Saint-Preux.

Il lui demande l'explication des chagrins secrets de madame de Wolmar, desquels Saint-Preux lui avoit parlé dans une lettre qui n'a pas été reçue. page 1

LET. V., de Saint-Preux à milord Édouard. *Ingrédulité de M. de Wolmar, cause des chagrins secrets de Julie.* 4

LET. VI., de Saint-Preux à milord Édouard. *Arrivée de madame d'Orbe avec sa fille chez M. de Wolmar. Transports et fêtes à l'occasion de cette réunion.* 21

LET. VII., de Saint-Preux à milord Édouard. *Ordre et gaieté qui règnent chez M. de Wolmar dans le temps des vendanges. Le baron d'Étange et Saint-Preux sincèrement réconciliés.* 30

LET. VIII., de Saint-Preux à M. de Wolmar. *Saint-Preux part avec milord Édouard pour Rome.*

- Il témoigne à M. de Wolmar la joie où il est d'avoir appris qu'il lui destine l'éducation de ses enfans.* 47
- LET. IX, de Saint-Preux à madame d'Orbe. *Il lui rend compte de la première journée de son voyage. Nouvelles foiblesses de son cœur. Songe funeste. Milord Édouard le ramène à Clàrens pour le guérir de ses craintes chimériques. Sûr que Julie est en bonne santé, Saint-Preux repart sans la voir.* 52
- LET. X, de madame d'Orbe à Saint-Preux. *Elle lui reproche de ne s'être pas montré aux deux cousines. Impression que fait sur Claire le rêve de Saint-Preux.* 62
- LET. XI, de M. de Wolmar à Saint-Preux. *Il le plaisante sur son rêve, et lui fait quelques légers reproches sur le souvenir de ses anciennes amours.* 66
- LET. XII, de Saint-Preux à M. de Wolmar. *Anciennes amours de milord Édouard. Motif de son voyage à Rome. Dans quel dessein il a emmené avec lui Saint-Preux: Celui-ci ne souffrira pas que son ami fasse un mariage indécent; il demande à ce sujet conseil à M. de Wolmar, et lui recommande le secret.* 67
- LET. XIII, de madame de Wolmar à madame d'Orbe. *Elle a pénétré les secrets sentimens de sa cousine pour Saint-Preux; lui représente le danger.*

T A B L E.

321

qu'elle peut courir avec lui, et lui conseille de l'épouser. 73

LET. XIV, d'Henriette à sa mère.

Elle lui témoigne l'ennui où son absence a mis tout le monde; lui demande des présens pour son petit Mali, et ne s'oublie pas elle-même. 92

SIXIÈME PARTIE.

LETRE PREMIÈRE, de madame d'Orbe à madame de Wolmar.

Elle lui apprend son arrivée à Lausanne, où elle l'invite à venir pour la noce de son frère. 95

LET. II, de madame d'Orbe à madame de Wolmar.

Elle instruit sa cousine de ses sentimens pour Saint-Preux. Sa gaieté la mettra toujours à l'abri de tout danger. Ses raisons pour rester veuve. 97

LET. III, de milord Édouard à M. de Wolmar.

Il lui apprend l'heureux dénouement de ses aventures, éffet de la sage conduite de Saint-Preux; et accepte les offres que lui a fait M. de Wolmar, de venir passer à Clarens le reste de ses jours. 117

LET. IV, de M. de Wolmar à milord Édouard.

Il l'invite de nouveau à venir partager, lui et Saint-Preux, le bonheur de sa maison. 129

LET. V, de madame d'Orbe à madame de Wolmar.

Caractère, goûts et mœurs des habitans de Genève. 132

LET. VI, de madame de Wolmar à Saint-Preux.

Elle lui fait part du dessein qu'elle a de le marier avec madame d'Orbe; lui donne des conseils relatifs à ce projet, et combat ses maximes sur la prière et sur la liberté. 144

LET. VII, de Saint-Preux à madame de Wolmar.

Il se refuse au projet formé par madame de Wolmar de l'unir à madame d'Orbe, et par quels motifs. Il défend son sentiment sur la prière et sur la liberté. 163

LET. VIII, de madame de Wolmar à Saint-Preux.

Elle lui fait des reproches dictés par l'amitié, et à quelle occasion. Douceurs du désir et charme de l'illusion. Douceurs de Julie, et quelles. Ses alarmes par rapport à l'incrédulité de son maricalmées, et par quelles raisons. Elle informe Saint-Preux d'une partie qu'elle doit faire à Chillon avec sa famille. Funeste pressentiment. 187

LET. IX, de Fanchon Anet à Saint-Preux.

Madame de Wolmar se précipite dans l'eau, où elle voit tomber un de ses enfans. 215

T A B L E.

323

LET. X, à Saint-Preux, commencée par madame d'Orbe et achevée par M. de Wolmar.

Mort de Julie.

218

LET. XI, de M. de Wolmar à Saint-Preux.

Détail circonstancié de la maladie de madame de Wolmar. Ses divers entretiens avec sa famille et avec un ministre, sur les objets les plus importans. Retour de Claude Anet. Tranquillité d'ame de Julie au sein de la mort. Elle expire entre les bras de sa cousine. On la croit faussement rendue à la vie, et à quelle occasion. Comment le rêve de Saint-Preux est en quelque sorte accompli. Consternation de toute la maison. Désespoir de Claire. *ibid.*

LET. XII, de Julie à Saint-Preux : cette lettre étoit incluse dans la précédente.

Julie regarde sa mort comme un bienfait du Ciel et par quel motif. Elle engage de nouveau Saint-Preux à épouser madame d'Orbe, et le charge de l'éducation de ses enfans. Derniers adieux. 286

LET. XIII, de madame d'Orbe à Saint-Preux.

Elle lui fait l'aveu de ses sentimens pour lui, et lui déclare en même temps qu'elle veut toujours rester libre. Elle lui représente l'importance des devoirs dont il est chargé ; lui annonce chez M. de Wolmar des dispositions prochaines à abjurer son incrédulité ; l'invite, lui et surtout Édouard, à se réunir au plutôt à la fa-

mille de Julie. Vive peinture de l'amitié la plus tendre et de la plus amère douleur. 295

LES AMOURS DE MILORD ÉDOUARD BOMSTON.

Édouard fait connoissance à Rome avec une dame Napolitaine. Caractère de cette dame. Nature de leur liaison. Cette dame veut lui donner une maîtresse subalterne. Danger d'une situation qu'Édouard évite. Caractère de Laure : effet du véritable amour sur elle. Édouard la visite sans l'aimer. Effet terrible de son assiduité auprès de Laure sur la marquise. Laure change de conduite, et se retire dans un couvent. La marquise hors d'elle-même divulgue sa propre intrigue. Son mari l'apprend à Vienne. Ce qui en résulte. Situation singulière d'Édouard. Entreprise funeste de la marquise. Le marquis meurt en Allemagne. Édouard ne veut pas profiter de cet événement. Sa manière de vivre jusqu'au moment où il connaît Julie. 297

Fin de la Table du quatrième et dernier Volume.

890902



John Robertshaw

16.11.89, 4 vols.

[VOLT.]

